U d'/of OTTAWA
39003011053666

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/lettresdemessir00gode

Universitas
BIBLIOTHECA

LETTRES

DE MESSIRE P. GODET DES MARAIS

A MADAME DE MAINTENON

LETTRES

DE MESSIRE

P. GODET DES MARAIS

ÉVÊQUE DE CHARTRES

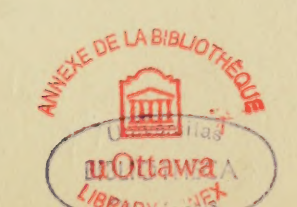
A MADAME

DE MAINTENON

Recueillies par l'ABBÉ BERTHIER

Misericordiam Domini in æternum cantabo.
PSALM.

PARIS
J. DUMOULIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
5, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 5
MCMVIII



BX
4705
.G5525
A434
1908

LETTRE I

Sur les mouvemens intérieurs.

Je n'ai garde, Madame, de vous refuser les conseils que vous me demandés, surtout dans une affaire aussi sainte et aussi importante que le discernement des desseins de Dieu sur votre ame, et votre avancement dans la véritable piété.

Il y a eu assurément beaucoup, du côté de Dieu, dans tout ce qui s'est passé en vous depuis le retour que la grace vous a fait faire vers lui. Mais on a eu raison de vous dire qu'il ne falloit pas prendre pour des inspirations, ni pour des mouvements de Dieu toutes les pensées qui nous venoient dans l'esprit. On auroit pu ajouter, que quand même ces mouvemens auroient été formés dans le cœur par la grace, ce n'étoit pas toujours une marque que nous dussions les suivre tous, puisque nous voions bien que nous ne le pourrions, sans nous jetter dans l'inquiétude et dans le trouble, qui est ce que Dieu ne veut pas. La prudence doit tout régler : souvent, Dieu nous montre des choses élevées au-dessus de nous, seulement pour nous humilïer et pour exciter notre desir, comme nous voyons que l'on montre de loin aux enfans de certains objets pour les attirer quoiqu'on ne veuille pas encore les leur donner, parce qu'ils ne leur conviennent pas encore. On prétend par cet appât leur apprendre à estimer les choses estimables, et à les desirer jusqu'à ce qu'ils soient capables d'y atteindre. Vous me demanderés, comment connoitre tout cela ? par l'obéissance : et c'est ce qui rend cette vertu si

nécessaire, principalement quand on est conduit dans la voye où Dieu semble vous attirer : sans cela, on est en danger, ou de manquer aux inspirations qui nous indiquent la volonté de Dieu, ou de tomber dans une multiplicité de pensées et de vues qui nous fatiguent, qui font naître dans l'intérieur une espece de dispute et de chicane continuelle, et qui enfin nous épuisant de fatigues, de souffrances, et d'ennui, nous jettent dans le découragement, dans la tiédeur : et c'est ce qui arrive particuliérement aux naturels vifs, comme me paroit être beaucoup le vôtre : et c'est en effet justement ce qui vous est arrivé. Le remede, c'est de demander promptement à celui, qui a soin de votre ame, à quoi vous devez vous en tenir : exposés lui en peu de paroles ce que vous croiés que Dieu demande de vous, et faites exactement ce qu'il vous dira : mais aussi, bornez vous pour le présent à n'en pas faire davantage, de peur d'entreprendre imprudemment par-dessus vos forces et de vous accabler. Vous n'avez pas encore d'ailes pour voler : contentez vous de marcher à terre, mais marchez toujours, et répondés aux inspirations qui vous porteront au delà de vos bornes : répondés, dis-je, avec St. François de Sales : ,, ce n'est pas par infidélité, que je ne fais pas cela, ,, mais pour obéir ".

LETTRE II

Sur le détachement du monde.

Il est vrai que vous êtes conduite quelquefois par un chemin assés rude, et que ni du côté du monde, ni du côté de la santé, ni même du côté de ce que vous entreprenés pour Dieu, vous n'avez pas toute la consolation qu'on s'imagine. Mais c'est un bonheur inestimable, que les choses soient ainsi : et ce seroit un grand malheur qu'elles fussent autrement. Convaincue, comme vous l'êtes, qu'il y a une autre vie, où l'on ne peut arriver heureusement que par la croix, pourriez-vous vous affliger, et pourroit-on s'affliger pour vous de ce que vous en avez une à porter, qui rend votre salut éternel d'autant plus sûr, qu'elle est souvent plus invisible et plus pesante ?

Il me semble que vous éprouvez quelquefois un peu l'état d'abandon sous la main de Dieu, et que vous en parlés comme d'un état utile et désirable. Vous êtes bien réellement dans l'occasion de mettre vos pensées en pratique, et toutes les circonstances qui vous environnent vous y portent éminemment : c'est pour vous, encore plus que pour ceux qui marchent aujourd'hui pour la défense de la religion, le tems de remporter des victoires : et il ne tiendra qu'à vous de gagner beaucoup plus dans votre retraite de Saint-Cyr, qu'on ne gagnera à Mons et dans tous les autres endroits, où il plaira au roi de porter ses armes, et à Dieu de les bénir.

Il ne faut pour cela que pratiquer paisiblement la

patience, l'humilité, le détachement, et un peu de cet abandon que vous avez vu souvent de loin, et que vous voiez maintenant de plus près.

O ! que ces grandes occasions devroient paroitre précieuses ! qu'elles peuvent nous faire faire, en peu de tems, un merveilleux progrès vers Dieu, et qu'elles peuvent nous servir, au moins, à nous pénétrer de notre misère ! Lorsque par des mouvemens naturels, trop vifs, nous apprenons combien notre cœur est encore vivant à la créature, et combien les sentimens qu'il en a, sont plus forts et plus pressans que ceux de la grace, nous éprouvons alors ce qu'il faut qu'il en coute pour dire avec une sincère et pleine résignation : *Seigneur, que votre volonté soit faite !*

Cependant, si l'on veut être à Dieu comme il le demande, il faut en venir jusque-là : il faut qu'il soit le seul maître, et que toute la tendresse naturelle fasse place à un amour dominant, qui coupe et qui immole tout ce qui n'est pas purement et parfaitement pour Dieu. Bénissés le donc de ce que dans le secret, entre lui et vous, il vous donne une abondante part à l'amertume du calice qui nous a sauvés. Agissés toujours avec courage : que votre cœur se fortifie : soutenés la main du Seigneur, lors même qu'il l'apesantit : il n'envoye point de croix, qu'il n'y attâche une grande et une éminente grace : ne laissez pas perdre celle qu'il vous a préparée : et pensez souvent, en sa présence, qu'après tout, quelle peine que vous souffriez, vous n'en souffrez pas autant que vous en mérités, autant que Notre Seigneur en a souffert, autant, peut-être, qu'il vous en faut pour gagner le ciel.

LETTRE III

Sur l'abattement de l'ame.

J'avoue, que ce que l'on me mande de l'augmentation de votre foiblesse, qui ne vous permet presque pas de vous appliquer à rien, et qui vous mit mardi hors d'état d'entendre la messe, m'a donné d'abord une vraie inquiétude. Mais la paix et la tranquillité, où vous paroissés être dans cet état d'épuisement, étant une marque du bon usage que vous en faites, je me sens tout consolé de pouvoir croire que vous êtes aussi agréable à Dieu, en ne fesant rien par incapacité d'agir, que vous le feriés, en fesant mille bonnes choses par impression de zèle. Après tout, que nous importe ici bas de travailler, ou de cesser de travailler, pourvu que la divine volonté s'accomplisse en vous sans l'agrément de la nôtre ? Ne pensons qu'à vouloir ce que Dieu veut, et portons avec humilité l'humiliation qui est attachée à un abattement, causé, selon toutes les apparences, par une trop grande sensibilité naturelle. Souvent l'esprit contribue beaucoup à accabler la chair, et comme le St. Esprit nous aprend que le corps, qui se corrompt, apesantit l'ame : aussi voions-nous par expérience que l'ame, qui par vertu se fait violence, jette le corps dans l'épuisement. Pour lors, il faut se voir défaillir avec une sainte complaisance pour les ordres de celui qui est le maître de la santé et de la vie : on avance plus en peu de jours par cette route d'aquiescement et de soumission.

qu'on ne feroit en bien du tems par les meilleures actions qu'on peut faire de son choix.

Il ne faut point souhaiter avec empressement de sortir de cette inaction, un moment plutôt que Dieu ne voudra, ni s'affliger de l'impuissance où l'on se trouve de faire ses fonctions et ses prières accoutumées. Il suffit de se tenir doucement en la présence de Dieu pour l'adorer, pour le gouter, pour consentir à notre totale destruction quand il lui plaira, d'être ravi dans la partie supérieure de notre ame, d'avoir moins de vivacité pour les choses les plus agréables de la vie, et de n'être presque pas touché de ce qui dans un autre tems feroit un plaisir bien sensible à notre amour-propre. Voilà ce qui m'est tombé dans l'esprit : mais si vous écoutez Dieu, pour peu qu'il vous parle, la moindre de ses paroles intérieures vous sera infiniment plus utile : ouvrez lui bien votre cœur, et ne desirés que lui : vous y trouverés toutes choses.

LETTRE IV

Sur le renoncement à soi-même.

A juger des choses humainement, on devroit vous estimer heureuse d'aller rejoindre l'homme, dont la séparation vous avoit si sensiblement affligée. Mais, selon l'esprit de l'évangile, les jours d'affliction sont meilleurs que les jours de joye : et il faut plus de vertu pour bien user des consolations humaines, que pour suporter les peines et les souffrances. Je prie Notre Seigneur qu'il soit toujours en tout tems le maître absolu de votre cœur : et je le bénirai surtout lorsque je verrai qu'il prendra soin de vous marquer au coin de sa croix : c'est le caractère des élus.

Jouïssez, Madame, de la solitude que Dieu vous a faite : quand on la trouve au milieu des plaisirs du monde, on peut, on doit croire que c'est Dieu seul qui en est l'auteur. Je souhaite qu'il vous parle souvent au cœur, et que vous lui répondiez comme il le désire. La peine, que vous avez de votre dissipation, vous empêchera d'y tomber par inclination. Marcher au dedans avec Dieu, et autant que Dieu le veut, c'est l'état d'une ame toujours intérieure et recueillie. Le recueillement ne consiste pas à se retirer de tout, mais à être avec Dieu par-tout où il veut, quand la providence nous y engage. Je suis bien content que vous vous possédiez un peu davantage, et que vous vous laissiez moins aller à la vivacité. Courage, Madame, cette voye vous conduira à la perfection.

LETTRE V

Sur les visites et les audiences.

Lorsque vous ne pouvez éviter les visites, tâchés d'adoucir votre cœur, pour les recevoir plus tranquillement dans l'ordre de Dieu, comme une croix qui vous sanctifie, et qui soulage les autres, en vous fesant souffrir. On dit d'un grand serviteur de Dieu de ce siècle, que sur la fin de sa vie sa charité étant arrivée à son comble, il se regardoit comme une victime dévouée à l'utilité publique, qu'il se livroit dans cet esprit avec complaisance à tout le monde, et que ne fesant mauvais visage à personne, il se fesoit l'esclave volontaire de chacun pour l'amour de celui qui, étant le maître absolu de tous, s'est fait le serviteur de tous. C'est ce maître, dont nous aprenons dans l'évangile, qu'étant pressé par une foule de peuple qui s'aprochoit à l'envi de sa personne sacrée, souffroit avec tant de bonté les empressemens indiscrets de ce pauvre peuple, et qui disoit : *je sens qu'il est sorti de moi une vertu secrete qui porte avec elle la guérison.*

Une personne bien chrétienne, qui recevroit avec un visage serein et un cœur tranquille tous ceux qui viendroient la chercher pour leurs intérêts, pratiqueroit une vertu qui guériroit l'esprit de bien des gens, et qui, en les édifiant, les consoleroit dans leurs maux, du moins par la bonté extérieure avec laquelle on paroitroit y entrer en les écoutant. Un malheureux est à demi guéri quand on l'écoute : et on est trop heureux, quand on peut faire plaisir à un cœur qui souffre.

LETTRE VI

Sur la prière.

Je me reproche, Madame, d'avoir été trop lon-tems sans écrire à ma sœur R. (1), ma très chere fille en N.S., pour laquelle je me sens de plus en plus un zèle ardent. Elle se purifie dans les peines et dans les croix de son état : c'est, ce me semble, le mistere de Dieu sur elle : il la perfectionne par les croix et les dégouts qu'il lui fait trouver dans un état qui n'attacheroit que trop une ame mondaine et ambitieuse, et qui seroit un très grand piége, si elle en étoit enyvrée. Je n'ai jamais pu me résoudre de partir pour ma visite que je dois commencer lundi, sans lui écrire quelque chose sur ses dernieres redditions : elle aura à l'avenir plus souvent de mes lettres ; je sai qu'elle veut que tout passe par vous. J'ai observé dans ses deux derniers écrits que sa peine journaliere regarde sa priere : j'ai peur que la pensée, où elle est qu'elle s'aquitte mal de cette pratique, ne se tourne en tentation, et que croiant y perdre tout son tems, elle n'y trouve pas cette sainte joie et cette confiance qui fait approcher de Dieu avec ferveur et avec cette faim salutaire des choses spirituelles qui en chasse les dégouts et l'abattement. Je puis l'assurer que, malgré toutes ses distractions, elle prie que Dieu

---

(1) Quand M. de Chartres avoit quelque chose de secret à écrire à Me. de Maintenon, il lui écrivoit sous un nom supposé : telle est cette lettre, adressée *à ma sœur R.* parce qu'il y est parlé du devoir conjugal.

l'écoute, et qu'elle s'avance. J'en ai des preuves suffisantes : desirer de prier, c'est prier : craindre de prier mal, s'humilier de sa dissipation, et de sa froideur, c'est prier : demander l'esprit de prieres, c'est une bonne priere : aller à la priere magré son dégout et ses distractions, c'est prier. David étoit quelquefois réduit à cette maniere de prier : *j'ai desiré de desirer, Seigneur, vos justifications en tous tems.* Consulter Dieu en toutes ses actions, les offrir, les rapporter à Dieu, c'est prier : écouter Dieu au dedans de soi : cacher dans son cœur ses paroles saintes qui renouvellent et fortifient : s'en entretenir intérieurement au milieu du monde pour ne point offenser Dieu, c'est une excellente priere : dire à Dieu dans son indigence ces paroles du prophete, *abaissés, Seigneur, votre oreille, et exaucés moi, parce que je suis pauvre et dans le besoin*, c'est prier, malgré la sécheresse et l'impuissance de son cœur. Vivre de la foi, de l'espérance, et de la charité, c'est prier : et les justes, qui ont toujours au fond du cœur les désirs que ces vertus inspirent, prient sans discontinuation. Ce qui trompe notre chere fille, c'est qu'elle ne distingue pas assés les différens fruits de l'oraison. St Thomas dit qu'il y en a trois : le premier, c'est de mériter la vie éternelle, le second, d'obtenir les autres biens qu'on demande, le troisième, est un certain rassasiement spirituel, qui console, qui soutient, qui fait oublier les choses terrestres et gouter la présence de Dieu. Il est vrai que les distractions font un obstacle à ce dernier effet de la priere : mais elles n'empêchent point les deux premiers, à moins qu'elles ne deviennent volontaires.

J'exhorte donc ma très chere fille à ne point s'abattre par les inégalités, qu'elle trouve tous les jours dans ses oraisons : Dieu assurément n'a pas détourné sa miséricorde, ni l'esprit de priere de sa servante : son encens monte jusqu'au trône du Tout-Puissant : sa priere n'est jamais sans mérite, ni sans impétration, quoiqu'elle soit souvent sans ce rassasiement dont parle St. Thomas. La volonté de prier, et l'attention qui

a donné commencement à la priere, est sensée, persévérante, malgré les distractions, tant qu'elle n'est pas rétractée. Le tems manque à ma sœur R., les œuvres de son état la partagent : les affaires l'occupent, la remplissent, et la suivent par-tout : mais elles sont de Dieu et pour Dieu. Dieu écoute la préparation de son cœur, et selon la parole de David, le législateur, qui lui a prescrit les nécessités et les loix de sa vocation, lui donnera sa bénédiction : elle ira de vertus en vertus : elle verra le Dieu des Dieux en Sion. St Augustin écrit à une Dame, nommée *Proba*, que les solitaires d'Egipte fesoient de fréquentes prieres, mais courtes, et comme des oraisons jaculatoires, de peur que le gout de prier, et l'attention ne s'affoblît, ou ne s'évanouît par la lassitude des longues prieres : d'où il conclut, qu'on ne doit pas forcer sa priere pour la faire longue, quand la longueur y fait trop d'obstacles, et qu'on y doit perséverer plus long-tems, quand la bonne volonté et l'attention se soutiennent avec plus de persévérance. Cette maxime peut aider ma chere fille à se déterminer franchement, selon son tems et ses différentes dispositions : elle peut supléer, par de courtes prieres et par des retours fréquens vers Dieu, au tems que les affaires, ou la langueur lui auroient dérobé. Je lui conseille d'user souvent intérieurement des demandes du *pater* : c'est la priére par excellence : elle renferme tout ce que l'on peut demander : nous la répétons sans cesse dans notre office : et toute bonne priere, dit St. Augustin, se réduit toujours à quelque demande de l'oraison dominicale.

Je prie pour ma chere fille plus instamment que jamais : je demande à Dieu qu'elle ne succombe pas dans les occasions pénibles qu'elle m'a marquées dans une de ses redditions : c'est une grande pureté de préserver celui, qui lui est confié, des impuretés et des scandales où il pourroit tomber : c'est en même tems un acte de patience, de soumission, de justice, et de charité : je regarde comme une merveille de la grace, que Dieu lui ait donné l'amour de la vertu des épouses

de J. C., dont elle devroit être la mere : j'espere qu'elle participera à leurs prérogatives, à cause de la préparation de son cœur. Il faut cependant, malgré cette inclination, rentrer dans la sujetion que sa vocation lui prescrit : il faut servir d'azile à un homme foible, qui se perdroit sans cela : il faut qu'elle l'aide à marcher comme Elizabeth et Zacharie dans toutes les justifications du Seigneur. Quelle grace d'être l'instrument des conseils de Dieu, et de faire par pure vertu ce que tant d'autres femmes font sans mérite, ou par passion ! Une ame juste se purifie dans les états que Dieu a sanctifiés, bientôt elle fera comme les anges du ciel : là cesseront les sujetions de la vie présente : ma sœur R. n'aura plus qu'à suivre l'agneau par-tout où il ira.

LETTRE VII

Sur les distractions dans la prière.

Votre état est bon : aimez l'amour : chassez la crainte servile : et la crainte filiale demeure avec la charité : vous vous servirez de la crainte de l'enfer au besoin, lorsque les grandes tentations le demanderont.

Il faut que je réponde à l'article de vos distractions. Il est vrai qu'il n'y a pas un moment de perdu au tems de la priére, et qu'elle ne doit être remplie que des désirs du ciel, et des actes fervens de toutes les vertus, pour répondre au torrent des bienfaits de Dieu, à l'obligation que nous avons de le loüer sans cesse, et pour satisfaire aux besoins immenses, et journaliers de notre ame, et de notre corps. Je comprends, Madame, qu'une de vos plus sensibles peines, c'est l'instabilité de vos pensées, la volubilité de votre imagination, et l'accablement nouveau de vos affaires qui viennent vous troubler dans les momens que vous les voulez éloigner. Mais sachez, que l'intention sincere de prier, lorsque vous vous mettez effectivement en état de le faire, soit mentalement, soit vocalement, est une espece d'attention continuelle qui ne cesse point d'être une vraie priere, par les distractions involontaires. L'intention de prier subsiste, tant qu'elle n'est pas révoquée, ou par une intention contraire, ou par des distractions volontaires, ou par d'autres actes contraires à la priere. Il est vrai que l'attention actuelle de l'esprit et de l'élévation continuelle du cœur à Dieu, ou aux choses de Dieu,

est la priere parfaite, et qu'il faut la desirer. Mais l'intention de priere, jointe aux soins d'éloigner toutes les pensées contraires quand on s'en apperçoit, et la fidélité à demeurer en la présence de Dieu au lieu de l'oraison quand on fait ce qu'on peut pour s'unir à Dieu, et qu'on rejette toute autre sorte d'occupation contraire, jusqu'à ce que le tems, destiné à la priere, soit accompli, c'est une espece d'attention moins parfaite, mais qui suffit. Quoiqu'il faille tendre à l'attention actuelle, qui est la plus parfaite, il est constant néanmoins que l'imbécilité de la vie présente ne nous permet pas d'espérer une si forte application à Dieu, que rien ne l'interrompe, et ne la traverse. Pendant ces intervalles de distractions involontaires et pénibles on prie encore, parce que l'intention, la volonté, et l'attention de la premiere espece, que les théologiens appellent *virtuelle*, subsiste toujours, puisqu'en vertu de cette premiere intention, on demeure immobile dans ce qu'on fait, sans s'en détourner volontairement. Cette premiere et forte attention fait rentrer souvent l'ame dans son divin commerce avec Dieu, la fait gémir dans son instabilité, et rentrer dans ses premieres méditations, dans ses affections, et lui redonne souvent une nouvelle force contre toutes les importunités, et l'enflamme des plus vifs mouvemens de foi, d'espérance, de charité, d'humilité, etc. Les foiblesses même, où la malheureuse nécessité de notre exil présent nous fait tomber malgré nous, fournissent souvent à notre ame un nouveau sujet de gémissement et de souffrance : et ce déplaisir sensible de nous voir séparés de Dieu contre notre gré, est une oraison fort agréable à Dieu par les actes d'humilité et de soumission, qu'il nous fait pratiquer.

Cessez donc, Madame, de regarder le tems comme perdu : vous ne laisserez pas de prier véritablement, de frapper continuellement à la porte du pere de miséricorde. Tant que vous ne consentirez pas à ces distractions, l'entrainement involontaire de votre imagination, ni l'égarement de vos pensées n'interromperont point le mérite de votre oraison : elle

sera toujours un sacrifice de louange, tant que vous ne révoquerez point votre premiére intention, ou que vous ne tomberez point dans ces négligences, dans ces immodesties si grandes, qu'elles équivalent une rénonciation formelle, une indolence, ou un mépris, ou un dégout marquez, tels que celui de vos courtisans, que vous voiez tous les jours dans la chapelle de Versailles : ils perdent l'intention, qu'ils ont peut-être eue de prier, par leur immodestie grossiére par la liberté de parler et de regarder dans le tems de la messe : et ils profanent le lieu saint, et changent en offense de Dieu et en scandale le sacrifice de propitiation.

Je vous dirai encore plus pour votre consolation, puisque Dieu vous a bien élevée par sa grace au-dessus de l'intelligence de ceux dont je vais parler, et qu'il vous a donné une charité plus vive et plus agissante.

Les chrétiens simples, mais fideles et innocens, qui vont à l'église avec une foi humble et avec l'amour de nos misteres, qui se tiennent en la présence de Dieu avec respect, qui s'unissent aux ministres de l'église dans l'action de la messe, qui adorent à leur maniere la majesté cachée de Dieu, qui regardent nos cérémonies avec religion, qui aiment et révérent les vérités impénétrables qu'elles représentent, qui disent leur chapelet dans une langue qu'ils n'entendent pas, pour demander à Dieu leurs besoins, le loüer, le remercier de ses bienfaits, qui chassent avec soin les distractions : ces gens-là, dont le cœur n'est distrait par aucune passion mondaine, font une priere d'autant plus à estimer, qu'elle est plus humble, plus modeste, plus sévere, et plus facile à continuer.

Je reviens, Madame, à ce qui vous regarde. Vos distractions ne détruisent point votre méditation, quoiqu'il faille en gémir, et par-là en faire un sujet de priere. Faites ce que St. Augustin suggere, lorsque vous serez le plus accablée de pensées étrangeres : tenez vous devant Dieu comme un pauvre, comme un mendiant, accablé de besoins : soupirez, gémissez comme lui : levez les yeux de votre cœur à Dieu : il acceptera

votre bonne volonté, et entendra merveilleusement cette priere. St. Ambroise ne condamne que les distractions du cœur attaché au monde par les ardeurs de la vanité, de la volupté, de la cupidité : elles sont incompatibles avec la priere : car elles naissent des passions qui font les distractions volontaires et les séparations funestes de l'ame avec Dieu. Heureuses les ames que Dieu a prévenues par sa grace, et en qui il laisse l'amour des choses célestes ! heureuse celle qui recommence à tout moment, un commerce secret avec lui, lors même qu'elle ne pense pas à lui !

Souvenez vous, Madame, que selon le langage unanime des saints peres, une bonne vie et l'abondance des bonnes œuvres est une admirable et continuelle priere qui parvient toujours aux oreilles de Dieu. Penser à Dieu, agir pour lui, c'est prier. Une courte invocation suffit pour satisfaire à votre dévotion pour la sainte vierge : vous la pouvez réïtérer tous les jours en un moment. Dans vos besoins particuliers, adressez vous aux saints : l'église les invoque tous les jours : c'est la pratique ancienne de tous les chrétiens : les saints dans l'apocalipse présentent à l'agneau le parfum des prieres des fideles : ils ne sont pas vrais médiateurs, mais nos intercesseurs auprès de notre unique médiateur. Voici ce qu'en a défini le concile de Trente : *les saints, qui regnent avec J. C., offrent à Dieu leurs prieres pour les hommes : il est bon et utile de les invoquer d'une manière supliante, et de recourir à leur secours pour nous obtenir de Dieu ses bienfaits par son fils notre rédempteur.*

Vous faites bien d'abandonner à Dieu la maniere de votre mort : mais demandez lui avec l'église, et souvent et instamment, qu'elle ne soit pas imprévue, et la persévérance finale dans sa grace et dans son amour : c'est le don par excellence : le concile de Trente l'appelle *le grand don*, et celui qui distingue les élus des réprouvez.

Vous avez les dévotions de l'église : les particulieres sont souvent mêlées de beaucoup d'abus : les plus régulieres ne

sont pas nécessaires, ni commandées dès qu'elles sont particulieres : on fait à St. Sulpice certaines choses qui ne se pratiquent pas à St. Lazare : St. Cyr a des usages que les Carmélites n'ont point. Mais il faut aprouver dans les autres ce qui est bon et louable, et y participer par l'union de la charité, selon cette parole de St. Augustin : *j'ai part, par la société de mon amour, à ce qui vous apartient en propre par votre travail.*

Quant à votre purgatoire, il sera abrégé par vos pénitences sacramentales, par les souffrances de votre état, par les satisfactions de J. C. que vous offrirez à Dieu, et peut-être par de longues infirmités, jointes à vos bonnes œuvres. Le saint concile de Trente définit sur les indulgences, que la puissance de les accorder à été donnée à l'église par J. C., et que l'usage en est salutaire : il ajoute que cet usage doit être retenu avec modération, de peur que la discipline ecclésiastique ne soit énervée par une excessive facilité. Contentez vous de gagner celles que l'église vous accorde, sans mépriser celles qui sont données aux lieux particuliers. Mais faites plus de cas de la contrition et de la bonne vie, sans quoi les indulgences sont inutiles : laissés faire les bonnes ames qui sont autour de vous : elles ne peuvent avoir vos pratiques : et vous ne pouvez avoir les leurs : le service de l'église, de l'état, du roi, de St. Cyr, certaines grandes œuvres que vous seule pouvez faire, voilà, Madame, votre dévotion : ne prenez jamais l'échange : que vos amies en suivent d'autres : c'est leur partage : n'y entrés pas.

Vos filles sont estimables de porter un respect extérieur, jusque dans les moindres choses, au lieu consacré particuliérement au sacrifice, et sanctifié par la présence même de Dieu en l'eucharistie : vous ferez bien de les maintenir dans ce respect. Mais il vous est sans doute permis d'y faire ce que vous y avez fait jusqu'à présent en esprit de confiance : je vous conseille cependant de prendre votre bouïllon, à la

porte de votre tribune, ou derrière votre rideau, afin que les foibles en soient plus édifiez.

Je suis ravie de vous voir éprise de cette vive et sensible dévotion pour J. C. Rien, en toute la religion, ne lui est comparable : J. C. est le commencement et la fin, l'alpha et l'omega de notre salut : il n'y a que lui sous le ciel, au nom duquel nous devions être sauvés. Ouvrez tous les jours ce grand livre : sa doctrine, sa vie, ses misteres sont des abîmes, où les petits trouvent des appuis salutaires pour marcher, et les géans, des profondeurs qu'il faut admirer et respecter. Un bon enfant, comme vous, doit savoir à merveille le testament de son pere, l'exécuter fidélement et n'omettre aucune de ses volontés, ni par négligence, ni par oubli : relisez le tous les jours : c'est-là votre grace et votre attrait. N'en doutez pas, Madame. Laissez à Samuel et à Heli de coucher dans le temple : pour vous, contentez vous de le visiter : sortez en plus forte et plus animée pour le travail : gagnez à Dieu beaucoup d'ames : soutenez les gens de bien, et animez les tiedes : consolez les pauvres et les affligés : défendez la vérité, autant que vous la connoissez : opposez vous aux méchans. Vous serez grande devant lui, si vous devenez petite pour lui. Je vous vois déjà croitre en humilité : ayez courage : vous irez plus loin.

Il vous conduira à la perfection : il achevera en vous ce qu'il a commencé : et vous serez, avant votre mort, une chrétienne forte, courageuse, riche en bonnes œuvres. Vous avez beaucoup de foi et de simplicité dans la foi : mais il faut qu'elle croisse encore : la défense, que vous lui prêtez contre les nouveautés, la fera croitre considérablement. Considérez, pour réprimer les pensées d'orgueil qui naissent de votre état, considérez, que vous n'êtes que ce que vous êtes devant Dieu, que de vous-même vous êtes moins que rien, puisque devant cette majesté toutes les créatures ensemble sont, comme si elles n'étoient pas.

Ménagez votre santé, Madame : vous en avez besoin : elle

est plus délicate que jamais : et, quoique vous soyez, dites-vous, bien aise d'être flattée sur cela, je ne crains point de vous le dire instamment, ménagez vous : obéissez aveuglément. Voiez comme je compte sur votre obéissance : je vous dis en termes d'autorité tout ce qui me vient dans l'esprit pour votre sanctification. Je vous prescris des pratiques, qui paroitroient à d'autres qu'à vous dégénérer en formules, en petitesses, et en détails trop précis : mais *l'obéissance vous vaut mieux que le sacrifice* : et j'aime mieux vous conduire surement et simplement, que de vous écrire de beaux discours.

LETTRE VIII

Sur les tentations de l'orgueil.

Gardez vous bien, Madame, de laisser les choses bonnes ou innocentes, à cause des retours importuns de complaisance dont vous vous sentirés attaquée : ne supprimés jamais, par exemple, une lettre utile que vous avez écrite à bonne intention, par égard pour la société. N'interrompez jamais un discours commencé, quand il est innocent en lui-même : ne vous abstenez pas même d'en commencer quelqu'un par la seule nécessité de la société, quoique vous prevoyez les attaques de votre ennemi. Il seroit bien content, s'il pouvoit au moins vous rendre inquiéte, gênée, scrupuleuse, incommode, dure à ceux que Dieu veut sanctifier et soutenir par vous dans des choses innocentes. Il seroit fort satisfait de ses artifices : car nous n'ignorons pas ses pensées, disoit St. Paul : et il lui importe peu, que ce soit par le vice ou par les vertus, pourvu qu'il nous jette dans quelque excès, et qu'il nous rende le service de Dieu odieux, ou impraticable, dans l'état que la providence nous a choisi. C'est pour cela, qu'il se transforme quelquefois en ange de lumiere : il nous présente beaucoup plus de bien à faire, que Dieu n'en veut, et que notre vocation n'en demande. Méprisez le, Madame : c'est tout ce qu'il mérite. Relisez vos lettres : il peut y avoir des fautes : l'on y peut trouver à ajouter ou à retrancher : écrivez les avec esprit, selon les talens que Dieu vous a donnés, mais sans satisfaction : ce n'est pas là, ce me semble,

votre vice. Parlez innocemment, librement, spirituellement : votre état le demande : je vous dirois autre chose, si vous étiez dans une autre vocation. Mais je ne crois pas me tromper : et j'espere qu'en méprisant le démon de la vanité qui vous attaque, sans rien laisser des choses qui se présentent à faire, à dire, ou à écrire, par égard pour ses importunités, vous deviendrez plus libre et plus forte contre lui, que par les retranchemens que vous me proposez. Encore une fois, Madame, moquez vous de lui : qu'il regne sur les orgueilleux : il en est le roi, comme dit Job. Pour vous, vous serez sous un meilleur maître, vous serez humble au milieu de toutes les attaques du tentateur, vous sentirez les retours des complaisances, vous n'y consentirez pas, ou du moins vous n'y donnerez pas une volonté pleine et entiere. Vous serez quelquefois surprise, mais jamais entiérement livrée. N. S. ne disoit pas, prenez garde de sentir de la vanité dans vos bonnes œuvres : il connoissoit trop l'artifice de nos ennemis et les tentations humaines des enfans d'Adam : mais, *prenez garde de faire vos bonnes œuvres devant les hommes pour en être regardé : autrement vous n'en recevrez point la récompense de votre pere qui est dans le ciel.* Quand vous appercevrez les complimens de l'orgueil, repoussez les doucement, en disant, non, selon l'avis de S. François de Sales. Un grand saint, étant un jour en chaire, fut saisi d'une violente complaisance de vanité, et en même tems fut frapé d'une pensée, que l'ennemi apparemment suggéroit, de descendre de chaire : mais il connut l'artifice, et lui répondit, *je ne suis point monté pour l'amour de toi, je n'en descendrai point.* Vous sentez présentement les violentes attaques de l'orgueil, parce que vous n'y consentez plus, comme vous le fesiés autrefois : cet orgueil même vous humilie, et vous sentez mieux le besoin continuel que vous avez de la grace. Je me réjouirai de ce bon effet : et je vous dirai ce qui fut répondu à un grand apôtre, qui demandoit avec instance d'être délivré d'une tentation que Dieu permettoit, de peur, comme il le dit lui-même,

que la grandeur de ses révélations ne lui causât de l'orgueil : aiant prié plusieurs fois le Seigneur, afin que cet ange de Satan se retirât de lui, il lui fut répondu, *ma grace vous suffit, car la vertu se perfectionne dans la foiblesse.* Ne vous découragez donc point : j'espere que la tentation même servira à votre avancement.

Le silence n'est pas pour vous : faites voir que la vertu est gaye, libre, innocente dans ses discours, et ingénieuse a louër Dieu et à édifier le prochain. Ouï, Madame, vous avez reçu le St. Esprit : n'en doutez pas, il aidera votre foiblesse, et vous conduira à la perfection : il vous rendra parfaitement humble, charitable, pieuse : vous vous trouverez dans un an, bien différente de ce que vous êtes. Croiez-vous que l'ouvrage de J. C. ne s'achevera pas en vous ? L'ouvrage des hommes se finit tous les jours : les œuvres du démon, dit Tertullien, s'accomplissent : et vous n'espéreriez pas, que le grand ouvrier, qui est en vous, mettra la derniere main à ce qu'il a commencé ? Je vous conseille fort de vous présenter et de vous offrir à lui, et que ce soit là une de vos grandes dispositions en tout, principalement à l'oraison, à la communion, au saint sacrifice, humblement recueillie, pleine de confiance : laissez vous polir, purifier, perfectionner, selon les mouvemens du St. Esprit. C'est trop de quatre heures de prieres de suite avec ce qui suit l'après midi. Contentez vous, les jours de communion, de vous préparer par votre méditation du matin, et de la messe où vous communiez, et d'une autre pour action de graces.

Je reviens à vous dire, que vous ne devez pas prendre sur le repos nécessaire à votre santé, ni sur la tranquillité de votre ame. Ne m'épargnez jamais, Madame : vous ne pouvez me faire un plus grand plaisir, que de me mettre en œuvre pour votre service : je ne puis vous dire combien votre salut m'est précieux, combien je me sens chargé de votre ame, avec quelle liberté je prétends vous dire tout ce qui vous regarde. Je vous assure, que, quoique je ne sois pas apôtre, (ce qui

m'afflige beaucoup) devant être leur successeur, je sens cependant que je donnerois ma vie pour votre sanctification : jugez, après cela, si j'y plaindrois mon tems.

LETTRE IX

Conseils particuliers.

Quand vous craindrez de faire vos confessions par coutume, vous vous précautionnerez, par un recueillement particulier. Rien n'est plus utile que la fréquente revue de nous-mêmes. L'amour de J. C. crucifié m'est une preuve certaine du progrès de votre foi. Il vaut mieux prier, que lire au tems d'offices dans l'église : si on lit pendant la messe, ce doit être en priant. Laissez tourner votre cœur librement à l'action de graces : Dieu en demande beaucoup de vous. Que les douceurs de la pieté vous fortifient, pour en soutenir les amertumes ! J'ai été ravi de voir la maniere dont vous avez reçu le refus du petit gouvernement (*de Niort pour M. de Villette*). Quand vous vous sentirez attirée au dedans, et occupée de quelque besoin particulier ou pénétrée de quelque mistere, laissez votre méditation ordinaire. L'amour pour la pauvreté est excellente : tâchez de vous retrancher pour les pauvres ce que vous pourrez. J'approuve très fort votre occupation de la mort : elle s'avance vers vous : rien n'est si sage que de vous y préparer. Votre fidélité à recourir à Dieu dans l'amertume, et à soutenir les renversemens et les contradictions sera votre salut : comptez que vous en aurez plus besoin que jamais, à mesure que vous vous approcherez de la mort. Chassez, loin de vous, toute aigreur d'esprit dans la tristesse : retenez vos jugemens, vos résolutions, et vos paroles.

La sensibilité pour les pauvres, et ce que vous marquez en un endroit de votre oblation à Dieu, pour partager leur misere dans toute son étendue, vous reconnoissant coupable des péchés qui ont attiré sur vous sa colere, est une pratique excellente à continuer en ce tems. Votre disposition par raport aux confesseurs pour être soutenue par eux, et le respect que vous avez pour leur ministere, viennent d'en haut. C'est un grand secret pour éviter bien des péchés, au tems de la tristesse, que le silence, la lecture, et la priere.

Que je suis aise, quand vous me dites, que vous faites tout tristement, mais que vous ne désirez que Dieu, malgré toutes vos miseres ! Vous ne travaillez pas inutilement, depuis le tems que vous marquez : vous voiez mieux que jamais vos défauts : le desir de les vaincre est grand et sincere : travaillez y avec confiance, et avec courage : retenez vos jugements dans vos tristesses et dans vos peines : détournez vous aussitôt, et allez à Dieu, qui ne manquera pas de vous fortifier. Gardez vous de vous fermer à ceux qui vous conduisent à Dieu : il vaudroit mieux les quitter et en prendre d'autres : la confiance est nulle, si elle n'est sans bornes : autant qu'il m'est donné de vous connoitre, vous avez un très grand besoin d'une conduite simple, cordiale, et soumise : ne changez jamais cette conduite, quand vous changerez de conducteur. Il n'y a rien en mon pouvoir, que je ne voulusse faire pour votre satisfaction, et pour vous procurer la paix et la consolation du St. Esprit : c'est le fond de mon cœur : mon zèle ne finira, s'il plait à Dieu, jamais : il se fera un bonheur du vôtre, et je le porterai dans l'éternité.

Dieu vous pardonnera votre vivacité : mais ne vous pardonnez jamais le dépit, l'inégalité, la vanité, les jugemens peu favorables, les paroles contre la charité, l'impatience volontaire. Si vous aviez fait tort à votre prochain en quelque discours, réparez le toujours, demandez en pardon à Dieu, et vous en confessez. Dieu ne retirera pas sa miséricorde de dessus vous, si vous ne vous retirez pas de la priere.

O que votre état en a besoin ! vous ne monterez pas au sommet de la ste. montagne, sans l'effort de vos prieres. Vos redditions sont très bien : je n'y vois rien à ajouter. Courage, efforcez vous d'entrer par la porte étroite : peu y entrent : *il est plus aisé à un chameau*, et je frémis à ces paroles : si l'homme les avoit prononcées, je les croirois hiperboliques : mais c'est Dieu, qui n'exagére jamais.

LETTRE X

Sur la sensibilité permise aux chrétiens.

Vous n'êtes point appellée, Madame, à l'indifférence : ceux que Dieu a fait naître pour les autres, ne doivent point s'étudier à s'avancer dans cette vertu : il faut qu'ils aient des entrailles de tendresse : vous êtes une mere : vous êtes dans le sein de votre famille : et jamais mere n'en eut une plus belle, St. Cyr et la France. Les besoins de l'église vous doivent toucher sensiblement. Votre perfection n'est donc pas l'indifférence, mais au contraire, l'amour, le zèle, les desirs, la priere, le travail, la vigilance. Vous ne devez tendre tout au plus qu'à la soumission et à la résignation dans les événemens tristes de cette vie. Ne soiez pas plus parfaite que les apôtres et Notre Seigneur. St. Paul pleure avec ceux qui pleurent, et se réjouit avec ceux qui sont dans la joïe : il porte toujours dans son sein une sollicitude sans relâche pour toutes les églises : il brule d'un saint zèle pour tous ceux qui sont dans la souffrance et dans l'infirmité. Notre souverain maître pleure Lazare et Jerusalem : il est triste jusqu'à la mort, et détourne par ses vœux le calice de sa passion : il se contente de se résigner à la volonté de Dieu touchant cet événement : *que votre volonté soit faite !* dit-il à son pere.

Je vous conseille, Madame, de ne vous pas laisser aller à la tristesse : ayez courage et confiance, Dieu accordera à vos prieres et à celles de l'église, la paix, votre salut, celui du roi, et la conversion de tant de personnes qui seront touchées

par votre exemple. La vie n'est donnée que pour le salut, il faut l'emploier toute entiere pour un si grand bien : tout le reste n'est que vanité et une vraie perte. Dieu ne demande de vous, que d'y donner vos soins, votre secours, vos prieres : c'est à lui à opérer cette merveille. *Le salut des justes vient du Seigneur*, dit l'écriture : *il sera leur protecteur, au tems de la tribulation.* Il sera votre soutien et votre consolation, si vous ne cessez de vous confier en lui et de l'invoquer dans vos plus pressans besoins. Si j'étois assez heureux pour pouvoir vous aider à porter le poids qui tombe sur vous, je ne m'y épargnerois pas, et je prendrois volontiers sur moi toute la tristesse de votre état, pour vous laisser la joie, la liberté, la confiance, qui vous sont nécessaires pour faire les grands biens que Dieu demande de vous, dans l'état où il vous a mise par une espece de miracle, qui vous montre les vues qu'il avoit sur vous.

LETTRE XI

Sur la persévérance.

J'ai lu vos deux redditions : j'en suis très content : vous avancez, malgré vos infirmités. Je crois que Dieu veut vous purifier comme l'or dans le creuset : il est admirable dans sa conduite envers ses élus : et vous êtes de ce nombre. Ces brebis choisies, qui forment le troupeau du souverain pasteur, écoutent sa voix et le suivent : elles ne s'en sépareront jamais, et rien ne les lui enlevera. Vous résistés aux dangers, aux dégouts, aux contradictions, à l'accablement, à la maladie. Courage donc, Madame, persévérez jusqu'à la fin : le salut, qui a tant couté à J. C., sera la couronne de votre persévérance. Labourez autant que vous pourrez, auprès des grands : Dieu donnera l'accroissement à votre travail, quand il voudra : mais votre labeur, tout inutile qu'il puisse être par raport à eux, sera d'un grand fruit pour vous. Je ne suis pas surpris que Dieu, qui vous soutient dans les grandes occasions, vous laisse tomber dans l'impatience pour des bagatelles : le juste ne peut se séparer de Dieu : mais il tombe en de légeres fautes par fragilité. Vous êtes tellement à Dieu par reconnoissance et par amour, que vous ne vous en séparerez jamais : vos fautes journalieres et vénielles vous rendront plus humble, exciteront votre componction, et ranimeront vos prieres.

LETTRE XII

Sur les plaisirs de la cour.

Pourquoi vous êtes-vous, Madame, abandonnée à un si grand trouble ? vous n'avez point fait d'offense mortelle : et je crois même, que vous avez pu faire ce que vous avez fait. Les raisons, que vous marquez, sont si importantes, qu'elles suffisent pour vous justifier. Le péïs, où vous êtes, ne laisse pas la liberté d'y établir la régularité des familles chrétiennes, ni d'en bannir tous les divertissemens que vous déplorez. L'excès de sévérité banniroit peut-être bientôt toute pieté du cœur de ces jeunes princes, et les jetteroit dans d'autres grands maux, que votre bon esprit vous fait craindre avec raison. St. Yves de Chartres dit, que quand la charité nous fait incliner à une condescendance, que des raisons probables nous font croire n'être pas mauvaise en soi, on ne péche point, parce que la charité et la raison nous conduisent. Croiez donc, Madame, que vous n'avez pas péché, en proposant au roi de discuter avec MONSEIGNEUR ce qu'il demandoit par vous. S. M. a des raisons de tolérer de pareils plaisirs : et les tempéramens, que vous vouliez insinuer, en auroient diminué le danger.

Pour la pensée de chagrin et de peine, qui alla jusqu'à vous tenter d'abandonner tout, je suis persuadé qu'elle étoit hors de votre volonté, et que votre consentement n'y avoit point eu de part, puisque vous sentîtes, au seul mot d'abandon, un amour si vif pour Notre Seigneur. Vos vrais motifs,

Madame, sont l'union du roi et de MONSEIGNEUR, et la réputation de Me. la duchesse de Bourgogne, aussi bien que sa sureté : vous devez croire que ce sont ces grandes raisons qui vous déterminent à leur complaire dans les choses que vous ne croiez pas absolument mauvaises. Il est bon qu'on ne vous charge pas de tout ce qui contraint et désespere peut-être les jeunes princes : il est bon que vous soyez toujours en état par leur confiance de les rapprocher du roi : il est bon qu'ils ne se révoltent pas contre la pieté, qu'ils ne se séparent pas du roi, et qu'ils ne soient pas tentez d'aller chercher ailleurs ce qui leur donneroit infailliblement la mort. Le trop grand zèle pour le *bien* peut faire de très grand maux dans le lieu où vous êtes. Renvoiez le *mieux* à d'autres tems.

La raison, conduite par une droite intention, nous est donnée pour nous déterminer en certaines occasions obscures, où il faut peser les inconvéniens avec les inconvéniens, et les suites avec les suites. Nous ne voions souvent ici les objets, que sous une énigme et dans un demi-jour : il est, cependant, nécessaire de prendre son parti. Quand, tout considéré, on a pris celui qu'on a cru le meilleur, et où il y avoit le moins de dangers et d'inconvéniens, il ne faut plus se laisser aller aux doutes, qui ne doivent pas l'emporter sur les raisons de sagesse par lesquelles on s'est décidé. Gardez vous donc bien, Madame, de vous entretenir plus lon-tems dans votre trouble. Vous avez pu proposer au roi ce que vous lui avez exposé, de la part de MONSEIGNEUR, pour la mascarade qui se devoit faire à Versailles. Votre confesseur convient lui-même que vous n'avez pas fait de faute considérable : et je ne crois pas que vous en ayez fait aucune. J'ai toujours appréhendé de vous donner des décisions trop sévères, parce que je connois la droiture de votre cœur, et les embarras du lieu que vous habitez : il faut y tolérer souvent des choses qu'on interdiroit ailleurs. Il ne faut pas, Madame, que vous vous retiriez de ces propositions-là. Je pense que votre confesseur en conviendra, quand il aura pesé les inconvéniens.

J'aurai l'honneur de vous voir dimanche. Je regarde comme un scrupule ce qui vous a troublée : bannissez ces inquiétudes : elles vous retrécissent le cœur, et vous ôtent la liberté et la lumiere dont vous avez besoin dans votre état, selon ces paroles du prophete, *la crainte et le tremblement sont venus fondre sur moi, et les ténèbres m'ont environné.*

LETTRE XIII

Sur l'amour-propre, etc.

J'ai lu, Madame, vos redditions. J'en suis bien consolé : je vois que vous ne vous endormez pas, et que vous avancez, à mesure que votre salut aproche. Le sentiment n'est pas toujours le même : mais toujours la même volonté et le même desir d'avancer. Je ne doute point que Dieu n'ait accompli en vous cette promesse, *si quelqu'un m'aime, mon pere l'aimera : nous viendrons à lui, et nous ferons notre demeure en lui.* Avoir le peché en horreur, le monde en mépris, être au-dessus de ses erreurs, de ses craintes, de ses vaines espérances : mettre son trésor dans le ciel, sa fin derniere en Dieu, sa confiance en J. C. : servir Dieu en paix : être délivrée des remords qui bourrelent les mauvaises consciences : se reprocher la moindre tiédeur : vivre de la priere, des sacremens, des bonnes œuvres, de l'amour de Dieu : souffrir en patience la vie : attendre la mort avec confiance : desirer le regne et l'avénement de J. C. : porter sa gloire et sa croix devant les rois et les princes de la terre : répandre par-tout cette odeur de vie, dans les lieux même que les méchans remplissent d'une odeur de mort : persévérer, depuis quatorze ans que j'en ai connoissance, dans l'exercice de ces vertus : joindre à tout cela une attention continuelle aux intérêts de la foi, des pauvres, de l'église, de l'état, du roi : ce n'est pas là l'effet d'une grace passagere, mais de la présence habituelle et de la demeure du Dieu de toute grace et de toute consolation.

Louez Dieu, Madame, et remerciez le de toutes vos forces, et dites après la sainte Vierge : *Le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses, il a regardé la bassesse de sa servante.*

Vous êtes souvent triste : mais vous faites de votre mieux pour ne pas succomber : vous portez avec courage toutes vos croix : c'est un grand point dans la vie chrétienne. Je me réjouis de voir qu'une de vos craintes ordinaires soit d'être trop aimée du roi, trop considérée de toute la cour, trop exposée aux respects et à la complaisance de tout le monde. Tant que le monde sera votre croix, il ne vous séduira pas. Les méditations sur la mort, qui troublent si fort les mondains, vous consoleront avec tous les enfans de Dieu qui desirent leur pere.

Vous ne sentez pas les effets de la communion : aussi ne sont-ils pas visibles, comme les choses qui tombent sous nos sens : mais vous avez en vous la vie, qui est le principal fruit : *comme je vis pour mon pere, etc.* Et encore, *celui qui mange ma chair, etc.* et vous devez bientôt attendre celui-ci, *qui mangera le pain, vivra éternellement.* Vous fréquentez ce sacrement, selon les invitations que vous en ont fait les serviteurs du grand pere de famille : mais vous y portés la robe nuptiale, vous ne vous en dégoutés point, vous n'y tombez point dans la familiarité, qui engendre le mépris et la négligence, comme les ames vaines et dissipées qui y vont par routine.

Vous craignez la souffrance : mais vous vous y offrez, et vous mettez votre confiance en Dieu qui connoit votre foiblesse, et qui certainement ne permettra pas que vous en ayez au-dessus de vos forces, mais qui achevera par-là son œuvre en votre cœur.

Vous desirez la mort par haine pour le monde : mais vous ne haïriez pas le monde, jusqu'à desirer la mort, si vous n'aimiez Dieu, plus que toutes les choses de ce monde. Vous priez beaucoup : vous avez un grand desir d'être sainte : et quelquefois votre ferveur se fait sentir extraordinairement à vous : vous offrez beaucoup à Dieu pour les affaires géné-

rales, et sur-tout pour celles auxquelles vous prenez un intérêt plus particulier. *Vous conservez encore néanmoins des imperfections qui vous attristent : vous desirez encore d'être aimée : et vous n'avancez gueres*, dites-vous, *dans le renoncement à vous-même.* Il ne faut pas desirer d'être haïe : et dans la place où vous êtes, je ne desire pas pour vous, que vous soyez oubliée. Mais desirez d'être aimée, comme Dieu le veut, et pour le faire mieux aimer ; les personnes publiques doivent être aimées pour faire mille biens. Ne croiez pas, Madame, que le renoncement évangelique consiste à ne vous point aimer et à n'être point aimée. St. Augustin vous dira, qu'il faut prescrire à l'homme la regle de l'amour, c'est-à-dire, comment il se doit aimer d'une maniere qui lui soit utile : car c'est une folie de douter qu'il doive s'aimer de cette sorte : il faut encore lui apprendre comment il doit aimer son corps, en lui donnant ses besoins d'une maniere sage et réglée. Celui-là vit justement et saintement, qui sçait estimer chaque chose selon sa valeur : et celui-là le fait et a une charité bien réglée qui n'aime point ce qu'il ne faut point aimer, qui aime ce qu'il faut aimer, qui n'aime pas trop ce qu'il faut peu aimer, et qui n'aime pas également ce qu'il faut plus ou moins aimer. Je veux encore raporter ici, pour votre plus grande instruction, ce que dit St. Bernard sur la même matiere. ,, Donnez-moi, dit-il, un homme qui aime
,, Dieu de tout son cœur, le prochain, entant qu'il a de
,, l'amour pour Dieu, et ses ennemis comme les pouvant ai-
,, mer quelque jour, qui ait une affection plus tendre et plus
,, naturelle pour ceux dont il a tiré sa naissance temporelle,
,, à cause de la liaison du sang, et une affection plus abon-
,, dante pour ceux qui sont instruits dans la pieté à cause
,, de l'excellence de la grace qu'il a reçue par leur moyen,
,, un homme qui se porte vers toutes les autres choses par un
,, amour de Dieu réglé selon la sagesse, qui méprise la terre,
,, aspire au ciel, use du monde, comme n'en usant pas, qui
,, discerne par un gout intérieur les choses dont il faut jouïr

,, de celles dont il faut simplement user, en ne s'appliquant
,, aux choses passageres que passagérement, et autant qu'il
,, est necessaire pour en tirer l'usage dont il a besoin, mais
,, en se portant aux choses éternelles par un desir éternel :
,, donnez-moi, dis-je, un tel homme, et je ne ferai point diffi-
,, culté de l'appeler sage, parce qu'il goute les choses selon
,, qu'elles sont, et qu'il peut dire, avec vérité et sureté, que
,, Dieu a ordonné la charité en lui ".

Le péché, ce qui y conduit, les passions, la concupiscence, l'ignorance de nos devoirs, l'erreur, l'hérésie, la cabale qui les soutient, les guerres de l'état, l'accablement des peuples qui leur ôte la pieté, qui les porte au murmure, à l'injustice, toutes les tentations du diable pour nous perdre, voilà ce qu'il ne faut pas aimer. Ce sont ces maux, dont nous demandons d'être délivrez dans l'oraison dominicale. Tout le reste, qui tend à notre utilité, à celle du prochain, à la gloire de Dieu, doit être aimé selon l'ordre de la charité.

Ainsi, selon les instructions des saints peres, la vraie charité consiste à rejetter tout ce qui est un vrai mal, à n'aimer que ce qui doit être aimé, les biens du corps selon que l'évangile permet de les aimer et d'en user, leur préférer les biens de l'ame, entre ceux-ci avoir une prédilection pour les meilleurs, c'est-à-dire pour ceux qui vont le plus à notre sanctification et à la gloire de Dieu. Aimez Dieu pour l'amour de lui-même, et tout le reste par raport à lui : souvenez vous de cette maxime très certaine de St. Augustin : ,, celui-là, Sei-
,, gneur ! vous aime moins qui aime quelque chose hors de
,, vous, qu'il n'aime pas pour l'amour de vous ". Et c'est-là la doctrine de S. Paul, que vous reconnoissez pour un auteur qui ne trompe point.

Les saints pères remarquent qu'il y a des justes qui ont souvent besoin des motifs de la crainte : d'autres sont encore assez foibles pour avoir besoin de s'animer très souvent par les espérances des biens temporels ou spirituels qui sont distingués de la jouissance de Dieu même : d'autres enfin qui

n'agissent ordinairement que par un pur motif de l'amour de la possession de Dieu même. Ils appellent les premiers, des esclaves, parce qu'ils sont trop touchez des peines qui conduisent ordinairement les esclaves : ils donnent aux seconds le nom de mercénaires, parce que les récompenses, qui sont hors de Dieu, et qui sont une espece d'intérêt distingué de Dieu, ont encore trop d'ascendant sur leur cœur : les troisiemes sont appellez enfans, parce que c'est le caractere des enfans d'admirer leur pere, et de prévenir ses desirs. Les saints peres néanmoins, qui ont mis ces esclaves et ces mercénaires au nombre des justes, ont supposé qu'ils étoient disposez à ne pas abandonner la voye de Dieu, quand il n'y auroit point d'enfer, ni de paradis : car sans cela, ils ne seroient pas justes, quoiqu'il soit vrai qu'ils n'obéïroient pas si facilement, et si parfaitement aux commandemens de Dieu, si ces motifs intéressez de crainte, et d'espérance ne les animoient. Quant aux enfans et aux épouses, le motif, qui les touche le plus ordinairement, et le plus tendrement, c'est le pur amour de Dieu : ils disent avec le prophete : *Qu'est-ce que je veux dans le ciel et sur la terre, si non vous ? Vous êtes le Dieu de mon cœur, et mon unique partage pour jamais.* Ils ne sont pas sans crainte : mais ils n'ont ordinairement que celle que l'écriture dit devoir demeurer dans le siècle des siècles, c'est-à-dire, cette crainte chaste, la crainte de ne pas aimer, la crainte d'offenser, qui est cependant sans trouble, parce qu'on sent par la grace qu'on ne se séparera jamais de Dieu : ce n'est pas la crainte de la peine, qui fait frémir si souvent les esclaves. Les enfans ne sont pas sans recompense, mais cette recompense est Dieu même : c'est elle, dont le prophete David vient de parler : *Le Dieu de mon cœur est mon partage pour toujours.* C'est-là cette grande recompense que Dieu proposa à Abraham, le pere des parfaits et le modele des vrais enfans : *Je serai moi-même son excessive recompense.* St. Paul étoit un vrai enfant : il vous montre la voie que vous avez à suivre : il ne craignoit que de perdre J. C. :

il n'aspiroit qu'à le posséder : il n'avoit d'amour que pour lui, et par rapport à lui : *Qui nous séparera de l'amour de Jesus Christ?* dit-il aux Romains : *sera-ce la tribulation, la souffrance, etc.* Ni la crainte, ni l'espérance des esclaves et des mercenaires ne remplira cette grande ame : J. C. est son trésor, sa consolation, sa récompense, sa crainte, son espérance, son amour, sa science, sa sagesse, sa gloire, sa force, son tout. Heureux apôtre, à qui tout paroit une perte en comparaison de J. C. ! *Ce que je considérois autrefois comme un avantage*, dit-il, *me semble, à cause de J. C., une perte : tout me paroit un desavantage à cause de cette haute connoissance de J. C., pour l'amour duquel je me suis privé de toutes choses.*

Si nous avons certaines obscurités en cette vie, et qu'il soit de notre perfection d'en être éclairés, Dieu nous découvrira ce que nous en devons savoir dans la suite. Profitons, en attendant, des connoissances où nous sommes parvenus : et demeurons fermes dans les saintes regles que Dieu nous a révélées. Il me semble, Madame, que St. Paul vous parle ici au cœur : regardez tout comme rien en comparaison de J. C., tâchez d'user, pour votre avancement, de ce que vous connoissez déjà, et de ce que vous goutez. Oubliez ce qui est derrière vous, et vous avancez vers ce prix éternel, qui est Dieu même. Aimez le, possedez le, glorifiez le autant qu'il est permis à une créature, pour toute l'éternité. S'il vous manque quelques nouvelles lumieres, Dieu vous fera connoitre, et gouter bientôt tout le reste.

Vous êtes, je vous assure, au premier rang des justes : vous êtes enfant : vous aimez Dieu purement, gratuitement : vous le serviriez de tout votre cœur, quand il n'auroit fait aucune menace, ni promis aucune récompense. J'ai toujours remarqué dans votre attrait ce sentiment d'enfant : voici le tems de s'avancer : J. C. s'avance à nous : il veut vous consoler : n'aimerez vous pas de plus en plus celui qui vous a tant aimée, qui vous a prévenue, qui veut être aimé de

vous sans mesure, qui ne vous demande rien tant que votre amour, qui, pour se faire aimer de vous, s'est fait semblable à vous ? dites lui mille fois que vous l'aimez, et que vous ne voulez plus rien qu'en lui et pour lui tous les jours de cet avent. Un demi-amour est une insulte pour qui veut votre cœur tout entier : et celui qui le veut a droit de le vouloir.

LETTRE XIV

Sur les assujettissemens.

Je suis fort aise, Madame, d'apprendre que vous trouvez enfin le moïen de vous réserver des heures de solitude. *Ouvrir la porte fort tard, comme si l'on étoit encore à dormir, chercher un azile hors de chez soi* : voilà de bons moïens pour se garantir de tous les importuns. Dans le reste du jour, vous pouvez abréger avec certaines gens qui ne cherchent qu'à vous amuser, ou qu'à vous jetter dans leurs affaires au-delà des regles. A l'égard des choses journalieres qui sont attachées à vos devoirs, ou des occasions de pure providence, quoiqu'elles soient incommodes et dissipantes, il n'y a qu'à les souffrir en paix. C'est une grande consolation de pouvoir penser, que Dieu se cache sous l'importun, comme il se cache sous les amis les plus édifians. Sous la figure de l'importun, il faut regarder Dieu qui fait tout, et qui n'est pas moins attentif à nous mortifier par l'importunité, qu'à nous instruire, et à nous toucher par les bons exemples. L'importun, que Dieu nous envoie, sert à rompre notre volonté, à renverser nos projets, à nous faire desirer avec plus d'ardeur le silence et le recueillement, à nous détacher de nos arrangemens, de notre repos, de nos commodités, de notre gout, à humilier notre esprit pour s'accommoder à celui d'autrui, à nous confondre toutes les fois que la patience nous échape dans ces contre-tems, à exciter dans nos cœurs une faim plus

grande de Dieu, pendant qu'il semble s'éloigner de nous à cause de cette agitation.

Ce n'est pas qu'il faille s'agiter et s'exposer jamais, par son propre choix, aux compagnies qui dissipent. A Dieu ne plaise ! Ce seroit tenter Dieu, et chercher le péril. Mais pour les assujetissemens de providence, contre lesquels on se précautionne en se réservant des heures de lecture, et de priere, comptés, Madame, qu'ils vous sont utiles. Tout ce qui est dans la main de Dieu y fructifie. Souvent même les choses, qui vous font soupirer après la solitude, vous sont plus nécessaires pour vous humilier et pour mourir à vous-même, que la solitude la plus profonde. Marchons, selon que Dieu nous mene : mettons chaque moment à profit, sans regarder, ni le moment passé, ni le moment à venir. Quelquefois une lecture merveilleuse, une méditation fervente, et une conversation, dont vous serez charmée, flateroit votre gout, vous rendroit contente et pleine de vous-même, vous persuaderoit que vous êtes bien avancée, et en vous donnant de belles idées sur les croix, ne feroit que vous rendre plus hautaine, et plus sensible contre celles que vous trouveriez sur vos pas, au sortir de tous ces saints exercices. Tenez vous donc Madame, à cette regle simple : ne tirez rien qui vous dissipe : mais suportés en paix tout ce que Dieu vous donne, malgré vous, pour vous déranger. Quelle illusion ! on cherche Dieu bien loin dans des projets éloignez, peut-être impossibles, et on ne songe pas qu'on le possede dès à présent, au milieu des embarras, dans un esprit de foi, pourvu qu'on y suporte humblement et avec courage l'importunité des créatures, et ses propres imperfections. Je n'ai qu'une chose à vous dire sur l'amour du prochain : c'est que l'humilité seule vous rendra traitable là-dessus. La vue seule de vos miseres peut vous rendre compatissante, et indulgente pour celles d'autrui. Vous me direz, que l'humilité doit produire le suport du prochain : mais qu'est-ce qui produira l'humilité ? deux choses, mises ensemble, la produisent : ne

les desunissez jamais. La premiere, est la vue de l'abîme de misère, d'où la puissante main de Dieu vous a tirée, et au-dessus duquel il vous tient encore comme suspendue en l'air : la seconde, est la présence de ce Dieu, qui est tout. Ce n'est qu'en voiant Dieu, et en l'aimant sans cesse, qu'on s'oublie soi-même, qu'on se desabuse de ce néant qui nous avoit ébloui, et qu'on s'acoutume à s'apetisser avec consolation devant cette haute majesté qui engloutit tout. Aimez Dieu, et vous serez humble : aimez Dieu, et vous ne vous aimerez plus vous-même : aimez Dieu, et vous aimerez tout ce qu'il veut, parce que vous aimerez pour l'amour de lui.

LETTRE XV

Conseils sur le roi, sur l'Église et sur St.-Cyr.

Je craindrois que Dieu ne vous eût élevée pour vous faire tomber de plus haut, s'il ne semoit votre chemin de plusieurs épreuves. Mais allez toujours avec une humble soumission à votre devoir, et dites avec confiance comme David : *Dieu est ma force dans les tribulations excessives qui m'ont environnée. C'est pourquoi je ne craindrai pas, quand la terre seroit renversée.* Je ne doute pas, que Dieu ne vous soutienne et ne vous sanctifie extraordinairement dans vos infirmités et dans les dégouts que votre zèle pour le roi, votre amour pour le bien de la religion et de l'état, votre sincérité, et votre vertu vous attireront de la part des méchans, ou des envieux. Le monde admirera, malgré lui, en vous, ce qu'il n'est pas capable de pratiquer : et Dieu répandra à la fin sur vous la joie et la paix qu'il promet aux siens, et que les fortunes du siècle ne peuvent donner. Vous serez l'azile du roi, son conseil, sa consolation, son ange gardien que Dieu lui a envoié visiblement pour son salut. Quelle joie de vous sauver avec celui, à qui vous devez tout, après Dieu ! Vous le défendrez des piéges qu'on lui tend de toutes parts, des ennuis de sa place, de l'impatience dans les traverses, dans les maladies : et votre société, que Dieu a formée par un miracle, et qu'il cimente et affermit tous les jours pour le bien de celui auquel vous êtes envoiée, le préservera de la mort, où il seroit peut-être tombé sans vous, au grand préjudice de la religion

et de l'état. Vous servirez l'église : je craindrois quelquefois pour vous, si vous ne craigniez rien : mais puisque vous appréhendez d'en faire trop et de n'en pas faire assez, Dieu vous conduira par-là au parti de la sagesse. Vous êtes dans une route, où l'on ne peut s'égarer : vous vous attachez à la vérité déclarée et décidée par l'église, en vous déclarant contre le parti qu'elle condamne. Ce qui restera d'obscur sur les personnes, s'éclaircira par les moïens sages que vous prenez : les choses éclatent : et jusqu'ici, il me paroit que la lumiere et la vérité ont conduit vos pas. Quand vous connoitrez l'intérêt de la religion, vous ne devez rien lui préférer. Il faut toujours faire le bien avec sagesse et avec circonspection : le progrès du mal est certain : les remedes qui le pallient l'étendront encore. Qu'on compare les diocèses où l'on veille avec fermeté et avec sagesse, à ceux où la tolérance et un esprit de paix mal-entendu a laissé l'ennemi se fortifier et s'avancer : la différence est du tout au rien. Par rapport à ceux qui ont l'honneur de vous appartenir, vous prenez le conseil de la sagesse : je ne crois pas que Dieu vous ai rendu grande pour vous affoiblir avec eux. Vous vous élevez non seulement au-dessus de votre place, mais au-dessus de vous-même, en continuant à ne point céder à la chair et au sang quand Dieu, ou leur salut le demanderont de vous. Souvenez vous de ces paroles de l'évangile de Noël : *Dieu a donné le pouvoir d'être faits enfans de Dieu à ceux qui ne sont pas nés du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu.*

Quant à celui, Madame, que vous honorez de votre confiance et de vos bontés, il vous sera dévoué sans réserve tant qu'il vivra : rien ne lui fera jamais plus de plaisir, que de pouvoir vous soulager, vous soutenir dans vos peines et dans l'accomplissement des grands desseins de Dieu sur vous. Ne l'épargnez pas, Madame : Apollon est à vous, et vous êtes à Dieu.

St. Cyr devroit vous consoler, et vous ne devez pas

craindre de le déranger : vous l'avez fait, après Dieu, ce qu'il est : votre ombre le tient dans la regle : vous y avez tout pouvoir, spirituel comme temporel : et l'on peut vous défier de rien faire qui soit contraire au bien général, ou particulier de cette communauté. Vous devez y mener sans contrainte les personnes du dehors qui peuvent vous délasser, vous amuser, et faire venir celles de vos filles qui vous soulageront et vous plairont le plus : il faut les accoutumer à suivre le mouvement de leur vraie mere : et ce sera un grand châtiment pour elles, quand vous vous y contraindrez au préjudice d'une santé d'où dépend l'affermissement de tout le bien que Dieu y a mis jusqu'ici. Je vous souhaite, Madame, la paix abondante que Dieu permet aux ames de bonne volonté. Car je sçais très certainement que vous êtes de ce nombre.

LETTRE XVI

Consolations dans les malheurs de l'état.

Il faut bien, Madame, être soumise au bon plaisir de Dieu dans tous les événemens de cette vie : votre résignation me console des peines que vous souffrez de toutes parts, parce qu'elle vient de la grandeur de votre foi, et qu'elle est une assurance du progrès que vous ferez dans l'adversité, et de la récompense qui vous attend dans l'éternité. Dieu vous fait sentir, par expérience, combien la gloire de ce monde est fragile, afin que vous ne cessiez point de retourner vers les biens solides qui ne passeront jamais. Vous voiez notre nation déshonorée, le prince pieux, (*M. le duc de Bourgogne*) que vous aimez, exposé encore aux discours injurieux des libertins et des insensez, le roi à qui vous voudriez épargner tant de nouvelles peines, tant d'afflictions, les suites importantes de nos disgraces. Si Dieu n'y met la main, tout cela met votre bon cœur à une grande épreuve. Ne nous lassons pas, Madame, de recourir à Dieu avec instance, comme à notre pere. Il ne souffrira pas qu'une nation, qui lui est consacrée par la religion, soit poussée au-delà de ses forces. Demandons lui, qu'il ne laisse pas triompher de son héritage les hérétiques, qu'il maintienne la religion dans le royaume, et qu'après nous avoir humiliez, et vengé les injustices dont nous sommes coupables, il nous donne la paix pour la gloire de son nom. Tâchez, Madame, de ne point perdre de vuë ce royaume de J. C., qui s'élévera sur la ruine de tous les em-

pires de la terre. Ne souffrez pas que votre ame s'endorme par la tristesse et par l'accablement des peines de cette vie, Le jour de J. C. luit sur vous par la foi : marchez toujours à cette lumiere : notre salut s'avance : et il est plus proche de nous, que lorsque nous avons commencé. Armez vous des vertus, qui sont les armes de lumiere, dont St. Paul nous parle aujourd'hui dans l'épître : elles sont nécessaires en tout tems : et faites si bien, Madame, pour votre union continuelle avec J. C., qu'il soit l'habillement intérieur de votre âme et votre vêtement au dehors, en sorte que vous puissiez dire, autant que votre état et votre foiblesse le peut porter : *je ne vis plus, mais c'est J. C. qui vit en moi.* Il vient à vous, vous donner un nouvel être, ou perfectionner le nouvel être qu'il vous a déja donné. Courez au-devant de lui pour le recevoir. Quelle perte que nous fassions dans nos disgraces, vous serez bien dédomagée si vous ne perdez rien des dons de Dieu, et si vous vous mettez en état d'en recevoir de nouveaux. Je vous les souhaite comme à moi-même : mais j'ai bien plus de confiance que vous en serez remplie que moi : vous irés en paradis, Madame : j'espere y aller avec vous. Je le souhaite très ardemment : la vie présente nous est donnée pour y arriver : elle est comme la semence de la vie future : celle, qui aura semé ici-bas avec pleurs, moissonnera avec des transports de joie : ne vous découragez donc jamais : suportez patiemment les souffrances que Dieu vous envoie, dans l'espérance du fruit que vous en recueillerez infailliblement : ne voiez-vous pas que le laboureur attend avec patience que la terre lui produise le fruit de son travail ? ce fruit est pourtant plus incertain, que la moisson que vous attendez. *Heureux*, dit David, *celui qui, étant aidé de la grace se fait des dégrez dans son cœur pour s'élever à la perfection en cette vallée de larmes et de misere ! le Dieu des armées mettra fin à nos divisions ! il brisera les arcs, les flèches et les épées, et nous comblera d'une paix que rien ne pourra troubler.* Il a dans sa main droite des bénédictions

inexplicables pour vous dans les siècles des siècles, pourvu que vous soïez inébranlable dans le vœu que vous avez fait de le préférer à tout, et de vivre et mourir pour lui : vœu, qu'on regarde dans le monde comme une perfection, et qui n'est pourtant que notre premier devoir.

LETTRE XVII

Sur la communion fréquente.

Je suis ravi, Madame, du desir que vous avez de profiter du tems. Un des caractères les plus remarquables des élus de Dieu, c'est l'attente de l'éternité et le détachement des choses qu'il nous faut quitter. Vous apréhendez d'être trompée et de tromper, que votre pieté ne soit pas vraie, et que votre paix ne vienne du plaisir de faire votre volonté. Les fausses vertus ne sont ordinairement que dans les hipocrites, et dans les sages mondains : vous n'avez jamais été des premiers, et vous avez quitté les derniers de très bonne-foi. Tout le plaisir du monde est celui de faire sa volonté : ce plaisir ne peut donner cette paix, qui surpasse tout sentiment humain, que vous avez au fond du cœur. Le monde ne la peut donner, quelque promesse qu'il en fasse : c'est le fruit du St. Esprit : la votre vient de cette source pure qui a purifié le fonds de votre conscience : rien ne peut vous l'ôter que le péché.

Vous êtes triste, lorsqu'on vous contraint : tâchez, le plus que vous pourrez, d'être égale : ce sont les mortifications de votre état. Souffrez d'être liée pour Dieu, d'être génée, et d'être mise à la torture, s'il le faut, pour la gloire de Dieu. Vous comprendrez bien que cela ne doit pas être continuel, à moins que ce ne fût une nécessité indispensable. La vapeur, qui vous a duré quatre heures, m'engage à vous dire qu'il ne vous faut pas de trop longues prieres. Votre santé

n'est pas forte : et vous la devez partager entre plusieurs exercices de pieté. Mais quand vous prierez, faites le de tout votre cœur : il en est du commandement de la priere, comme de celui de l'amour de Dieu : vous prierez donc Dieu de tout votre esprit, de tout votre cœur, et de toutes vos forces. J'ai grande envie de voir croitre en vous l'esprit de priere : faites la réguliérement et fervemment tous les jours, selon la mesure qui vous est marquée, et par des élévations courtes vers Dieu. Vous y pourrez donner une demie-heure de plus quand vous serez à St-Cyr. Notre pauvreté vient de ce que nous ne demandons pas assez, et que ce que nous demandons, nous ne le demandons pas fortement. Je vous vois, graces à Dieu, du nombre de ceux à qui Dieu a dit par Isaïe : *vous l'invoquerez et il vous écoutera.* Rien n'est de plus marqué dans l'écriture que ses yeux sont sur les justes, et que ses oreilles sont ouvertes à toutes leurs prieres. C'est donc, Madame, à la priere où vous aurez recours en toutes rencontres, surtout dans la séparation que vous allez souffrir. La priere sera votre premiere et principale consolation, elle sera votre conseil, votre force, votre lumiere, et votre soutien dans la tristesse et dans la joie, dans la prospérité et dans l'adversité. Vous aurez toujours de la peine de vos péchés cachez : ne vous lassez pas d'en demander pardon à Dieu : ceux, qui sont ordinairement les plus cachés, sont ceux d'autrui : David les joint ensemble dans le pardon qu'il en demande : *purifiez moi, Seigneur, de mes péchés cachés : et pardonnez-moi les offenses d'autrui, dont je suis coupable.* Vos péchés diminuent : ils sont moins sensibles, moins dangereux que jamais : et Dieu vous les pardonnera aisément, si vous recourez à lui avec humilité et avec confiance. Tant que vous craindrez les péchés que vous ne connoissez pas, il sera bien difficile que vous fassiez de plein gré ceux que vous connoitrez. Souvenez vous que Dieu pardonne facilement les fautes vénielles quand on ne s'y habitue pas. Il n'a pas dit : *celui, qui tombe dans les petites fautes, tombera peu à peu*

dans les plus grandes : mais celui, qui méprise les petites choses, tombera peu à peu. Soiez libre comme un enfant avec Dieu : parlez lui avec une entiere confiance : si quelques fautes vous ôtoient cette liberté, humiliez vous, demandez lui promptement pardon de tout votre cœur, et reprenez ensuite avec lui votre maniere libre et enfantine. *Comme un pere pardonne à ses enfans, de même,* dit le prophete, *Dieu pardonne à ceux qui le craignent, parce qu'il connoit leur fragilité.* Vous n'êtes pas parfaite : Dieu le sait bien : mais vous espérez de le devenir : allez donc à lui librement, quelque imperfection que vous connoissiez en votre ame : et dites lui avec l'épouse : *menez moi, Seigneur, après vous : je courrai à l'odeur de vos parfums.*

Vous ne devez pas, Madame, renoncer à la compagnie des gens de bien qui sont de vos amis, parce que l'amour-propre vous fait la guerre en leur société : élevez vous à Dieu : priez le qu'il sanctifie votre commerce avec eux : et ensuite soiez libre, bannissez en la vanité, les complaisances, et confidences qui blesseroient la charité. A cela près, communiquez vous à eux : réjouissez vous innocemment : vous ne porteriez pas lon-tems la tristesse et la contrainte, sans affoiblir votre santé, et peut-être sans quelque découragement. Ne resserrez point votre esprit par la crainte du plaisir et de la complaisance que vous y trouverez. Il faut accoutumer votre amour-propre à n'être compté pour rien, en ne fesant, et ne quittant rien de ce qui est utile à sa considération. Vous le ferez par-là mourir peu à peu par soustraction d'aliment. Quand vous appercevez que l'humeur veut vous faire agir, résistez y courageusement. Dieu fera de grandes choses en vous, et par vous, si son bon esprit vous anime et vous conduit : le tems est venu de passer à une nouvelle vie : que ce ne soit plus vous qui viviez, mais que Jesus-Christ vive en vous. A quoi serviroient toutes vos communions, si vous n'étiez pas peu à peu transformée en une nouvelle créature ? A la cour, on prend tous les jours des manieres, et l'esprit de la cour :

la vie, que vous menez, veut donc que vous vous remplissiez de plus en plus des manieres et de l'esprit de J. C.

Je vous encouragerai volontiers contre la timidité de vos communions. Si vous attendez, Madame, que vous soïez parfaite pour communier, quand communierez-vous ? s'il faut être exempt de toute foiblesse, et de tout péché véniel, vous ne vous aprocherez pas si tôt de cet auguste sacrement : ne savez-vous pas que vous ne devez pas vous conduire vous-même ? Je vous crois la communion fréquente très avantageuse, pour ne pas dire très nécessaire : je vous crois hors de l'affection aux péchés véniels, que de bonne-foi vous leur voulez faire la guerre, que vous desirez avancer dans la vertu, que vous pensez à l'éternité : c'est pourquoi je crois le pain de vie nécessaire à votre ame : il étoit quotidien autrefois. Le concile de Trente dit, qu'il seroit à désirer que les fidèles communiassent tous les jours à la messe qu'ils entendent. Je parts, Madame, content de votre maison : le bien s'y établit de plus en plus : Dieu y est glorifié, et bénit votre ouvrage. Je vous donne de nouveaux missionnaires en forme pour conduire vos dames, qui seules ne sont pas assez fortes.

LETTRE XVIII

Sur les dévotions particulières.

Je prie N. S., Madame, qu'il verse promptement et abondamment en vous son esprit, puisque vous devez être un fanal pour tant d'autres. Le moindre retardement de votre consommation seroit un grand tort à l'œuvre de Dieu : allez donc en son nom, mais allez sans relâche. Si vous me demandez, pourquoi je vous dis tout cela, je vous répondrai que je n'en sais rien, et que je ne veux point être sage avec vous. Nulle raison particuliere ne me fait parler ainsi : mais je sais par expérience que Dieu, quand il nous fait certaines graces, ne veut pas seulement le tems de respirer, tant il se hâte de nous pousser dans la voie. Pour l'oraison, dont nous parlions, vous sçavez, Me., combien de fois je vous ai dit que des choses, très bonnes en elles-mêmes, ne doivent point être communiquées à certaines personnes qui ont besoin d'un autre aliment. L'abus de ces derniers tems est d'avoir trop divulgué les dispositions auxquelles Dieu attire quelques ames et de rendre ces choses communes à toutes celles qui sont dans la piété. Chacun doit se borner à manger sa portion, et non celles des autres. Ceux qui lisent certains états, fort éloignez du leur, s'imaginent y être, ou du moins veulent s'y mettre eux-mêmes, au lieu qu'il n'y a que Dieu qui y mette véritablement. De là naît l'illusion, et ensuite on s'en prend à l'oraison pour tous les maux qu'elle n'a point faits. Quand je vous ai parlé, et écrit de ces choses, c'est qu'il m'a paru

que vous les goutiez, et que vous y entriez avec attrait : du reste, je serois bien fâché de vous y vouloir mettre : les hommes ne doivent ni pousser, ni arrêter : ils doivent suivre Dieu pas à pas. Je le prie de ne permettre jamais, que vous soïez arrêtée dans votre course. On auroit besoin d'une santé forte et continuelle pour porter un état, comme le vôtre : mais Dieu prend plaisir à accabler de tous côtés. Je vous l'avois bien dit, Madame, qu'il nous pousse à bout ! Je le remercie du courage qu'il vous donne, à mesure qu'il vous exerce : y a-t-il une meilleure place que d'être attachée sur la croix avec son fils ? Les douleurs du corps humilient l'ame, et la tiennent dans une disposition de sacrifice : souffrir en paix, c'est s'immoler et faire regner Dieu. Quand on souffre, tout est fait, pourvu qu'on souffre sans résistance sous la main de celui qui frape : au nom de Dieu, Madame, ne négligez aucun moïen de vous soulager l'esprit et le corps.

LETTRE XIX

Sur les austérités.

J'ai pensé à la consultation que vous me faites, Madame, et j'ai demandé à Dieu de vous répondre ce qui vous convient. La discipline, les ceintures, et les bracelets ne vous conviennent pas : il faut vous contenter des austérités de votre état, et de celles qui sont renfermées dans les commandemens de Dieu et de l'église. Voici ce que dit le St. concile de Trente : *ceux qui sont justifiez, étant devenus les amis et les domestiques de Dieu, se renouvellant de jour en jour, et marchant de vertus en vertus, c'est-à-dire, mortifiant les membres de leur chair par l'observation des commandemens de Dieu et de l'église, leur foi, coopérant à leurs bonnes œuvres, ils croissent dans la justice qu'ils ont reçue par la grace de J. C., et deviennent plus justes selon cette parole : Que le juste devienne encore plus juste.* Tenez vous donc, Madame, aux mortifications commandées, et aux bonnes œuvres que la foi et l'amour de Dieu vous feront faire, puisque les bonnes œuvres, que la générosité, et la vertu purement naturelle vous inspirent, ne vous justifieroient pas de plus en plus, comme vous le desirez. Vous voiez par-là l'importance d'avoir Dieu en vüe dans tout ce que vous ferez, et pour parler le langage de l'évangile, comme il vous sera avantageux de conserver votre œil toujours simple et lumineux de cette lumière que la foi et la charité répandent en l'ame fidele : les austérités religieuses carmélites ne sont pas de votre état, et vos bonnes

œuvres ne sont pas de leur vocation : *Que chacun marche dans la voie où il a été appelé : voilà*, disoit St. Paul, *ce que j'enseigne dans toutes les églises* : Maxime fondamentale pour notre avancement, maxime qui réprime les plus grandes passions de l'ambition, de la vanité mondaine, de l'avarice, etc., et qui rappelle tous les chrétiens à l'ordre de la volonté de Dieu, qui est la souveraine perfection. Votre âge de soixante-huit ans, vos infirmités, votre place, ne vous laissent pas la liberté de faire ce qu'on conseilleroit à d'autres : vous vous portez bien aujourd'hui, Madame, et demain vous aurez la fievre : vous ne pourrez faire ce que Dieu attend de vous, si l'on vous pousse à des mortifications corporelles que votre délicate santé ne peut soutenir : vous laisserez par-là ce qu'un autre ne peut pas faire pour vous : les bonnes œuvres, auxquelles vous êtes appliquée, en souffriront, et manqueront peut-être tout à fait par l'indiscrétion de votre confesseur. Ce fonds cependant est bien agréable à Dieu de vouloir tenter tout ce qu'on jugera convenable à votre avancement, quelque austere qu'il soit. Je vous conseille d'être toujours dans cette préparation du cœur des justes : c'est une excellente priere, qui leur attire de grandes graces. Vous savez que la manière d'écouter de Dieu, c'est d'exaucer, c'est de faire miséricorde. L'accablement de votre état, votre sujetion, les autres peines inséparables de la priere assidue, et des bonnes œuvres que vous avez à faire, ce sont les mortifications de la chair de votre vocation, qui rendront les membres de votre corps des *armes de justice*, selon la parole de St. Paul. Vous n'êtes point obligée de jeûner en mangeant gras : et je ne vous conseille point de le faire, sans Mr. F. Ne mangez que des choses saines : ce sera une mortification journaliere convenable à votre état. Pour ce qui regarde les commodités, et les délices permises, qui suivent la place ou vous êtes, voici les regles des saints. Dans toutes les choses passageres de cette vie, dont la loi de Dieu et celle de l'église nous permettent d'user, il faut se conformer aux mœurs et à la coutume

des gens de bien avec lesquels on vit. *Dans toutes ces choses, ce n'est pas l'usage qu'on en fait, mais la passion et l'intempérance de celui qui en use, qui fait son péché*, dit St. Augustin. Il ajoute qu'il faut donc faire une grande attention aux lieux, aux tems, aux personnes, pour ne pas reprendre témérairement leurs usages : car il se peut faire qu'un sage chrétien use, sans passion et sans gourmandise, d'un mêts délicat, et qu'un insensé brule d'une honteuse flame de gourmandise en desirant des oignons. Il n'y a point de personne sensée qui n'aimât mieux manger des poissons comme N. S., que de manger des lentilles comme Esaü. On ne dira pas que les bêtes soïent plus austeres que nous, parce qu'elles ne mangent que des nourritures grossieres : car dans toutes les choses permises, ce n'est pas leur nature qui regle le bien et le mal de nos actions, mais la cause qui nous en fait user, et la maniere dont nous en usons. Ainsi pensoit St. Augustin. *Qu'on ne contraigne point les riches*, dit-il dans un autre endroit, *de vivre de la nourriture des pauvres : qu'ils usent des viandes dont leur infirmité a accoutumé de se servir : mais qu'ils s'humilient et s'affligent de ne pouvoir pas mieux faire. S'ils changent leurs usages, ils deviennent malades : qu'ils usent des choses superflues, en donnant aux pauvres ce qui leur est nécessaire : qu'ils usent des choses délicates, en donnant aux pauvres les choses utiles.* L'évangile nous apprend que la justice ne consiste point dans l'abstinence, ou dans le manger : mais dans la patience et l'égalité avec laquelle on souffre les privations, et dans la tempérance avec laquelle on use de l'abondance : cela s'entend hors de cas du précepte. Voilà de l'érudition : mais vous l'entendez à merveille : ainsi, Madame, n'attribuez point l'ennui dans la priere et les autres défauts, dont vous vous plaignez, aux manquemens d'austérités que vous ne pouvez porter. Lisés le chap. III. de l'Imitation : *Quelquefois quand vous croiez que je suis éloigné de vous, j'en suis le plus près : quand vous croiez avoir tout perdu, c'est souvent le tems que vous gagnez le plus : tout*

n'est pas perdu, lorsque les choses arrivent autrement que vous ne pensiez.

Je connois vos plus secrettes pensées : je sai qu'il vous est avantageux d'être quelquefois abandonnée et sans aucun gout de dévotion, de peur que vous ne mettiez votre confiance en vous-même, et que vous ne vous laissiez aller à l'orgueil, en vous croiant plus parfaite que vous n'êtes. Peut-être aussi dans vos peines recourez-vous trop tard à celui, hors duquel il n'y a ni secours qui défende, ni conseil qui profite, ni remede qui réussisse. Vivez donc reconnoissante des graces inestimables que vous avez reçues. Qu'il n'y ait personne plus fidele à Dieu, que vous au milieu de la cour. Que la foi, l'espérance, la charité soient l'ame de votre ame. Demandez à Dieu une bonne mort, la persévérance finale, et tout ce qu'il sait mieux que vous vous être nécessaire. Soutenez, consolez, sanctifiez le roi : procurez la paix, si vous pouvez : continuez à ouvrir votre main sur le pauvre : allez en confiance aux sacremens : Dieu ne permettra pas que vous ayez la mort dans le sein, sans la connoitre, et que vous mouriez dans un état si funeste. Aprochez vous de Dieu : et je vous assure qu'il s'approchera de vous : quand vous ne le sentiriez pas, son secours n'en sera pas moins effectif. Combatez toujours pour la foi, contre les nouveautés : car sans la foi, il est impossible que la religion subsiste dans l'état : et la religion est la source de tous les biens.

LETTRE XX

Utilité des peines d'esprit.

Je souhaite de tout mon cœur, Madame, que vos ennuis servent à vous faire mourir à toute volonté propre. Le gout d'une douce retraite soutiendroit bien plus la nature : vous vous rendriez à vous-même un témoignage bien plus avantageux de votre conduite et de vos sentimens, si vous aviez beaucoup d'heures libres pour lire, pour parler de Dieu, pour vous occuper de bonnes œuvres. Quand on est dans un assujetissement continuel, qu'on fait des riens toute la journée, on ne peut se rendre compte à soi-même d'aucune occupation solide : le fond du cœur s'attriste, se desséche, et se décourage : mais c'est le découragement même, qui purifie le cœur, pourvu qu'on y succombe pas : on fait la volonté de Dieu en ne fesant rien : on rompt sa volonté propre, et par conséquent on fait beaucoup, quoiqu'on paroisse ne rien faire : de moment en moment on se présente à toutes les choses dont Dieu charge : ô ! que le fardeau de chaque moment est bon ! plus il est pesant, plus il est précieux : je supose que Dieu le donne, et que nous ne le prenons pas. Comme il faut abandonner au torrent toutes les heures que Dieu vous arrache, il faut aussi, avec la même fidélité, vous réserver pour vos exercices toutes celles qu'il vous permet de vous réserver : il faut avoir égard aux besoins du corps qu'il faut soulager, aux peines involontaires de l'esprit qui minent le corps, et à toutes les autres circonstances : un peu de silence, dans cer-

tains petits intervalles des affaires, ou de conversation, réveille les forces de l'ame, la renouvelle en Dieu, et soulage le corps trop épuisé : et quand on sent que l'humeur se desséche, que la facilité d'agir avec joie et simplicité diminue, il faut recourir au recueillement, si l'on ne peut prendre plusieurs jours, en prendre un, quelques heures au moins, quelques momens dérobés. Le recueillement nourrira en vous le germe de vie naissant, que Dieu met dans votre cœur. J'aime bien cette foi simple, avec laquelle vous cherchez Dieu : vous le trouverez, puisque c'est lui qui vous mene à lui-même. Je ne puis m'empêcher de vous dire tout ceci : et je vous avoue que je vous plains, quand je pense à vos embarras : mais c'est le moïen particulier de Dieu sur vous, pour faire son œuvre. Il exerce souvent les autres par des croix qui paroissent croix. Pour vous, il veut vous crucifier par les prospérités apparentes, et vous montrer à fond le néant du monde par la misere attachée à tout ce que le monde a d'éblouissant. Ainsi Dieu vous menera droit à lui par tout ce qui semble vous en détourner, pourvu que vous marchiez toujours dans cette foi droite et simple, qui est votre attrait.

LETTRE XXI

Sur le repos nécessaire au corps.

Tout ce que j'ai eu l'honneur de vous écrire ou de vous dire sur le courage dont il faut se défier, se réduit à ceci : c'est qu'il ne faut en rien compter sur vous. Dieu vous demande l'abaissement de votre esprit, et même de votre courage pour toutes les vertus. Ne vous fiez point à votre zèle pour renoncer aux soulagemens, pour accepter sans relâche de longues contraintes, pour porter une vie dure, et un travail d'esprit non interrompu : vous y sucomberez pour l'esprit et pour le corps : le corps demeureroit languissant, malgré sa vigueur, et se sécheroit infailliblement pour la pieté. Soiez simple pour vous ménager avec suport, comme vous voudriez ménager une autre personne. Le parti de prendre sur soi est un parti de philosophie : on veut tout faire pour les autres, et ne leur rien devoir : on veut les suporter sans en être suportée : on ne veut point se laisser voir dans un état de foiblesse, où l'on a besoin d'être épargné : à tout cela vous reconnoitrez l'amour-propre et la vertu humaine. J. C. avoit peu de tems pour instruire ses apôtres : il alloit les quitter : cependant il se dérobe à eux pour aller seul sur la montagne : il leur apprend à faire de même : il suspend leurs travaux apostoliques pour les faire reposer. Demeurez en paix devant Dieu, pour vous accoutumer à suspendre l'action de l'esprit, trop actif et trop confiant en son action : vous éprouverez combien cette pratique est utile pour réprimer les saillies de

la nature et les réflexions de la sagesse : amusez vos sens, et laissez à votre corps le relâchement dont il a besoin : le corps et l'ame s'en porteront mieux : et les affaires n'y perdront rien.

Je crois, Madame, tout ce que vous dites de vous-même, mais je n'avois vu de dur dans votre vie que les assujetissemens : il n'est pas possible que vous n'en ayez de grands par le roi, et par vos amis, dont chacun prétend quelque privilege. Une personne, qui a de la délicatesse, veut contenter celle des autres : de là, cette tension continuelle, cette application à tout prévenir, à tout déviner, à répondre à tout, ces efforts pour ne rien négliger : et de là aussi, la perte de la santé, et l'épuisément de l'esprit. Reposez-vous donc, Madame : ce repos nourrira dans votre cœur une certaine présence de Dieu, simple, tranquille, et familiere. Les choses, que vous avez à faire, ne perdent rien par les interruptions : vous les ferez avec des graces plus abondantes et avec plus de mort à vous-même. Vous irez toujours bien, pourvu que vous alliez, sans vous regarder vous-même. Il faut comprendre, pour les retours sur soi, ce que vous avez si bien compris pour le découragement : tout ce qui est involontaire ne doit point vous troubler : on est importuné de l'attention sur soi-même, comme de toutes les autres tentations : celle là même est la plus opiniâtre : on voudroit s'oublier, et l'on se retrouve à chaque pas : on s'en afflige, on se condamne, on se décourage, et l'on ne voit pas que Dieu nous affranchit de l'amour-propre par l'importunité de l'amour-propre même. On s'est aimé, on s'est occupé avec plaisir de soi : on se surprend souvent soi-même dans cette vaine complaisance de penser à soi : on en est las, et on ne peut s'en corriger : du poison, Dieu en fait le remede. Quiconque n'est point attaché à soi-même par la volonté en est détaché véritablement : il ne faut donc point s'inquiéter de ces retours fréquens : il suffit de ne les pas seconder. Le principal est de n'agir jamais malgré la lumiere intérieure, suivant les motifs

d'amour-propre qui viennent flatter l'imagination. Pour les défauts d'autrui, on ne peut s'empêcher de les voir : mais il ne faut point les chercher, les aprofondir sans nécessité : il ne faut point considérer le mauvais sans le bon : il faut toujours se souvenir de ce que Dieu peut faire d'un moment à l'autre dans la plus vile des créatures, rappeller les sujets que nous avons, de nous mépriser nous-mêmes : le mépris pour les autres a quelque chose de dur et de hautain qui éteint l'esprit de J. C. l'esprit de grace ne s'aveugle point sur ce qui est méprisable : mais il le suppose avec respect pour entrer dans les secrets desseins de Dieu : il ne se laisse aller, ni au dégout dédaigneux, ni aux impatiences de la nature : nulle corruption ne l'étonne, nulle misere ne le rebute, nulle impuissance ne le dégoute, parce qu'il ne compte que sur Dieu seul, et qu'il ne voit hors de lui, que néant et péché.

LETTRE XXII

Sur la tristesse.

Je ne vous dis pas, Madame, de ne vous point attrister, mais de ne vous point affliger, comme les personnes qui n'ont pas de confiance en Dieu, ni de soumission à ses ordres. Inspirez en une grande au roi : obtenez de lui qu'il consulte Dieu un moment dans les affaires sur lesquelles il délibère. Il est capable de bien entendre ce que la sagesse dit d'elle-même dans les proverbes, *c'est de moi que vient le conseil et l'équité : c'est de moi que vient la prudence et la force : les rois regnent par moi : et c'est par moi que les législateurs, ordonnent ce qui est juste : les princes commandent par moi : j'aime ceux qui m'aiment, ceux, qui s'éveillent dès le matin pour me chercher, me trouvent.* Communiez extraordinairement pour lui : offrez vous à tout, pour l'amour de Dieu, qui vous a choisie pour le consoler, lui obéïr, et le sauver. Priez, quoique triste et affligée : pleurez dans votre oratoire aux piés de N. S. : vous recueillerez avec joie le fruit de ce que vous avez semé avec tristesse. Ne croiez pas perdu ce que vous ferez tristement pour Dieu : les prieres, les communions sont plus nécessaires, et plus méritoires en ce tems-là, quoiqu'elles soient sans le sentiment ordinaire de la dévotion qu'on goute dans les autres tems. Que votre priere ordinaire et vos élévations de la journée soient cette demande que N. S. vous a enseignée : *que votre volonté soit faite en la terre comme au ciel.* Espérez en Dieu souverainement : n'a-t-il

pas tourné toutes choses pour votre salut ? vous seriez une ingrate bien coupable, si vous hésitiez un moment. Tout ce qui arrive, hors le péché, vient de lui : souvenez vous de ces paroles du Sauveur à St. Pierre, *vous ne voulez pas que je boive le calice que mon pere m'a envoié ?* Ne demeurez pas dans l'affliction, occupez vous, quoique tristement, des choses que vous aurez à faire. *Le Seigneur me conduit, rien ne me manquera*, disoit David : *il me conduit dans ses pâturages.* Abandonnés à Dieu le soin de l'avenir, et faites au tems présent ce que vous connoitrez que Dieu demande. Il vous a tiré de tous les périls : et son pouvoir et son amour ne sont pas encore épuisez.

LETTRE XXIII

Je viens, Madame, de recevoir vos redditions : servez-vous, je vous en supplie, pour toujours, de la regle dont nous sommes convenus, de ne rien faire qui puisse paroitre singulier au lieu où vous êtes, à moins que la chose ne soit des commandemens de Dieu, ou de l'église : je ne vous dirai jamais rien qu'en le supposant. Il est bon, non seulement pour vous, mais pour les autres, qu'on ne sache pas ce que vous faites, que l'on ne voie rien en vous, s'il vous plait, que d'ordinaire et de bon, et que le roi vous trouve aisée et réjouissante. Quoiqu'il n'y ait rien d'extraordinaire dans votre pieté, le monde trouveroit encore qu'il y en a trop, s'il savoit tout : *toute la beauté de la femme du roi est au dedans :* et si j'ai de grandes espérances, c'est parce que vous accompagnez les petites choses, que vous faites, d'une grande volonté et d'un grand cœur pour les choses de Dieu : si je vous crois en assurance, c'est parce que vous faites peu de cas de ce que vous faites, que vous craignez, que vous vous précautionnez, que vous voulez en faire plus, et que vous n'appuiez la fermeté de votre espérance, que du bon côté, ne comptant que sur Dieu, vous oubliant vous-même, et n'oubliant pas votre fragilité.

LETTRE XXIV

Sur un sentiment de la dirigée.

Vous semez avec travail, vous recueillerez avec joie : lassez vous de bon cœur à écouter et à soutenir tout le monde, depuis le matin jusqu'au soir : encouragez l'un, reprenez l'autre, dissimulez l'importunité, supportez les défauts : dans ceux du prochain, voiez humblement les vôtres, reconnoissez en d'autres plus considérables, ou remerciez Dieu de ce qu'il vous en a délivrée. Par-là, vous ne vous dissiperez pas, vous ne vous abandonnerez pas vous-même en secourant les autres, mais vous pratiquerez toutes sortes de vertus qui vous sanctifieront avec eux.

Que vous êtes heureuse, de m'avoir pu écrire ces mots avec vérité ! *je me suis trouvée, depuis peu, dans la disposition que vous m'avez souhaitée, et après avoir épuisé mes forces et ma vigueur au service des ames, je suis revenue toute lasse et toute languissante aux plaisirs qui me cherchent et que je ne cherche pas.* Je supplie celui, qui fait luire la lumiere dans les ténèbres, et qui tire le bien du mal, de changer tous vos divertissemens en exercices de mortification, par les dégouts que la grace seule est capable de vous envoïer. Il est permis, en cela, d'être hipocrite, et de paroitre se réjouir, quand on ne se réjouit pas, ou qu'on tourne la joie en amertume volontaire.

Depuis que j'ai lu, que lorsque vous retournez le soir à Versailles, vous y portez un corps et un esprit tout épuisé,

il me reste dans le fond du cœur une consolation sensible dans la vue du grand bien qui en résulte. Vous avez donné si longtems les prémices au monde et les restes à Dieu, qu'il est tems de faire restitution, en fesant une sévere justice au monde. Il me semble que vous pouvez dire sincérement à N. S. dans l'esprit de David : *je garderai pour vous, toute ma vigueur et toute ma force, ô mon Dieu ! Je m'épuiserai à votre service, et j'irai toute affoiblie et toute languissante aux plaisirs du monde pour y trouver mon dégout, et pour en faire même une espece de supplice dans le tems où votre divin esprit m'attire.* Si je valois quelque chose auprès de Dieu, Madame, j'emploierois tout mon crédit pour vous obtenir cette disposition.

La méditation du roi sera très utilement emploiée demain matin, s'il tâche de s'exciter à une fervente contrition, en se représentant devant Notre Seigneur J. C., devant qui il va rendre ses comptes aux piés de son ministre. Vous pouvez choisir pour cela dans vos livres quelque sujet d'oraison, capable de l'exciter : *Créez en moi, Seigneur, un cœur nouveau.* Après quelques demandes semblables, qu'il forme tendrement, et du meilleur de son cœur, un nouveau regret des péchés de toute sa vie, qui aille jusqu'à la détestation et à l'horreur de tout ce qui déplait à Dieu. Le Dieu, riche en miséricordes, qui a été chercher la brebis errante, lorsqu'elle n'y pensoit pas, pourroit-il être sourd à sa voix, lorsqu'elle le veut suivre par-tout, et qu'elle ne trouve de consolation solide qu'à l'abri de sa houlette et de son bâton ? ce seroit une impieté de le penser, et un blasphême de le dire.

LETTRE XXV

Sur ses progrès dans la piété.

Je suis affligée, dites-vous, *de ne point connoître mes fautes, quoique je ne puisse douter d'en avoir fait plusieurs pendant la semaine.* Et moi, je me réjouis que vous n'en fassiez plus de ces remarquables, de ces volontaires, qu'on apperçoit après des années entieres. Je me réjouis de ce qu'étant plus attentive à la présence de Dieu, plus exacte à vous examiner tous les jours, aiant la conscience plus délicate, étant plus éclairée sur vos obligations, vous voiez dans vos comptes moins de péchés qu'autrefois : c'est qu'il y en a moins en effet : c'est qu'ils sont moins volontaires, c'est qu'ils vous seront aussi moins imputés. *Dieu soit béni à jamais de ce qu'aiant été ci devant esclave du péché, vous avez obéi du fond du cœur à l'évangile, et êtes devenue esclave de la justice ! Vous avez fait servir ce qui étoit en vous à l'iniquité, tout doit servir présentement, et tout sert en effet à la justice par votre sanctification :* c'est, à peu près, le texte de St. Paul. Lisez, Madame, cet admirable chapitre : vous y verrez ce que le bâtême opere en ceux qui meurent au péché, comme ils deviennent semblables à J. C. dans la mort et dans la résurrection : vous y verrez que les deux états se suivent, que le chrétien qui est mort au péché, participe à la grace de la résurrection et de l'immortalité du Sauveur : et pour réponse à toutes vos peines, lisez et entendez bien le verset 14. Ce qui doit vous surprendre, c'est comment ce

monstre puissamment fortifié, qui avoit fait en vous des chaînes de fer pour vous retenir sous son domaine, a pu perdre si aisément tout son pouvoir. C'est-là le miracle de la grace, c'est l'œuvre du Tout-Puissant : *chantons à jamais les miséricordes du Seigneur*, disoit David.

Je sçais que vous n'êtes pas exempte de plusieurs fautes pendant la semaine, quoique votre conscience quelquefois ne vous reproche rien : mais ces fautes ne vont point à la mort, mais vous les haïssez, quoique cachées, mais vous en demandez pardon humblement à Dieu comme David, *ab occultis meis munda me*, mais vous êtes bien résolue de les chercher tous les jours dans votre examen, et de leur faire la guerre quand vous les trouverez. Laissez croitre la lumiere de la grace : vous verrez alors clairement ce que vous n'appercevez pas aujourd'hui. En attendant, réjouissez vous de ne rien apercevoir. Votre orgueil vous afflige, et vous fait la guerre, jusque dans le sanctuaire ; vous craignez qu'il ne vous ravisse le bien que vous faites. Votre crainte vous mettra en sureté : tant que vous le craindrez, vous vous défendrez contre lui : et si quelquefois il vous fait des blessures, elles seront légères. *Mais*, dites-vous, *je suis quelquefois troublée, quand je me trouve si orgueilleuse :* heureuse l'ame qui craint d'offenser Dieu ! le trouble vous sera salutaire : vous en deviendrez plus humble, plus soumise, plus pénitente, et plus préparée aux graces nouvelles. J'ai été ravi d'avoir vu, il y a quelques jours, celle qui ne se troubloit pas aisément autrefois, qui croioit pouvoir se suffire, qui n'appelloit à elle que le secours de la raison, dont l'esprit-fort d'une mauvaise force regardoit les contraintes des ames timorées comme des petitesses, j'ai été ravi de la voir humiliée, contrainte, craintive, sentir son insuffisance, avoir besoin d'être rassurée, et consolée par les ministres du *pere de toute consolation*. Dieu a accoutumé de faire passer ses élus par deux épreuves différentes, la joie et la crainte : le trouble et la paix ne sont jamais de longue durée. Profondeur de la bonté, et

de la sagesse de Dieu ! Nous avons besoin d'être troublés pour ne pas présumer : nous n'avons pas moins besoin aussi de la consolation du ciel pour n'être pas abattus par la défiance et par le sentiment de notre foiblesse : *aussi*, dit St. Chrisostôme, *Dieu mêle la joie avec la tristesse, et tempere l'une par l'autre.* C'est ainsi qu'il agit avec tous les saints. Il ne laisse pas toujours, ni dans les périls, ni dans la sécurité : mais il fait comme un tissu et une chaîne de biens et de maux : c'est ce qu'il a pratiqué envers St. Joseph, cet homme appellé juste par excellence dans l'évangile, dépositaire des anciennes promesses de Dieu, et le gardien du trésor de la religion. Il voit, continue ce pere, la grossesse de Marie, et il entre aussi-tôt dans le trouble et dans l'inquiétude : il soupçonne sa femme d'aldutere : mais l'ange le délivre de ses craintes : *Joseph*, lui dit-il, *ne craignez pas de prendre avec vous Marie votre épouse : l'enfant, qui est né en elle, est l'ouvrage du St. Esprit :* l'enfant paroit ensuite : Joseph en reçoit une extrême joie : il voit venir les pasteurs, accourir les rois d'Orient pour l'adorer, Siméon le reconnoitre pour le messie, prédire qu'il sera *la lumiere des nations et la gloire du peuple d'Israël.* Quelle consolation pour ce saint homme ! mais elle est aussi-tôt suivie d'une douleur étrange, lorsqu'il voit un roi furieux, résolu de perdre l'enfant : l'ange le console par sa visite, lui ordonne de prendre la mere et l'enfant, et de fuir en Egipte : il a l'affliction d'être parmi des idolâtres pendant plusieurs années : le reste de sa vie fut aussi mêlé. Soiez beni à jamais, ô mon Dieu ! de ce que vous donnés le secours nécessaire à notre foiblesse, et que vous ne dédaignez pas de dissiper nos peines, et de nous fortifier par votre visite !

Quoiqu'affligée souvent de n'en pas faire autant que vous voudriez, vous craignez cependant quelquefois qu'on ne vous en demande trop : vous frémissez même, craignant la sévérité du ministre à qui votre ame est confiée. Dieu me fasse la grace de me traiter dans mon état, comme je desire vous trai-

ter dans le vôtre ! Ce que je puis vous dire, Madame, c'est que vos craintes ne m'embarrassent pas : et mes préventions ne me tromperont point : ce qui me console, c'est que vous êtes prête à tout, c'est que j'espere ne vous rien demander de singulier, ni au-dessus de vos forces et de vos desirs.

LETTRE XXVI

Sur sa conduite dans son domestique.

Je vous mande en détail ce que je crois que vous devez faire par raport à votre domestique. Aujourd'hui, Madame, que Dieu vous enflamme plus tendrement de son zèle, il faut que vous commenciez à l'exercer sur votre maison. Celui, que vous servez de si bon cœur, doit aussi être servi préférablement à vous par vos domestiques : il faut que votre maison lui soit autant consacrée que votre cœur, qu'on la distingue entre les autres par la pieté, et qu'elle devienne une église domestique comme l'étoit autrefois celle des premiers fideles, ainsi que nous le voions dans St. Paul, qui appelle la maison d'Aquilée et de Priscille *leur église domestique*, comme aussi celle de Nymphas : *Saluez*, dit-il aux Colossiens, *l'église qui est dans la maison de Nymphas*. Faites, Madame, par votre vigilance et par votre douce autorité, qu'ils travaillent tous avec une pieuse émulation à devenir d'excellens chrétiens. Souvenez vous que quand vous meneriez en votre particulier une vie toute sainte, et que tout le monde vous regarderoit avec admiration, vous seriez morte devant Dieu, si vous n'établissez dans la foi et dans la piété, autant qu'il est en vous, le petit peuple dont vous êtes chargée en conscience : car sans cela, vos œuvres ne seroient pas pleines. N'oubliez pas ce que Dieu dit à tous les chrétiens chargés des autres, dans la personne de l'évêque de Sardes, *je sçais quelles sont vos œuvres, vous avez la réputation d'être vivant : vous êtes*

mort : soiez vigilant, songez à ceux dont vous êtes chargé qui sont prêts à mourir : car je ne trouve pas vos œuvres pleines devant Dieu : et, afin qu'on sache que cet avis est pour les fideles de tous les tems, il le finit par ces paroles, qui devroient bien réveiller ceux qui sont endormis : *que celui, qui a des oreilles, entende ce que l'esprit dit aux églises.* Voilà un homme qui passoit pour un saint dans le premier tems de l'église naissante, et qui est mort devant Dieu, parce qu'il néglige des gens dont il est responsable. Faites donc en sorte, Madame, que personne ne meure chez vous, ou du moins que leur mort ne vous soit point imputée.

Votre charité ingénieuse trouvera assez de moïens d'insinuer à vos gens la pieté avec douceur, et saura bien aussi les attendre avec patience : il faut qu'ils aiment la vertu, et qu'il n'y ait que ceux qui seroient endurcis, qui aient sujet de vous craindre. Quant à ceux-là il est bon qu'ils sachent, par les exemples que vous en ferez au besoin, que vous êtes aussi inexorable à l'égard du vice, que vous êtes patiente à l'égard des foiblesses. Ne renoncez point aux plaisirs innocens attachés à votre état : allez au-devant, en faveur des grands biens que vous pourrez faire par eux : rendez la vertu douce, aimable, accommodante, mais sans blesser les regles. Les spectacles sont, ou criminels, ou occasions de crime : vous devez n'y aller que par ordre, ainsi que nous en sommes convenus : il est bon, quoi qu'en disent certaines gens, qu'on sache que vous n'approuvez pas ces sortes de plaisirs, et que vous n'y cherchez autre chose que l'obéïssance de votre état. Souvenez vous de ces paroles d'Isaïe : *je vous ai appellée à moi d'un païs éloigné, et je vous ai choisie pour moi.*

LETTRE XXVII

Sur l'amour du bien public.

Que Dieu est bon, de vous faire voir le monde par des côtés qui vous en donnent tant d'horreur et de mépris ! hélas ! si on le regardoit toujours ainsi, il n'ennyvreroit pas tant. Et qu'avez-vous fait à Dieu, pour n'être pas du nombre de ceux qui sont si dangereusement ennyvrés ? Rien n'égale ses bienfaits, Madame : rien ne doit égaler votre reconnoissance et votre fidélité. Aiez confiance en lui avec plus de simplicité et de fermeté que jamais : vous plantez, il donne l'accroissement : sanctifiez vous pour les œuvres que Dieu vous prépare, et pour les religieuses, dont vous allez être l'institutrice. Aimez l'église plus que St. Cyr, et plus que tout ce que vous aimez sur la terre : priez Dieu qu'il détourne tous les maux qui l'affligent, et tous ceux qui la menacent. N'usez point votre crédit aux affaires des particuliers, quelque saints qu'ils soient : réservez vous pour les affaires générales de l'église, pour le bien de l'état, et pour celui du roi. Hazardez des avis, et faites des instances pour ces grandes affaires, sans vous lasser, mais aussi sans sortir de la douceur, et du respect que vous devez. A mesure que vous connoissez certaines choses utiles à inspirer, marquez les pour vous en servir. Lisez le concile de Trente à votre loisir. Aimez l'église, je vous en conjure, pour laquelle J. C. est mort, afin qu'elle fût sans tâche et sans ride. Voilà, Madame, ce que je crois devoir mettre à la place des austérités : elles rebuteroient et

fatigueroient tous ceux à qui vous avez à faire : si vous en fesiez beaucoup plus que vous n'en faites, peut-être vous ôteroient elles la force qui vous est nécessaire pour soutenir l'accablement des autres occupations : mais la piété que vous exercerez avec l'église, sera bonne à tout, et suppléera à tout. Vous ne vivez que pour cela : et je crois que vous diriez volontiers avec un de ces généreux Juifs, *il vaut mieux que nous mourions, que de voir les maux qui menacent notre église et notre nation.* J'espere du Dieu de miséricorde, qui vous a choisie, qu'il vous fera attendre en patience les moïens, et qu'il vous mettra dans le cœur et dans la bouche sa parole pour toucher efficacement les articles importans. Le dernier chapitre, que je vous ai marqué du concile de Trente, page 450, est admirable : lisez-le, et le relisez : c'est l'église qui vous l'adresse, pour se faire entendre à celui auprès de qui son époux vous a mise.

LETTRE XXVIII

Sur la fête de tous les saints

Voici, Madame, les écrits que vous m'avez demandés sur les trois articles que vous m'avez marqués : j'ai peur qu'en voulant bien faire, je ne l'aie fait trop long : mais mon écriture est grosse, et vous pourrez la partager, et en lire un article chaque jour. Votre état est bon, vous êtes sur la croix de Notre-Seigneur : vous la portez, elle vous portera réciproquement. Aiez donc bon courage : que craindriez-vous ? Le salut et la persévérance, qui en est le sceau, dépendent de la sollicitation : faites en une forte dans cette octave : l'église vous offre aujourd'hui un nombre innombrable d'intercesseurs : emploïez les efficacément, pour demander cette disposition de David : *Je n'oublierai jamais vos justifications. Jamais* est un grand mot, mais c'est le mot des élus. *Que veux-je sur la terre et dans le ciel, sinon vous, ô mon Dieu ! vous qui êtes le Dieu de mon cœur et mon partage pour toujours ?* Il faut que ce *toujours* soit joint à votre foi, à votre espérance, à tout le bien que vous faites, et sur-tout à votre amour : vous l'obtiendrez ce *toujours* : Dieu ne vous le refusera pas. Dites souvent dans cette octave, à l'intention de ce *toujours*, tous les saints de Dieu ! priez pour moi. N'oubliez pas la reine des saints, qui vous aime singulièrement, ni votre patron, ni ceux du roi, ni les anges de l'état.

O que ces grands saints prieront de bon cœur pour vous, pour l'amour des pauvres, pour la protectrice du clergé, pour

celle qui aime uniquement l'église, au milieu du monde, pour celle enfin que Dieu a préparée au soulagement du peuple, à la sanctification du roi, et pour être à la cour le modele des grandes vertus, le canal des bons conseils et des maximes évangeliques, devant ceux qui les regardent, comme une folie !

Lisez peu, écrivez encore moins, tant que votre foiblesse durera : contentez vous de vous faire lire quelque chose de court, tous les jours, un chapitre de l'Imitation, ou du Nouveau Testament, ou des pseaumes, ou de quelque lettre de St. François de Sales, touchant l'état où vous êtes, ou de quelque autre livre de pieté : ne faites que de courtes prieres, mais élevez toujours votre cœur à Dieu : dites lui que vous l'aimerez toujours : cela fait un grand plaisir à notre souverain maître : car il ne veut que notre amour. Ne faites aucune difficulté de prendre vos comodités pour vous soulager : vous êtes si souvent mal à votre aise, que je vous crois cette liberté très nécessaire pour ne pas succomber. Communiez, comme vous faites, sans règle et selon que votre santé vous le permet. Amusez vous, quand vous n'y prendrez pas grand plaisir : quoi que vous disiez, je crains que les classes de St. Cyr, jointes à vos autres applications, ne vous aient fort incomodée. Continués à faire des bonnes œuvres, selon qu'elles se présenteront à vous : voilà votre grande priere : elles ont une voix puissante qui se fait entendre aux oreilles de Dieu. Du reste, soiez en paix : la mort sera un passage pour aller à votre pere, à votre famille, et à votre vraie patrie : elle n'a plus d'aiguillon pour vous : *car l'aiguillon de la mort c'est le péché.*

LETTRE XXIX

Sur la confiance en Dieu.

Vous êtes plus savante, Madame, que ma sœur R. sur la confiance que nous devons avoir en Dieu dans tous les événemens de cette vie : c'est assez de croire qu'il peut tout, qu'il conduit tout avec une sagesse, une justice, et une bonté infinies, et qu'il fait tout pour notre plus grand bien : il suffit de se soumettre à tout, d'accepter tout, de s'offrir à tout. Il n'est pas vrai qu'il faille croire absolument, sans hésiter, qu'il fera tout ce que nous desirerons, par exemple, qu'il nous fera triompher de nos ennemis. Il nous a promis de nous donner la vie éternelle et les moïens qui nous la doivent procurer, si nous nous abstenons du péché, si nous nous convertissons véritablement, si nous persévérons jusqu'à la fin dans les bonnes œuvres : nous devons avoir une ferme confiance, que de son côté il ne manquera pas à ses promesses, si, du nôtre, nous remplissons la condition qu'il nous a imposée : mais il ne nous a pas promis indéfinitivement de nous accorder toutes les choses temporelles que nous lui demanderons, ni le succès de toutes nos entreprises. Il nous assure, à la vérité, dans l'évangile, que si nous cherchons premiérement le roïaume de Dieu et sa justice, tout le reste nous sera donné par surcroit : mais il ne l'a pas promis à ceux qui ne cherchent pas premiérement le roïaume de Dieu, à ceux qui font leur principal de l'accessoire : il n'a même promis aux justes, qui desirent premiérement son roïaume et sa justice, ces biens

temporels que comme un accessoire et un surcroit, c'est-à-dire comme quelque chose de subordonné au salut, et entant que ces sortes de biens sont nécessaires pour arriver à son roïaume. Ainsi, Madame, si les biens temporels nuisent aux spirituels, si ce bon pere prévoit que les avantages passagers de cette vie nous enleveroient le souverain bien pour lequel il nous a créés, rachetés et sanctifiés par sa vie et par sa mort, il nous refusera ce que nous lui demandons.

LETTRE XXX

Sur sa conduite avec le roi.

Je viens, Madame, de dire la sainte messe pour tous vos besoins : j'espere que Dieu vous consolera, et vous réjouira, parce qu'au milieu de vos peines vous avez toujours eu soin d'élever votre ame vers lui : ses yeux sont sur vous : il vous aime : il vous envoie de grandes épreuves : embrassez de bon cœur la croix qu'il vous présente : serrez la bien : elle vous sanctifiera.

Je ne suis point en peine des péchés que vous ne connoissez pas, ni de ceux que vous connoissez : Dieu prend plaisir à vous les pardonner : vos prieres sont très bonnes : donnez vous y une très grande liberté : la contrainte les affoibliroit. La mort, ni la vieillesse, ni les accablements ne vous feront point de mal. J'ai une grande espérance en celui qui vous a appellée, et qui vous conduit : *il est fidele, et il ne vous délaissera pas.* Quand vos forces diminueront par l'âge, amusez vous : vous en avez besoin. Donnez pour remede à la tristesse du roi une sainte joie : qu'il apprenne, en vous voiant, qu'il est doux d'aimer et de servir Dieu, et que les plaisirs du monde accablent quand ils quittent, et ne remplissent pas quand on en jouït. Vous êtes son azile : souvenez vous que votre chambre est l'église domestique où Dieu se retire pour l'y soutenir et le sanctifier, sans qu'il s'en aperçoive : les anges tutelaires du roïaume, et le sien avec le vôtre, et le Dieu des anges y est pour vous y soutenir. Tolérez ses foiblessses :

il sera porté à aimer celui qui lui donne un tel soutien et qui vous aura inspiré une si grande charité. N'étouffez pourtant pas : et témoignez doucement le besoin que vous avez de respirer. Vous êtes bien dans l'état où Dieu vous veut : soiez en paix : n'aiez point de sollicitude pour l'avenir : le Dieu, que vous servez, est le Dieu immortel. Que votre nourriture soit de faire la volonté de Dieu: c'est-là le souverain bien, pour lequel Dieu vous a crée, et vous sanctifie.

LETTRE XXXI

Sur la ferveur.

Je prie Dieu qu'il vous découvre ce mistere ineffable de son amour, que les hommes ne peuvent expliquer, et que la seule expérience de la grace et de la charité fait éprouver aux ames ferventes. Demandez donc cette ferveur, afin de la comprendre, et pour vous soutenir dans les peines et les sécheresses de vos embarras : *qu'il me baise du baiser de sa bouche :* la sainte Vierge vous présentera un baiser de la bouche de son fils. Ce moment sera court ici bas et mêlé des ombres de la foi : mais nous jouirons de cette faveur dans l'éternité, où nous ne désirerons, ni ne craindrons plus rien.

Vos redditions, Madame, m'assurent que Dieu est avec vous, et que vos imperfections et vos langueurs ne vous sépareront pas de lui : vous tâcherez de vous élever au-dessus de votre mal pour faire de bonnes œuvres. Ne vous étonnez pas de sentir l'apesantissement du corps par la maladie, ni même la pesanteur de l'esprit : la liaison du corps et de l'ame est si étroite dans cette vie, qu'il n'est pas possible que l'ame conserve toute sa vigueur dans les maux du corps : mais je vois votre volonté toujours ferme dans l'état de la grace, et dans la soumission à Dieu : *mon ame*, disoit une sainte, *est solidement affermie et fondée en Dieu.*

Tant que vous serez humble et charitable, vous ne serez jamais ébranlée dans votre état. Je ne veux pas vous surcharger d'écriture : je remets à un autre jour une courte pré-

paration à la mort. J'espere que Dieu vous conservera encore pour nos diocèses, et pour tous les biens que vous faites à l'église, à l'état, au roi, et à St. Cyr.

L'apréhension, où vous êtes, ne convient pas à la grande fête de demain, ni à vos besoins. Vous craignez où il n'y a pas à craindre : et cette crainte resserre un peu votre cœur, et vous ôte la liberté et la joie dans le service de Dieu. Deux choses vous sont absolument nécessaires : la premiere, un soin extrême de conserver votre cœur dans la grace où Dieu l'a établi, grace qui vous a rendu son amie et son enfant, ensorte que vous lui pouvez dire avec une pleine confiance, *mon pere qui êtes dans le ciel.* La seconde, c'est que vous administriez au roi les diverses graces dont il vous a fait la dispensatrice, en lui parlant à propos en son nom, et en agissant toujours par son esprit.

La ferveur sensible n'est pas en notre pouvoir : elle vient et se retire, selon les divers desseins de Dieu, qui a coutume d'exercer ainsi ses plus fideles serviteurs : le capital est de conserver votre cœur dans la fidélité que vous devez à Dieu, de sorte qu'il l'aime souverainement au milieu des distractions de la vie. Je ne vois rien dans vos redditions, Madame, qui vous doive inquiéter : je crois que votre peine est une tentation. Il faut que vous puissiez dire, comme la sainte Vierge : *mon Bien-aimé est à moi : et je suis à lui.* Laissez là vos craintes, et livrez vous toute entiere à la confiance et à l'amour de celui qui vous aime et garde comme la prunelle de l'œil, qui vous tient sous ses aîles, qui vous nourrit et vous conduit, comme une poule ses poussins : c'est la comparaison aimable de N. S. dans l'évangile : vous ne comprenez pas encore jusqu'où va sa dilection parfaite pour vous. Le monde vous dissipe, mais il ne vous ennyvre pas : vous languissez souvent, mais vous brulez d'envie d'être fervente : vous parlez, mais pouvez-vous garder le silence ? les choses publiques et blâmables passeront-elles impunément sous vos yeux devant de jeunes princes, assez infatuez d'ailleurs des

folies du siecle. Nul scrupule mal entendu : la charité n'est pas précipitée, mais elle n'est point la dupe des courtisans.

La cause des innocens est si favorable, qu'on doit même manifester en secret aux particuliers innocens, qui y ont intérêt, les défauts secrets de leurs freres, quand ils leur peuvent porter un préjudice considérable. Il y a bien de la différence, Madame, entre l'indignation des justes envers les pécheurs, et l'indignation pharisaïque et la malignité des gens du monde qui se couvrent d'une fausse justice. C'est ce que St. Grégoire remarque admirablement sur le chapitre 15. de St. Jean : *la fausse justice*, dit-il, *n'a que de l'indignation, et la vraie a de la pieté, quoique les justes ayent accoutumé d'y mêler de l'indignation : mais il y a bien de la différence entre ce qui part d'un principe d'orgueil et de malignité, et ce qui vient du zèle de la discipline et de l'amour du bien.* Les justes n'ont point d'indignation par le plaisir de mépriser les autres, mais par charité : et quoique par un zèle de discipline ils paroissent extérieurement contraires aux pécheurs, ils conservent au dedans toute la douceur de la charité : ils se mettent souvent en esprit au-dessous de ceux qu'ils censurent et se soutiennent eux-mêmes par l'humilité. Les faux justes n'ont que des pensées de vanité pour eux-mêmes et de mépris pour leur prochain : sans miséricorde, sans compassion pour les infirmes, ils deviennent plus méchans que ceux qu'ils veulent corriger. Que vous êtes éloignée, Madame, de cette fausse justice ! je n'en vois pas la moindre trace dans votre cœur. Si vous sentez tant de peine contre les défauts de votre prochain, c'est par la droiture, l'amour du bien, et le zèle que Dieu a mis en vous : l'impatience et les foiblesses peuvent se mêler souvent dans votre zèle : mais, comment pourriez-vous être au milieu du monde, sans en contracter quelque poussiere ? qui voudroit s'élever au-dessus de ses fautes ? elles deviennent comme inévitables, quoiqu'il faille toujours vous en humilier, et les fuir. Gardez vous bien de tomber dans la tristesse et dans la pusillanimité, comme si

Dieu étoit éloigné de vous : je vous assure qu'il est bien proche de votre cœur, et qu'il y regne souverainement : il s'y est fortifié, et sans cela, il y a long-tems que vous auriez été renversée.

Il y a dans l'église, comme dans les roïaumes de la terre, des places fortes et imprenables, que Dieu a bâties pour la défense et pour l'azile des autres : il y met tant de provisions, et les soutient si puissamment, que toutes les forces ennemies ne peuvent s'en rendre maîtresses. Réjouissez vous donc, Madame : mettez votre confiance en celui qui est votre force : soiez l'azile de vos freres, du roi, des princes. Si vous deveniez triste, cet azile deviendroit pour eux une prison. On doit, à la vérité, être toujours dans une humble crainte, pendant qu'on est assiégé de tant d'ennemis : mais il faut de la force, du courage, de la confiance : et la joie d'une fidele et courageuse défense doit l'emporter sur les petites pertes qu'on auroit faites.

Dites à Dieu humblement, puisqu'il vous a fait tant de biens par l'obéissance, *vous me conduisez, Seigneur, par ceux que vous m'avez envoiés, ils me prescrivent d'espérer et de me réjouir en vous : réjouissez, Seigneur, l'ame de votre servante, parce que je l'ai élevée vers vous :* paroles de David dans un état pareil au vôtre.

LETTRE XXXII

Vos tristesses, Madame, ne sont pas des péchés : et ce que votre confesseur vous a dit sur cela doit vous rassurer. Je vois, par la candeur avec laquelle vous me dites celles que vous avez même contre moi, que vous avez aussi été troublée de mes manieres : mais c'est un exercice que Dieu a permis, auquel vous ne devez plus penser. J'y ai donné lieu sans le vouloir, et vous avez eu raison d'en être peinée : j'espere que Dieu vous donnera plus abondamment la consolation que vous n'avez pas trouvée : ne parlez plus de cela : et aiez la simplicité de faire avec moi comme à l'ordinaire : puisque Dieu ne vous ôte pas la confiance, c'est une marque qu'il me prépare des occasions de mieux faire, et qu'il veut que vous soïez un enfant.

Vous ne trouvez pas toujours la même consolation, et le même gout dans les sacremens, et dans la priere : vous y trouvez même quelquefois du dégoût : vous ne les quittez pourtant pas, et vous attendez les momens que Dieu a choisis pour nourrir et réjouir votre ame : il faut faire de même pour tous les autres secours qui sont dans l'ordre de Dieu. Comment ne seriez-vous pas triste, Madame, au milieu de tant de peines et de malheurs ? C'est une des tentations humaines dont parle St. Paul : Dieu est fidele, et vous n'êtes pas tentée comme les mondains, vous l'êtes comme les saints : vous êtes affligée de ne pas trouver quelquefois des secours que vous desireriez : cette peine vient d'un bon principe : il faut se soumettre et attendre : Dieu réserve à un autre tems ce qu'il n'avoit pas accordé au premier besoin.

Job fut délaissé de ses plus proches et de ses meilleurs amis : Dieu lui rendit des consolations au centuple. N. S. a été saisi de frayeur et d'une extrême tristesse, il disoit à ses apôtres en ce moment, *mon âme est triste jusqu'à la mort.* Il a voulu sanctifier par-là l'état des plus grandes tristesses, et apprendre à ses élus que la perfection ne consiste pas à n'être jamais accablé, mais à se soumettre à la volonté de Dieu dans les plus grands délaissemens. Courage, Madame, Dieu vous redonnera dans un moment les soutiens qu'il vous a refusés dans un autre. Celle, qui porte la gloire de Dieu devant les rois de la terre, qui n'est à la cour que pour les grandes œuvres de la charité et de la religion, aura de grandes afflictions : mais elle aura aussi un grand consolateur : l'important pour elle est d'oublier tout ce qui peut la troubler, de s'attacher à la volonté de Dieu, et de mettre en lui sa confiance, et de dire avec le prophete, *mon salut est de m'attacher à mon Dieu inséparablement, et de mettre en lui toute mon espérance.*

LETTRE XXXIII

Châtimens de Dieu, châtimens d'un père.

Les affaires publiques sont entre les mains de Dieu : il ne nous abandonnera pas aux hérétiques : il faut espérer qu'il nous donnera bientôt la paix. Dieu nous corrige, dit St. Paul, afin que nous ne soyons pas condamnés avec le monde. Il nous fait des playes, dit Job, en nous frapant : mais ces playes sont salutaires, et guérissent nos ames : il nous blesse, mais ses mains nous guérissent. St. Jérôme dit, qu'il est un médecin charitable, qu'il n'épargne point son malade afin de le guérir : il est miséricordieusement cruel, et ne considere point la douleur du patient, mais la guérison de la playe. En effet, Madame, tous les maux, que Dieu nous envoie, sont des peines salutaires, et des remedes, des peines satisfactoires, qui achevent d'expier nos péchés, et des remedes qui guérissent nos mauvaises habitudes. Il faut, en tous les différens états, de notre vie, suivre l'avis de St. Augustin, *êtes-vous dans la joye et dans la prospérité, reconnoissez que c'est votre pere qui vous flatte êtes-vous dans l'adversité, reconnoissez que c'est votre pere qui vous corrige : il instruit l'enfant à qui il prépare l'héritage.* Dieu vous traite comme ses favoris : ne vous abattez point, quand vous le croiez éloigné. L'humiliation justifie l'homme juste et innocent : les apôtres ont été dans les prisons, et sont morts sur la croix : mais Dieu les a souvent consolés, et ils regnent aujourd'hui avec lui : espérer le même bonheur, c'est y aquérir des droits.

LETTRE XXXIV

Paraphrase d'un passage des Cantiques.

J'ai confiance en votre confiance, Madame : car je crois que Dieu, qui vous donne tant de graces pour la France, peut bien vous donner des pressentimens, qui seroient les premiers gages du bien qu'il nous veut faire : il vous montre peut-être ce qu'il veut accorder à votre foi, et à vos prieres : priez le donc humblement, et avec confiance, qu'il nous releve après nous avoir humiliez, et qu'il rende la France plus chrétienne, et plus florissante que jamais.

Dites, Madame, dites demain à l'époux de votre ame, ce que l'épouse par excellence lui dit dans le cantique des cantiques : *Tirez moi apres vous, nous courrons après l'odeur de vos parfums.*

Lorsque vous vous sentez engourdie, tiéde, lasse, ennuyée, ne quittez point pour cela vos exercices spirituels, et n'entrés pas dans la tristesse, et dans la défiance que la nature ou la tentation inspirent : mais cherchez la main de celui qui peut vous secourir, le conjurant avec l'épouse de vous tirer après lui : ô que la Ste. Vierge le disoit souvent de bon cœur par l'ardeur extrême qu'elle avoit d'arriver à la plus grande perfection des vertus ! Ne cessez point de crier, *tirez moi*, jusqu'à ce que vous puissiez dire comme David : *j'ai couru dans la voïe de vos commandemens, lorsque vous avez élargi mon cœur : tirez moi apres vous* : quelle merveille qu'elle ait besoin

d'être *tirée*, puisqu'elle *court* après un géant, et qu'elle tâche d'atteindre celui qui *saute sur les montagnes et qui passe avec tant de vitesse par dessus les collines !* Elle ne peut pas par elle même courir après le géant qui est descendu ici bas du haut de sa gloire, et qui s'est hâté d'y retourner pour l'amour de nous : elle ne le peut pas par ses propres forces : c'est pour cela qu'elle desire d'être tirée : *je suis lasse*, dit-elle, *je tombe en défaillance, ne m'abandonnés pas : mais tirez moi après vous, de peur que je n'aille à d'autres amans comme une vagabonde, et que je ne coure comme une personne égarée, qui ne sait quelle route tenir.* Combien hélas ! d'amantes infortunées qui seroient encore épouses de ce divin époux, et qui sont du nombre de ces folles de l'évangile, qui, aiant le dehors du christianisme, n'ont pas l'huile de la charité, et sont pleines des objets du monde et de l'amour du siècle au dedans du cœur, auxquelles l'époux dira, lorsqu'elles viendront frapper à la porte de la salle éternelle pour avoir part au céleste banquet des vierges sages : *je ne vous connois pas* : dites sans cesse à Dieu, *tirez moi après vous*, parce qu'il vaut mieux que vous me tiriez, que vous me fassiez violence, quelle qu'elle soit, ou en m'effrayant par des menaces, ou en m'exerçant par des chatimens, ou m'humiliant par des peines, des maladies, des contradictions, que si vous me laissiez paisiblement jouir des douceurs de cette vie.

Il est juste, Madame, que nous vivions dans une continuelle soumission, qu'après avoir représenté à Dieu nos besoins et nos intérêts, ce sentiment d'Héli demeure profondément gravé dans notre cœur : *il est le Seigneur : qu'il fasse ce qui est bon et agréable à ses yeux.* Voilà le point, Madame, qui doit fixer notre cœur dans tous ses mouvemens, et où il faut revenir dans nos plus grandes allarmes : *qu'est-ce que je cherche dans le ciel et sur la terre, ô mon Dieu, si non vous, ô mon Dieu ! vous êtes le Dieu de mon cœur et mon partage pour toujours :* et encore, *j'ai estimé toutes choses comme de la boüe afin de gagner J. C. et que je sois trouvée en lui n'avoir pas*

une fausse justice qui vient de moi, mais la véritable qui vient de lui. Voilà le dégré suprême de la préférence que nous devons donner à Dieu, quelques biens que le monde nous offre, quelque grands que soient les maux dont il nous menace.

LETTRE XXXV

Sur la patience.

J'ai lu, Madame, vos redditions : elles me suffisent pour me faire comprendre votre état. Je vous entends à demi mot : et, grace à Dieu, vous n'avez jamais été difficile à comprendre, parce que Dieu vous a imprimé un caractere de candeur et de vérité, qui ne peut compatir avec la moindre dissimulation. Je vois, Madame, par le portrait que vous me faites de vous même, que la patience vous est singuliérement nécessaire : comme je crois n'avoir jamais traité avec vous ce sujet dans toute son étendue, je vais l'aprofondir, afin de vous affermir dans cette vertu... *Suit un long discours sur la patience, qui fait voir la science de l'auteur, et qui finit ainsi.*

La patience est donc le grand instrument de la sanctification des autres : vous ferez, Madame, des biens infinis par cette voïe : il faut que vous ayez toute sorte de patience, une patience à l'épreuve, une patience toujours accompagnée de joie et de douceur : par-là vous sanctifierez non seulement St. Cyr, mais la cour : vous serez *le sel et la lumiere du monde :* votre douceur et votre patience, accompagnées de vos bonnes œuvres, inspireront du gout pour la vertu : elle éclairera plus que nos prédications : vous répandrez la bonne odeur de J. C. avec tant de douceur et d'édification, que vous en serez vous-même étonnée. J'ai été plus loin que je ne pensois en vous parlant de la vertu, qui doit vous être la plus chere : la demander très instamment à Dieu : penser souvent aux exemples

de J. C. et des saints : la pratiquer sans relâche : rappeller le souvenir des persécutions, voilà le vrai moïen de l'aquérir. Souvenez vous que la foi est un aprentissage du martyre. Quelle patience ne faudroit-il pas pour confesser J. C. dans la faim, dans la soif, dans l'exil, dans les souffrances ? celle, qui devroit soutenir de tels combats, aura-t'elle la foiblesse de céder aux moindres épreuves ? Faites donc, Madame, selon cet excellent livre de l'Imitation, une résolution ferme et inébranlable de tout souffrir pour l'amour de Dieu, quand il vous enverra quelque peine dans votre état : et offrez vous de nouveau à lui en ce saint tems. N'oubliez pas cette sentence du sage : *l'homme patient vaut mieux que le courageux : et celui. qui est maître de son esprit, vaut mieux que celui qui force les villes.*

LETTRE XXXVI

Sur le roi.

Je suis bien content de vos redditions, Madame : je crois que vous ne serez point surprise : vous avez soin de vos comptes. Vous ne pouvez pas être toujours dans la ferveur, ni dans un haut degré d'union avec Dieu, ni dans des prieres longues et réglées : mais, par l'affoiblissement où vous êtes quelquefois de corps et d'esprit, vous avez besoin de vous relâcher : après avoir demandé à Dieu son secours, et lui avoir offert vos souffrances, il faut céder à votre besoin, en vous amusant de petites choses, en dissipant votre ennui, et en attendant, avec confiance et avec humilité, le retour de la consolation du ciel, et de la joie sensible de la présence de Dieu. Il ne vous laissera pas toujours dans la sécheresse, et votre tristesse se changera bientôt en joie : il reviendra bientôt vous visiter : votre cœur sera dans une sainte allégresse, et personne ne vous l'ôtera : car lui seul la ravit, quand il lui plait, pour nous éprouver. Dieu voit vos combats et vos contraintes, et il les récompensera. Le secret de la vie chrétienne est aussi de le voir en tout, de lui rapporter tout, de faire un bon usage de tout ce qu'il ordonne. Or, tout ce qui n'est pas péché, et ne tend pas au péché, est ordonné par lui. Il est vrai qu'il se propose différentes fins prochaines dans les choses qui nous arrivent : il veut, par exemple, que nous soïons quelquefois malades pendant un certain tems, afin que nous aprenions à souffrir, que nous obéïssions au médecin

pour guérir, que nous ayons recours à lui pour nous y sanctifier et pour donner aux remedes le succès qu'il juge le plus convenable, et tout cela, par rapport à notre salut, et à sa gloire, qui est la fin derniere à laquelle tous nos desirs, et tous nos soins doivent être subordonnés. Le chemin de la perfection est donc de nous conformer à la volonté de Dieu, en souffrant ce qu'il veut, et autant qu'il veut, en lui demandant sa grâce, en travaillant à nous guérir sous son bon-plaisir, en lui offrant les remedes pour qu'il daigne les bénir. C'est pour cela que David, après avoir adoré Dieu qui l'humilioit, en disant, *c'est un bien pour moi, Seigneur, que vous m'avez humilié*, demande aussi d'être délivré de son humiliation : *redonnez-moi la vie selon votre promesse.* Il est évident qu'il avoit Dieu présent dans sa souffrance, parce qu'il étoit soumis à souffrir plus lon-temps s'il l'ordonnoit, et qu'il ne demandoit sa délivrance que sous son bon-plaisir. Je me suis un peu arrêté à cet article important, afin de vous y affectionner.

Je ne puis attribuer à une autre source cette paix que vous avez si bien conservée dans vos peines et dans vos langueurs. Continuez donc à dire ces paroles de l'écriture au fond de votre cœur : *il est le maître, qu'il fasse ce qui sera bon devant ses yeux ! il tue, et il vivifie : il conduit aux portes de la mort, et il en rappelle : il apauvrit et il enrichit : il humilie et il éleve : il prend le pauvre dans la poussiere, pour le faire asseoir avec les princes dans un trône de gloire : car c'est le Seigneur qui a fait les fondemens de la terre, et qui a posé l'univers sur les bases qu'il lui a faites. Mon ame ne sera-t'elle pas assujettie à Dieu, puisque mon salut est entre ses mains ?*

Il ne faut pourtant pas, Madame, que cette soumission aveugle vous jette dans l'indifférence : quand vous connoissez bien clairement ce que Dieu veut, il ne faut pas vouloir autre chose. Quand, au contraire, vous ne le connoissez pas, il faut recourir à lui par la priere. Dieu veut que le malade, qui ne sait pas le tems que Dieu a prescrit à sa maladie, ait recours

aux remedes pour le guérir, que les affligés cherchent les consolations permises, les personnes tentées, leur délivrance, le voyageur, les conseils de son guide : et quand tout nous manqueroit sans notre faute, il faut attendre de Dieu ce que les créatures ne nous donnent pas : car comme il veut nous accorder son secours par les voïes ordinaires qu'il a établies pour nous soulager, il ne nous manque pas aussi dans les choses necessaires, lorsque nous avons épuisé les moïens ordinaires de sa providence.

Je conviens que Dieu vous appelle à vous user pour les autres. Cependant discernez ce qui est nécessaire d'avec l'inutile et le superflu. Vous ne pouvez pas donner votre aprobation à tout ce que vous voiez : je crois même qu'il y a plus de choses à desaprouver qu'à estimer dans le lieu où vous êtes. Il faut aimer les personnes, et haïr leurs défauts : et pour parler le langage de St. Augustin, *il faut tuer les erreurs et sauver l'errant.* Vous êtes dans une place supérieure : il ne vous seroit pas bon d'avoir les yeux fermés sur les défauts du prochain : la méfiance, les soupçons, les jugemens même sont des actes de charité, quand la charité les inspire pour procurer le bien, ou pour empêcher le mal. Soiez gaye avec le roi, surmontez votre tristesse : vous n'en avez aucun sujet par rapport à vous : et pour ce qui regarde les affaires générales, vous n'y remédierez pas par la tristesse : au contraire, vous augmenterez le mal, parce que vous deviendrez moins utile au roi. Dissimulez donc vos peines : ce qui est charité est, à le bien prendre, vérité : faites lui aimer la vertu en la lui rendant aimable : je voudrois qu'il pût comprendre, en vous voiant, qu'il n'y a de joie et de bonheur qu'en Dieu : il n'y viendra que par la complaisance que vous aurez à lui plaire dans les choses innocentes et permises. Consolez vous de ses imperfections, par les grandes perfections que Dieu lui a données. Il a une grande foi, beaucoup de fermeté pour le bien qu'il connoit, une grande droiture, une extrême fidélité à suivre les lumieres de sa conscience, un cœur généreux, une

grande douceur, et bien de la sagesse : ces trésors viennent du ciel, et doivent vous réjouir comme des présages de son salut éternel. Dans la place qu'il occupe, on ne fait pas le bien que l'on voudroit : et on tolere les maux qu'on ne voudroit pas. Dieu laisse un contrepoids à la grandeur : les rois le sentent bien : aussi, malgré tout leur orgueil, ils ont dans le fonds de l'humilité. Tout homme est imparfait en cette vie : la religion par votre secours achevera en celui, que vous aimez, ce qu'elle aura commencé avec vous : mais ne croiez pas que cet ouvrage, un des plus difficiles dans les grands du monde, fasse le progrès sensible qu'on voit chez les carmélites et à St. Cyr.

Je voudrois, Madame, parler à votre confesseur : il ne sait peut-être pas encore la sureté qu'il y a avec vous, et la liberté que votre obéissance donne à notre saint ministere : il ne connoit pas encore assez votre simplicité, et votre grandeur en J. C. : d'ailleurs il sait que le sacrement est d'une grande consolation pour vous, et que Dieu se plait à se communiquer à vous. Il faut donc lever les obstacles qui pourroient s'oposer à la maturité du fruit que vous devez cueillir. Je le ferai à mon premier voiage, si vous le jugez à propos. Soiez humble, courageuse, douce, compatissante : suportés les foiblesses qu'il faut suporter : corrigez les vices que vous devez corriger dans les autres : aiez un grand zèle pour l'église : ne vous découragez pas par les obstacles : aimez Dieu plus que jamais, et par-dessus tout : demeurez dans la paix, malgré les troubles de votre état : faites toujours du bien à tout le monde. Dieu vous a mise à la cour comme un spectacle d'édification, de douceur et de charité : vous ferez plus par ces vertus que les rois ne font par leur puissance et par leurs armées. Ce n'est qu'en aimant qu'on répand la charité dans le cœur des autres : ce n'est qu'en s'humiliant qu'on fait les grandes choses. Je suis, Madame, mille fois plus à vous en N. S. que je ne le puis dire : vous me feriez une grande injustice d'en douter.

LETTRE XXXVII

Etat de l'âme de la dirigée.

J'ai lu, Madame, vos deux redditions : votre cœur est fait pour Dieu : il ne sera jamais en repos qu'en l'aimant. Vous aprendrez à l'aimer en l'aimant : vous avancerez tous les jours en l'aimant : vous le servirez mieux que jamais en l'aimant : vous sanctifierez le prochain : vous vous éleverez au-dessus de vos peines : vous ferez les grandes œuvres de votre état plus efficacément : vous aurez trouvé le vrai secret de la priere, et tout le trésor de la vie en aimant Dieu de tout votre cœur, et votre prochain comme vous-même, pour l'amour de lui. C'est la vraie excellence de la perfection : ne craignez pas, Madame, de faire des actes vains et inutiles, en disant comme le prophete, *je vous aime, Seigneur, je vous aimerai, ma force, mon soutien, mon azile, et mon libérateur.* Les ames mondaines le diront vainement, parce qu'elles n'aiment pas. Mais vous, Madame, que l'amour divin remplit et fortifie depuis longtems, vous aimerez Dieu, en le disant : il suffit que votre cœur le dise, ou le desire : Dieu entend la préparation de votre cœur : vouloir aimer Dieu, c'est l'aimer quand on a le cœur comme le vôtre. Ce feu du ciel, que N. S. y a répandu, s'enflamera, à la seule vue de Dieu. De là, le mépris du monde, cette joie en méditant sur la mort, cette ardeur pour les bonnes œuvres, ce zèle pour la vérité, cette faim de l'eucharistie, cette sensibilité sur les divers événemens des affaires de Dieu, cette affection pour le salut des ames, ce

regret des momens qui semblent perdus, cette peine dans les distractions, la différence qui se fait sentir si souvent et si vivement entre les journées de St. Cyr, et celles de Marli. C'est enfin de cet amour habituel, que je sai que Dieu a enraciné dans votre cœur, que viennent vos craintes des moindres offenses, et les plaintes de votre peu d'avancement. Vous avancez plus que vous ne le discernez : car l'amour de Dieu, quand il est véritable, n'est jamais sans agir : je vois croître, moi qui vous observe, la force de l'esprit de Dieu, et toutes les vertus qui en sont les compagnes : je vous le dis pour exciter votre reconnoissance.

Je ne vous dirai rien, Madame, des exercices continuels, où je vois que Dieu vous met depuis que j'ai l'honneur de vous connoitre je comprends que c'est-là le contre-poids que sa sagesse et sa bonté a jugé nécessaire à votre sanctification. Je dis seulement un mot des peines que vous sentez par raport au bien que vous ne faites pas, et qu'il semble que votre état vous empêche de faire. Une personne active, dont l'état est d'agir continuellement, dit un des très savants hommes et très grand serviteur de Dieu, ne doit pas prétendre atteindre à la tranquillité, à la paix, et au recueillement d'une personne solitaire, ni faire d'efforts inutiles pour y arriver, de peur de tomber dans la lassitude, l'abattement et la tristesse qui la rendroit à charge à ceux avec lesquels son état la lie : il suffit de recourir souvent à Dieu par de courtes élévations. Si vous aviez, Madame, toutes les perfections, vous tomberiés peut-être dans un orgueil qui vous perdroit. Vous ne sentiriez pas si bien ce que Dieu opere en vous par sa bonté, quand il vous donne ce que votre état semble vous refuser. Votre consolation doit être que vous pouvez aimer Dieu aussi parfaitement que les plus saints solitaires, que vous pouvez même avec la grace faire une abondance de bonnes œuvres d'un très grand mérite, qu'ils ne peuvent faire. Vous êtes apellée à aimer et à servir le prochain : c'est le partage des anges, qui sont envoiés pour servir au salut de ceux qui se sauvent. Quand

vous sentez en vous-même de la peine contre le prochain, c'est souvent l'amour de son salut, le zèle pour l'église qui vous cause de la peine : vous pouvez pour son bien, et pour changer ses défauts, lui témoigner votre peine : la place d'autorité, où vous êtes, demande qu'avec un cœur rempli au-dedans de charité vous ne paroissiés pas si indulgente et si facile au-dehors à l'égard de ceux qui en abuseroient. N.S., qui étoit la charité même, a fait des reproches et des menaces. La charité est prudente, elle ne se livre pas sottement à ceux qui abuseroient de sa bonté au préjudice de l'église, de l'état et de ses frères : elle n'est pas intéressée, à la vérité, mais elle ménage les intérêts de son prochain et les siens même, quand ils sont mêlés avec ceux du prochain. Enfin, Me., je conclus avec St. Augustin : *aimez et faites ce que vous voudrez : aimez le prochain, haïssez ses vices.*

LETTRE XXXVIII

Sur la politique mondaine.

Le Seigneur ne se départira jamais de son alliance, quoi qu'en disent les jansénistes, condamnés par le concile de Trente avant d'avoir paru. Dieu ne répand abondamment ses graces sur certaines grandes ames, que pour engager par elles, une infinité d'autres. Dieu ne s'est pas contenté de vous donner une vertu commune en vous faisant bonne parmi les bons, il vous en a donné une héroïque en vous faisant exemplaire parmi les méchans. Il vous fait luire au milieu d'une nation perverse comme un flambeau dans la nuit. C'est à vous à qui il dit, que votre lumiere éclaire tellement devant les hommes, qu'ils voïent vos bonnes œuvres, et qu'ils soient portés à glorifier Dieu. Vous avez besoin de patience, de douceur, de courage, d'humilité, de compassion, de zèle, de la prudence qui vient du ciel, d'une grande ardeur dans la foi, d'un amour de Dieu infatigable, et de persévérance dans la priere.

Votre patience vous rendra maitresse de votre ame, et votre douceur gagnera celles que Dieu veut vous donner. Je ne souhaite pas le courage qui prend les villes, mais celui qui force le ciel, et qui soutient ici bas la religion. Je ne vois personne qui ait du courage : vous en avez pour les combats de pieté et pour les victoires de la religion. L'humilité sera votre force. Il vous faut des entrailles de compassion pour les foibles : votre zèle doit être sans indignation, considérant toujours votre propre foiblesse, de peur d'être tentée comme

les autres, et de tomber. Le pécheur, comme pécheur, doit être comme rien devant vos yeux : mais comme chrétien, il est peut-être plus que vous dans l'élection de Dieu. Demandez sans cesse la sagesse qui vient d'enhaut, Dieu vous communiquera des lumieres inconnues à la politique : et soiez certaine, que la chair et le sang ne sauroient vous réveler ce que Dieu vous découvrira, si vous êtes petite devant lui avec confiance. Je crains pour vos politiques de la cour cette parole du St. Esprit, *je perdrai la sagesse des sages, et je reprouverai la prudence des prudens :* apprenez à notre bon roi à ne pas faire cas de cette fausse sagesse, à ne suivre jamais dans ses conseils la prudence réprouvée qui s'élève contre l'évangile. St. Jaques dit que cette sagesse est terrestre et animale, diabolique, pleine d'intérêt, de passions, de déguisement, de fausses maximes : elle n'est propre qu'à troubler le sacerdoce et l'empire, à diviser ces deux puissances que J. C. a liées dans les roïaumes chrétiens par un nœud indissoluble : elle forme les guerres, ravage l'église, profane le sanctuaire, favorise les méchans, persécute les gens de bien : et sous prétexte de l'intérêt du prince et de l'état, elle entreprend tout, jusqu'à soumettre l'église à ses lois, jusqu'à vouloir régler les fonctions les plus sacrées de notre saint ministere, sans craindre la houlette des pasteurs, et du premier des pasteurs, jusqu'à s'élever au-dessus de la vraie sagesse, qui seule, selon l'écriture, fait regner les rois : ce qui attire sur les états la colere de Dieu, qui est le plus grand de tous les malheurs.

C'est à vous, Madame, à donner au prince de la défiance des conseils de cette fausse sagesse : vous devez demander à Dieu de vous faire discerner ces conseils, et les forces pour les détourner, ou les combattre. Je sais que vous ne pouvez pas tout faire, et que vous ne devez pas même faire toujours ce que vous pouvez : c'est dans les grands intérêts de l'église et de l'état, lorsque vous voiez clairement le bien, qu'il faut emploier votre crédit, et l'user même au service de Dieu, si la

nécessité le demandoit : c'est alors qu'il faut pratiquer cette parole de l'apôtre, oubliant tout le reste, *courons où Dieu nous appelle*. C'est principalement pour la foi, le fondement de tous les biens, que vous devez faire paroître votre zèle, votre courage, votre sagesse. Enfin, Madame, aimez tendrement, sagement, fortement J. C. et son église, et faites tout ce que vous voudrez.

LETTRE XXXIX

Sur les prophéties.

Je ne suis pas fâché de voir vos jours partagés entre les rois et les ennuis. Il faut souvent ne leur rien dire pour leur parler plus utilement : il faut leur accorder des complimens humains, pour les disposer à recevoir les graces célestes, et à écouter les avis de la divine sagesse : quand le bon moment est venu, il faut y être fidele, quelle peine qu'on y trouve. Dieu vous a sanctifiée et vous a mise à la cour pour y faire les œuvres de Dieu : tout le reste doit tendre là, dans le secret de votre intention : mourez en fesant de bonnes œuvres, les œuvres pour lesquelles Dieu vous a destinée, et que vous seule pouvez faire : c'est là la meilleure préparation à la mort : votre salut est entre les mains de Dieu : il est mieux là qu'entre les vôtres : il vous a confié le salut des grands : soiez fidele aux occasions qui se présentent à vous : vous vous sauvrez en tâchant de sauver les autres : ne regardez pas quel en est le succès : Dieu seul le connoit : lui seul donne l'accroissement : c'est à vous à planter et à arroser : il exige de vous le soin de certaines ames, il n'en exige pas la guérison. Il vous faut une sainte liberté d'esprit et une grande confiance en Dieu, jointe à une humilité profonde, pour vous aquiter de ces devoirs. N'oubliez jamais cette parole de J. C. *sans moi, vous ne pouvez rien faire :* vous êtes une *branche de sarment.* Vous tirez tout de J. C. Si la vraie vigne, d'où vous sortez, cessoit un moment de vous communiquer la sève qui vous

fait vivre, vous seriés morte : vos feuilles, vos fleurs, vos fruits, et votre fonds, tout lui appartient : déclarez lui souvent dans vos prieres, par esprit de justice et de reconnoissance, que vous renoncés à toutes les folles pensées qui vous viennent malgré vous de votre propre mérite, que vous lui renvoiés toutes les louanges qu'on vous donne, et que vous ne voulez user de l'estime des hommes que comme un moïen de le glorifier davantage. Dites lui souvent ces paroles du roi prophete, *ne me délaissez pas, Seigneur, quand mes forces diminueront.* Dieu vous aime tendrement, Madame : il vous prépare de grands biens : il veut que vous en fassiez encore beaucoup ici-bas : soiez gaie, patiente, douce, charitable, condescendante, moins vive que jamais. Décriez ces pernicieux conseils de la politique des gens qui vous environent et qui empoisonent nos princes : jamais les crimes, que la religion proscrit, ne feront le bonheur d'un état : la religion est le premier ressort des sages gouvernemens : tout lui doit céder : et la foi, Madame, est le premier principe de la religion. Soiez prudente dans le bien : il y a un tems, une maniere, une mesure pour le bien faire : ne perdez pas courage, quelque renversement que vous voiïez, et quoique vos forces diminuent : quoique en nous l'homme extérieur se détruise, l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour : car ce moment si rapide des afflictions, que nous souffrons en cette vie, produit en nous une gloire dont la solidité doit l'emporter sur tout.

Je sais, Madame, la confiance que vous avez en mon ministere : il ne vous manquera jamais tant qu'il vous sera utile : je suis plus à vous en N. S. que je ne puis vous l'exprimer : celui, qui vous inspire une confiance que je ne mérite pas par moi-même, me met au cœur un zèle égal pour vous, et une espérance pareille en votre docilité : je vous gronderois, si je le croiois à propos : je vous presserois, si vous vous relâchiez : mais je crois devoir vous dire que Dieu, qui a partagé l'âge et les forces de notre vie, ne demande pas des vieillards ce qu'il exige des jeunes gens : vous êtes à Dieu, et j'ai cette ferme

confiance que vous ne lui échaperez jamais : ce sera par sa grâce que vous demeurerés debout : mais ne vous lassez point de lui demander tous les jours le grand don de la persévérance.

Je suis charmé, Madame, de la piété du roi et de celle de nos princes dans la perte douloureuse que nous avons faite : ce sont des preuves, que votre travail n'est pas sans fruit : c'est dans les coups imprévus de la providence, que l'ont connoit mieux le fonds du cœur. Hélas ! que nos prévoiances sont incertaines ! nous ne sçavons ce qu'il faut demander, touchant les événemens de cette vie : et le parti le plus sage et le plus sûr pour nous est de charger Dieu de nos intérêts, en nous déchargeant, avec une vraie foi, de toutes nos inquiétudes, dans son sein paternel : par-là, il est comme engagé à prendre soin de nous. Ne cessez de lui demander la paix générale, le salut du roi et de nos princes : un seul homme juste a obtenu de Dieu les besoins de tout un peuple : les saints rois ont obtenu de pareilles graces : Elie n'étoit qu'un homme : à sa priere, le ciel s'est fermé, et s'est r'ouvert pour tout Israël. Il faut insinuer ces vérités au roi : sa foi le met à portée de les entendre, et sa pieté, de les gouter. Il ne peut rien faire sans J. C. sa sagesse est vaine, ses efforts sont inutiles, ses armes ne donneroient que des coups d'enfant : tout est perdu si Dieu ne le soutient. Il veut que les rois fassent comme David, comme Salomon, et tous les autres qui lui ont été agréables, qu'ils aient recours à lui avec une persévérance fidele. Voilà, Madame, le salut des empires : car Dieu choisit ceux par qui il veut les sauver, mais il faut qu'ils soient fideles, et qu'ils soutiennent la conduite de l'invisible, comme s'ils le voioient. Vous êtes vous-même du nombre de ceux par qui le salut doit venir en Israël : soiez donc, Madame, toujours par la foi sous la toute-puissante main de Dieu, qui seul perd et sauve, condamne aux portes de la mort, et en rapelle, non seulement les prophêtes, mais les peuples entiers.

Je vous enverrai tous les livres de l'écriture sainte : vous

pourrés tout lire : il n'y a nul danger pour vous : je connois votre simplicité dans la foi et votre respect pour la parole de Dieu, dont vous révérés les profondeurs : je sai que vous n'en voulez sonder les obscurités, que par l'interprétaion de l'église. Vous trouverez dans les manuscrits de Mr. de Meaux des réflexions importantes sur les prophêtes et sur l'enchaînement miraculeux, qu'ils ont avec J. C. et avec la loi nouvelle, pour la confirmation de laquelle Dieu les a suscités : *il falloit que tout ce qui est écrit de moi dans Moyse et dans les pseaumes, et dans tous les prophêtes fut entiérement accompli*, dit N. S. lui-même dans l'évangile. Les libertins sont bien à plaindre d'ignorer les démonstrations que Dieu lui-même nous a données de notre nouvelle religion : elle contient de grands misteres : ils deviennent évidemment croiables par tout ce que Dieu a fait, pour les rendre certains : ce qui fait dire à St. Paul ces paroles profondes qui renferment toute l'économie des preuves de notre religion : *il est manifeste que le mistere de la piété est grand :* notre Dieu a été manifesté dans une chair semblable à la nôtre : il a été justifié par le St. Esprit, qui a rempli les peuples : il s'est fait voir aux anges, et ils lui ont rendu témoignage : il a été prêché aux nations idolâtres et incrédules : et ce qui est le plus grand des miracles, il a été cru dans le monde : il faut ajouter que les témoins de sa résurrection, et de son ascension, n'ont cessé de rendre témoignage, au milieu même des plus cruels suplices, sans qu'aucun d'eux se soit démenti, malgré les tourmens de la plus ingénieuse cruauté : ce qui dicte à St. Augustin cette réflexion, pleine de vérité et de sagesse : ou le monde idolâtre a vu des prodiges de la part des apôtres, qui l'ont obligé à embrasser la foi, prêchée par les apôtres : Dieu donc a établi la religion pour laquelle il a tant fait de miracles : ou bien, le monde a cru sans miracles, et c'est-là des miracles le plus grand, que Dieu, par le pouvoir suprême qu'il a sur nos esprits et sur nos cœurs, ait obligé le monde incrédule à embrasser une religion qui lui paroissoit si difficile à croire et

à pratiquer. Dieu, par une profonde sagesse, a répandu et conservé les Juifs par toute la terre, en prédisant que cette nation demeureroit dispersée jusqu'à la consommation des siècles, afin de rendre témoignage, aux prophéties anciennes, qu'elles sont véritables, et que les chrétiens ne les ont pas supposées : événement singulier : les autres peuples, plus puissans, et qui dominoient même sur tous les autres, se sont confondus avec les peuples, qui les ont subjugués, en sorte qu'on n'en voit pas aujourd'hui la moindre trace : des Medes, des Perses, des Grecs, des Romains, qui se sont succédés, des Gots, des Visigots, qui ont dominé autrefois dans nos contrées, qu'en reste-t'il ? ils ont été absorbés, dès que leur monarchie a été renversée : les Juifs, sans temple, sans autorité, chassés de leur Judée, haïs de tous les peuples, en dépit de toutes les révolutions humaines, se conservent par pelotons, en toutes les diverses contrées où le souffle de Dieu les a dispersez, et rendent malgré eux témoignage aux prophéties. Les nations idolâtres disent, selon la pensée de St. Augustin, si ces prophéties sont véritables, elles doivent s'entendre de J. C. : les Juifs disent, elles sont vraies, mais elles ne s'entendent pas de J. C. : les chrétiens en concluent qu'elles sont vraies, et doivent s'entendre de celui qui les a accomplies jusqu'aux plus petites circonstances. Ne pleurez point, Madame : votre état n'est ni une tentation, ni une bizarrerie, mais un choix et une destination de Dieu : Moïse quitte pour la foi le palais de la fille de Pharaon, préférant l'oprobre du peuple de Dieu aux délices du péché. Dieu veut que vous soïés dans les palais des princes, et que vous y souffriez l'oprobre de J. C., aimant mieux par la foi souffrir pour les peuples l'affliction de travailler pour eux sans fruit, que d'être complice des iniquités et des plaisirs de la cour.

LETTRE XL

Exhortations et prières.

Ne souffrir jamais de peine au dedans, ni de contradiction au dehors, n'est pas de la vie présente, mais le privilege de la vie future.

Je vous conjure instamment, ô mon Dieu ! de me préserver de l'acablement des embarras du siècle, des nécessités trop pressantes de mon corps, des attraits dangereux de la volupté, et de tous les obstacles à mon salut, afin que je ne tombe pas abatue sous un poids si pesant et si difficile : délivrés moi, Seigneur, de ces miseres qui m'empêchent de voler librement vers vous : ô unique consolation de mon cœur ! tournez en amertumes tous les plaisirs, et modérés par l'onction de votre grace toutes les peines qui pourroient m'arrêter : que la chair et le sang ne me tourmentent point ! que le monde, et sa gloire si courte ne me séduisent pas ! que le diable et tous ses artifices ne me trompent point ! donnés moi la force pour résister, la patience pour souffrir, la constance pour persévérer ! boire, manger, dormir, etc. c'est un pesant fardeau pour une ame fervente : donnez moi d'être sobre, et modérée dans les choses innocentes, de m'abstenir des criminelles, de garder les bienséances de mon état, sans excéder ni d'un côté ni d'un autre, et de ne m'écarter jamais de vos préceptes ni de vos conseils, et d'avoir la mesure de la justice.

Voilà cette mesure, pleine et entassée, que Dieu veut mettre dans votre sein. Il faut, outre cette pleine justice du dedans,

une abondante, et très édifiante justice au dehors. Dieu vous a mise à la cour pour y briller par votre piété et vos bonnes œuvres : il ne suffit pas de péyer la *dixme de la mente et du cumin :* il faut observer exactement la loi, la justice, la miséricorde : l'on ne voit presque à la cour que des demi chrétiens, qui ont pour regle l'évangile mitigé, ou plutôt corrompu par la coutume, chrétiens qui veulent deux maîtres, vivre sous la loi de l'esprit et sous celle de la chair, dans la vertu, mais avec molesse, gagner les biens du ciel, en possédant ceux de la terre, plaire à Dieu, sans déplaire aux hommes, en un mot, bâtir une nouvelle cité entre Jerusalem et Babilone, où la charité regne de concert avec la cupidité. Dieu vous éleve pour les édifier ou pour les confondre, pour leur montrer que le juste vit de la foi au milieu du siècle, qu'il pratique l'évangile dans le centre du relâchement, et que sans quitter la voie droite, il sait remplir les plus grandes places quand Dieu le veut. Qui observe aujourdui votre sainte loi, ô mon Dieu ? vos élus qui la méditent jour et nuit, qui en font leurs délices, leur conseil, leur regle, qui l'estiment plus que tous les trésors du monde, et qui, pleins de vos maximes, regardent comme une folie la sagesse mondaine. Rien ne prescrira contre la loi de Dieu, ni les opinions des hommes, ni les privileges de la coutume, ni la contagion des mauvais exemples, ni les fausses bienséances, ni les impossibilitez prétendues du siècle. Ne faites pas comme les scribes, et les pharisiens, Madame, soiez fidele aux plus grandes choses : donnez votre principale attention à vos principales obligations, et n'omettez pas les plus petites. Servés l'église et l'état : servez et sanctifiez le roi : soutenés St. Cyr : ne négligez pas les bonnes œuvres particulieres que Dieu attend de vous. Quand vous faites de petites choses, dites à Dieu que vous voudriés en faire davantage : et quand vous ferez les plus grandes, avoüés lui que vous êtes une servante inutile. Qu'est-ce que tout cela en comparaison de ce que Dieu a fait pour vous, et de ce qu'il paroit résolu de faire encore ? il vous comble de biens, il vous en prépare

d'immenses : et vous ne lui donnez que la dixme de la menthe et du cumin. Les grandes occasions vous manquent souvent : quand elles se présenteront, ne les laissez pas échaper : préparez les, ménagez les, priés pour cela, rendez vous sainte pour faire l'œuvre de Dieu, attirez sur vous sans cesse la divine sagesse qui descend du pere des lumieres : et quand le moment sera venu de servir au bien public, pratiquez la justice, la miséricorde, et la foi. Enfin, Madame, que tout ce qui est juste, tout ce qui est pur, tout ce qui est aimable devant Dieu, tout ce qui est bon et parfait dans votre état, devienne l'occupation de votre esprit.

Vous m'avez demandé si vous devez faire les communions qu'on vous a permises : vous craignés qu'il n'y paroisse de l'affectation : faites les, vous avez besoin de nourriture, et vous n'êtes pas hipocrite : il ne faut pas que nous cessions d'être bons, parce que le monde est mauvais : il sera fâché de votre régularité, mais ce n'est pas à lui que vous voulez plaire : le roi n'en est pas blessé, cela vous suffit.

Je ne sai pas, dites-vous, *à quel point j'offense Dieu dans mes impatiences intérieures, lorsque les autres me déplaisent.* Accusez vous en dans vos doutes : votre confesseur vous éclaircira selon les circonstances particulieres. Lorsque ces dégouts et ces impatiences sont un dépit contre le peu de piété, de droiture, de bonne-foi de ceux avec qui vous avez à traiter, et dont il est bon que vous connoissiez le caractere, à cause de votre place, pour pouvoir dans les occasions procurer le bien public, il est difficile que le mal soit grand, et il arrivera souvent qu'il n'y en aura aucun, quand il est sûr, que vous ne voudriés faire de mal à personne, que vous voudriez servir chacun selon ce qu'il convient au bien public, et sur-tout quand cette impatience, et ces dégouts ne vous font rien dire ni faire au dehors qui soit contre la charité ou la justice : vous devez cependant toujours tâcher de vous exciter à la compassion pour eux, et de vous humilier vous-même par la pensée, que peut-être ceux, qui vous paroissent si mauvais,

vous précéderont au royaume de Dieu. Je vous mets au rang de ceux qui gouvernent, puisque par votre place vous avez tant de part aux plus grandes affaires. St. Augustin dit que les soupçons de ceux, qui gouvernent, sont des soupçons de charité, et que ceux des autres sont des soupçons calomnieux. Comment pourroit-on gouverner, s'il n'étoit pas permis d'examiner la conduite des gens avec qui on a à faire, et si toutes les pensées, qui viennent avec fondement à leur desavantage, étoient à rejetter comme contraires à la charité ? Il faut prendre garde de ne pas soupçonner légérement : il faut encore moins juger absolument sans une déposition certaine de deux ou trois témoins irréprochables, ou une autorité de fait, ou l'aveu du coupable.

Vous me dites être toujours distraite dans vos prieres, et unie à Dieu, dans vos occupations. Tâchez de vous mettre dans la présence de Dieu, en commençant vos prieres, éloignez en tout ce qui vous distrait, si vous le pouvez, en vous défesant de plus en plus des affections trop grandes aux choses innocentes qui vous occupent. Servez vous des sujets d'oraison qui vous sont les plus propres, et qui vous touchent davantage : retournés souvent et fidélement à Dieu, quand vous vous apercevrez de vos distractions : et quelle peine que vous ayez, ne quittez pas l'oraison : souvenez vous de cette parole de St. Augustin, *celui-là sait bien vivre qui sait bien prier.* Je ne puis finir sans vous réitérer que je suis en Notre Seigneur, tout à vous sans réserve, que je meurs d'envie de vous rendre quelque service utile, que votre ame m'est plus chere que je ne puis l'exprimer, que je crois plus que jamais tous les gens de bien intéressez à prier pour vous et à être de plus en plus à vous, parce que vous êtes à J. C. et par J. C. toute à Dieu.

LETTRE XLI

Sur l'état particulier de la Dirigée.

Il est vrai, Madame, que votre état est un énigme : mais c'est Dieu qui l'a fait : il est si singulier, que vous ne l'auriés pas choisi, pas même imaginé : il ne faut pas s'étonner s'il vous a caché des secrets, que vous ne connoissez qu'à mesure qu'il se découvre à vous : il en cache bien aussi au public, qui le surprendroient bien, si vous les lui disiez comme à moi : c'est le mistere de Dieu : il est votre puissant protecteur : il ne vous délaissera pas dans votre vieillesse : ces paroles de David me paroissent vous convenir : *j'ai paru comme un prodige à plusieurs, mais vous êtes mon puissant protecteur : que ma bouche soit remplie de vos louanges, afin que je chante toujours votre gloire et votre grandeur : ne me rejettez pas dans le tems de ma vieillesse, et maintenant que ma force est affoiblie, ne m'abandonnez pas.* Il a fallu que vous fussiez élevée, aimée, considérée, et dans l'état le plus grand, sans en avoir les aparences, afin de sanctifier ceux pour qui vous y êtes : mais Dieu vous y tient dénuée en effet, et abandonnée, afin de vous y sanctifier vous-même. Je crois, comme vous, Madame, que tout ce que vous me marquez est une disposition de la providence : c'est une grande grace de pénétrer ce mistere de Dieu : l'élévation de votre état vous donneroit la mort : les privations, où Dieu vous met, vous donneront l'abondance de sa vie. Dieu conduit tous ceux qu'il aime à cet état de mort spirituelle, par des routes différentes : la votre est diffi-

cile à comprendre : c'est Dieu qui la fait : elle est si rare, que vous êtes peut-être aujourd'hui l'unique. Qu'une carmélite trouve dans son état cette mort sanctifiante qui produit beaucoup de fruits, cela se comprend sans peine : mais qu'on trouve cette contrainte, cette privation, et cette mort évangélique, au comble du crédit, de l'élévation, de l'abondance, et de l'empressement de la cour, c'est le secret de Dieu. Quelque bonne volonté que vous ayez, vous comprendrez bientôt que par vous-même vous n'auriez jamais pu vous élever à ce point de perfection : il falloit un secours particulier, et une providence continuelle : c'est Dieu qui a commencé, en vous donnant cette bonne volonté : mais elle se lasseroit et n'atteindroit pas à tous les biens où Dieu vous conduit par la continuité de sa protection. Courage donc, Madame, vous êtes appellée, à une grande sainteté et à une grande gloire : efforcés vous d'assurer votre vocation et votre élection par une abondance de bonnes œuvres. Vous êtes appellée à un autre roïaume que celui où vous regnez : ne perdez pas de vue le lieu où vous allez, et le roi qui vous attend : marchez dans le chemin qui vous y conduit. Vos impatiences ne vous nuiront pas : elles vous échappent souvent : quand elles seroient volontaires, ce qui est aisé : elles sont légeres, et il est de l'homme de ne pouvoir faire quelquefois la correction aux subalternes sans en sentir quelque mouvement : il faut bien que vous parliez à vos femmes, et que vous grondiez même celles qui vous servent mal : quand il y a quelque chose de trop fort, un retour humble vers Dieu, une parole plus douce guérit aisément cette foiblesse : vous ne cessés pas d'aimer ceux que vous grondez : cette charité est un grand préservatif.

Prenez vos comoditez dans la priere : Dieu le veut bien, puisqu'il vous rend infirme : il faut vous présenter en esprit au trône de Dieu et de sa miséricorde avec confiance, et avec amour : c'est-là la posture religieuse d'une ame fidele. Les bonnes œuvres de votre état sont différentes de celles des autres : vous les pouvez faire étant infirme : une parole de

sagesse suffit quelquefois pour l'église, pour l'état, pour la correction des mauvaises mœurs et des scandales : il faut le faire sagement : mais la sagesse de l'évangile est souvent fort opposée à celle du monde : elle prend les moïens doux, humbles : elle évite les contre-tems : elle donne peu pour avoir beaucoup : elle est patiente, mais elle est courageuse, et tend par-là efficacement au but. Je suis honteux, Madame, de vous écrire ceci : car je me sens affoibli par les contradictions. Je comprends que l'amour de la vérité doit faire prendre les moïens de l'insinuer : quiconque aime le bien doit aimer à étudier les moïens d'y réussir, la paix, la concorde, la patience, la douceur : mais aussi il faut quelquefois du courage pour sacrifier la douceur de cette paix et de cette concorde au bien même : la maxime des saints est certaine qu'il vaut mieux qu'il arrive des scandales que de laisser la vérité en péril. Que nous serons heureux, quand nous serons dans l'état parfait ! nous ne voions à présent qu'à travers un nuage, mais nous verrons alors à découvert : nous connoissons aujourd'hui imparfaitement, mais alors nous connoitrons, comme nous sommes connus. Il faut pourtant marcher à cette lumiere obscure qui nous est donnée, et nous contenter de suivre les regles. Quand je pense à ce que vous êtes, Madame, je ne puis m'empêcher de vous appliquer les paroles de l'apocalipse : *nous sommes devenus un spectacle au monde, aux anges, et aux hommes.* Songés que Dieu a les yeux sur vous, et que votre capital est de lui plaire. Vous devez réjouir les anges et édifier les hommes malins et corrompus, qui vous environnent, et consoler les gens de bien qui sont autour de vous : vous les fortifierez par votre ferveur, et par votre courage. Vous devez plaire à Dieu, au dedans par la pureté de votre intention, et par l'ardeur de votre sincere piété, et vous devez luire au dehors par vos bonnes œuvres comme un astre au milieu d'une nation corrompue. Dieu ne vous a mise où vous êtes, que pour faire glorifier son nom : vous y devez être *la lumiere du monde, et le sel de la terre,*

c'est-à-dire, que votre vertu doit y être non seulement sincere, intérieure, profondément enracinée en votre ame, mais encore éclatante, incorruptible. Si c'est à moi à vous demander compte de votre administration au nom du grand pere de famille, je vous déclare que je vous demanderai rien moins qu'une abondante justice, une vertu édifiante, une foi courageuse, robuste, qui soutienne les foibles, et qui produise dans les autres une telle espérance des biens du ciel, qu'on soit porté par votre exemple à mépriser ceux de la terre. C'est à vous à montrer à ces courtisans, pleins de convoitise, le bonheur inestimable d'une charité patiente, douce, bienfaisante, sans envie, sans agitation, sans intérêts, sans aigreur, sans mauvais soupçons, sans joye maligne. O que vous avez besoin d'être fidele à vos anciennes pratiques, prieres, lectures, examens, présence de Dieu, sacrifice de la messe, autant que les occupations, dont Dieu vous a chargée, vous le permettent ! que vous devez être fidele aux bonnes œuvres de votre état ! que sera-ce, si Dieu vous juge sur cette regle : *qu'avez-vous pu faire à ma vigne, et qu'avez-vous fait ?*

Quelle reconnoissance ne devez-vous pas à Dieu de vous avoir faite digne d'un tel ministere ! quelle marque de confiance et de prédilection ! Dieu met entre vos mains les intérêts de l'église, de l'état, le salut d'un grand roi qui tient à tout, celui des princes, qui doivent regner apres lui, et une infinité d'autres œuvres importantes : le roi ne vous traite pas seulement comme sa premiere sujette, mais comme son amie, sa confidente, et son épouse, puisqu'il vous confie les choses les plus précieuses de son roïaume..... *fille de Sion ! réjouissez-vous, soïez ravie au Seigneur, votre Dieu, parce qu'il vous a donné le docteur de la justice.*

Benissez le Seigneur qui a fait pour vous tant de choses admirables. Si vous doutiez des victoires, que l'obéissance vous a fait remporter, vous seriez ingrate au don de Dieu. Tenez vous, Madame, sous le joug de l'obéissance : vous la devez au roi : vous la devez aux ministres de J. C. auxquels

la providence vous a soumise : au premier, comme à votre seigneur et maître, aux autres comme à vos guides, et aux envoiez de Dieu qui tiennent sa place pour vous conduire au chemin du ciel. Quand ils vous parlent au nom de J. C. si vous les écoutez, vous écoutez J. C. : si vous leur obéissez, vous obéissez à J. C. Quand je vous exhorte à cette vertu, je sais que je parle selon votre cœur, et je n'ignore pas que c'est-là toujours votre attrait. Dieu, voulant vous faire mere d'une grande communauté, vous a fait gouter et sentir les trésors immenses de l'obéissance, afin que vous fussiez en état de la recommander plus fortement à vos filles, et que vous en fissiez comme le fondement de votre institut. Soiez donc toujours une fille obéissante, vous que la providence a fait comme la mere et la maitresse des autres. Tant que vous serez sincere à dire toutes vos peines, elles se tourneront à la fin à votre profit : c'est ce qui fait que je ne suis point embarassé sur vous, lors même que je vous vois triste et embarassée : car je suis toujours sûr que le fonds ne change pas : vous avez été un moment triste et découragée, mais je ne crains point que vous échapiez à l'obéissance : il me semble que Notre Seigneur vous a liée, et que vous ne pouvez plus aller ailleurs. Je sens en vous une si grande docilité, que vos petites peines et tristesses ne la sauroient affoiblir : je ne crains pas que vous me désobéissiez, tant que je ne vous demanderai rien que pour votre salut : je ne veux pourtant pas abuser de mon pouvoir : je serai plus réservé : je vous demande aussi, Me., de ne me plus épargner dans vos besoins. *Paul, Cephas est à vous, vous êtes à J. C. et par J. C. à Dieu.* Je voudrois que vous connussiez à quel point je desirerois me sacrifier pour votre salut, et combien tous vos intérêts, petits et grands, me sont chers devant N. S. Allez donc avec un nouveau courage, et de nouvelles forces travailler à la vigne du Seigneur qui vous est confiée : donnez-vous toute aux peines, aux fatigues, aux embarras de votre état... Non seulement votre ame est votre vigne : mais le roi est votre vigne :

la paix de l'état est votre vigne : l'intérêt de l'église est votre vigne : la France est une vigne, St. Cyr est une vigne : allez donc avec courage *porter le poids du jour et de la chaleur :* le maître de la vigne vous promet une grande récompense. Je vous enverrai un de ces jours, Madame, l'instruction que vous demandez sur la confession. Plus vous purifierez votre ame, plus vous concevrez de douleurs des fautes journalieres, que votre fragilité et la contagion du monde vous feront commettre comme malgré vous : vous gémirez de vous voir encore si sensible et si attachée à la terre, si peu maitresse de votre vivacité et de vos passions, si aisée à vous laisser entraîner par les objets sensibles, si souvent amusée par des imaginations, si dissipée dans vos prieres, si dure dans la réception des sacremens, trop orgueilleuse dans la prospérité, trop abatue dans l'adversité, bien féconde en pieuses résolutions, pas assez courageuse quand il en faut venir aux effets.

Après avoir humblement confessé de semblables fautes, quoiqu'avec une douleur qui ne vous paroit pas encore assez parfaite, comme je suppose, qu'il n'y aura jamais, en tout cela, rien d'important ou de pleinement volontaire, ajoutez quelque chose de la vie passée dont vous aïez une véritable contrition, ce qui sera la matiere du sacrement : vous verrez que votre contrition, croissant, s'étendra à la fin sur les moindres choses, et que vous vous trouverez bientôt dans l'état de sainte Paule qui, au raport de St. Jérôme, versoit tant de larmes sur les moindres fautes qu'elle avoit faites, qu'on l'eût crue coupable des plus grands crimes : quand il l'avertissoit de ne pas se livrer ainsi à la douleur et aux larmes, elle lui répondoit, il faut réparer les ris immoderez de ma vie passée par des larmes abondantes, il faut expier les joies excessives du tems passé par des afflictions sensibles, il faut détruire ce visage, que j'ai pris tant de plaisir à parer contre le commandement de Dieu. Usez sobrement, Madame, de ce que je vous écris ici : que cela serve à exciter la tendresse de votre contrition et de votre amour, mais nullement à aller au delà

des choses dont nous sommes convenus. Quand il me paroitra que Dieu demandera de vous de plus grandes austérités, je vous le dirai tout simplement comme à un enfant de grace dont Dieu me charge. Il n'est pas tems de détruire votre santé : conservés la pour la gloire de Dieu et pour le salut de celui à qui il vous a donnée.

LETTRE XLII

Sur l'état et les sentimens de la Dirigée.

Il faut bien, Madame, que votre état soit de Dieu, car il y a tous les jours un étrange combat à soutenir, et il vous y protege et fortifie visiblement. Vous êtes au milieu d'hommes et de femmes qui ne songent qu'à la vie présente : et votre cœur n'est porté que vers les choses du ciel, jusqu'à demander souvent de mourir. Les pécheurs vous environnent, et les meilleurs hommes, qui vous aprochent, sont pleins d'imperfections. Vous voudriez souvent de tout votre cœur être attachée à Dieu intimément, et devenir un même esprit avec lui : et vous êtes tiraillée de toutes parts, et le bien même, que Dieu vous donne en partage, vous refuse cette douce consolation et vous expose à mille distractions. Vous voudriez que J. C. vécut en vous : et les objets de la cour excitent souvent en vous votre propre vivacité, et ralentissent cette vie de Dieu. Vous voudriez servir l'église et l'état : et vous trouvez des obstacles, qui paroissent invincibles. Vous aimez quelqu'un que vous devez aimer, et il devient souvent votre plus rude croix, et vos sentimens sont toujours différens..... Vous êtes dans un âge et d'une santé où le repos vous conviendroit, et vous avez toujours à agir : vous êtes infirme et souvent malade, et vous avez à faire ce que vous fesiez, il y a vingt ans. Vous êtes à la place des reines, et vous n'avez pas la liberté d'une petite bourgeoise.

Je vous avouerai, Madame, que vous m'êtes une preuve

bien sensible de la singuliere providence de Dieu sur les hommes et sur les justes dans les états les plus difficiles de la vie chrétienne. Tâchez de posséder votre ame par la patience : partagés ce que vous pouvez remettre : ce qu'on fait pour Dieu doit être fait sans trouble : Dieu est le Dieu de paix, et il ne demande pas, que nous fassions tout à la fois : au contraire, il nous dit par son apôtre, *que tout se passe parmi vous avec ordre.*

Le bien de l'église, de l'état, le salut du roi, celui de la princesse, que la providence vous a livrés, celui des autres princes que vous seule pouvez ramener à la pieté, voilà votre tâche, voilà les œuvres que Dieu vous a préparées, et dans lesquelles il veut que vous marchiez : on ne vous demande pas le succès, mais le soin. Les contre-tems, les mécomptes passés, ne doivent pas vous rebuter : si vous pouvez, prenez mieux votre tems : si vous vous êtes trompée en quelques points, profitez de votre expérience. Les obscurités de la vie ne doivent pas décourager et réduire à l'inaction les ames que Dieu appelle à de grandes œuvres : il faut demander la lumiere, et la suivre quand elle paroit. Je suis ravi, que Dieu vous fasse connoître les mouvemens secrets de votre cœur : il vous éclaire sur vos fautes, il se montre à vous, et vous enflamme souvent de reconnoissance, de confiance, et d'amour. Malgré les obscurités, dont vous vous plaignez souvent, je vois que l'esprit de Dieu, plus pénétrant qu'un glaive à deux tranchans, *pénetre en vous, jusqu'a la division de la chair et de l'esprit*, et vous fait connoitre les mouvemens de l'une et de l'autre. J'ai lu, avec plaisir, cet endroit de vos redditions d'octobre, *je crois pouvoir vous dire, que je n'ai jamais été plus occupée de Dieu, que je le suis : je songe toujours à ne le point offenser, et je n'en suis pas plus contrainte.* Vous m'écrivez ailleurs, que j'excite souvent votre amour-propre par des louanges : que d'un côté, elle vous font voir toute votre foiblesse que je veux soutenir, et de l'autre, votre vanité par le gout que vous y prenez : et que vous renvoiés le tout à

Dieu. Demeurez en paix pourvu que je sache tout : c'est en effet, Madame, tout ce que vous avez à faire : ce qui vient de Dieu et qui est pour Dieu doit retourner à lui : quand je vous loue, j'excite votre reconnoissance et votre ferveur, en vous remettant, devant les yeux, ce que vous avez reçu de Dieu, et ce que vous lui devez : le St. Esprit n'avoit-il pas appris à St. Paul ce qu'il étoit par la grace, et que cette grace n'avoit pas été vuide en lui, mais qu'elle y demeureroit toujours. Il est vrai, Madame, que je suis très content de vous : je vous vois ferme dans la voie du salut : vous me l'écrivez vous-même, pour me faire connoitre tout ce qui se passe en vous. *J'aime Dieu de tout mon cœur*, me dites-vous quelquefois, *je n'aime que lui :* et dans un autre endroit : *je me trouve plus de bonne volonté que jamais, et toujours dans la ferveur ; je persiste dans cette bonne volonté, quoique sans gout sensible : mais le tiraillement de ma place, ma mauvaise santé, et la multitude des distractions, me font bien manquer des prieres et des communions...* Je vois votre cœur, toujours en la présence de Dieu, et un grand soin de purifier votre intention dans ce que vous faites. Soiez libre, soiez en paix, demeurez ferme et inébranlable dans la profession de votre espérance : car *celui qui a promis est fidele.* J'ai bien envie de le voir, de le benir, de le louer éternellement avec vous.

LETTRE XLIII

Sur St. Cyr et sur la cour.

Une mere écoute ses enfans : il est naturel qu'ils aillent à elle : votre supérieure n'en sera pas jalouse : vous les lui renverrez, pour les choses ordinaires : je sçais combien vous voulez, qu'elles lui soient soumises. Quand l'intérêt, ou des vues humaines les conduiront à vous, vous les recevrez en les instruisant simplement avec la sagesse et la pieté que Dieu vous a donnée. N'êtes-vous pas chargée d'une véritable mission ? ne voulez-vous pas en remplir les devoirs ? n'est-il pas à désirer, que vos filles renferment la conduite de leur ame dans le confessionnal, et tout le reste dans le sein des supérieurs du dedans ? ne savez-vous pas que l'église vous a chargée de cette maison, aussi bien que le roi son fondateur, et que vous avez un pouvoir spirituel de fortifier les foibles, de consoler les pusillanimes, de corriger les inquiétes, et d'exercer avec bonté et avec patience un ministere de salut envers toutes ? Alés avec confiance : Dieu sera avec vous : vous n'irez point seule en paradis : et vous direz à Dieu : *me voici, Seigneur, avec les enfans que vous m'avez donnés.* La seule réserve que j'établis, Madame, s'il vous plait pour toujours, dans l'exercice de vos fonctions à St. Cyr, c'est que vous ne fassiez point aujourd'hui, aux dépens de votre santé, ce que vous pouvés faire également bien un autre jour de la semaine, ou du mois, que vous sachiez renvoier vos filles avec un mot, et qu'enfin vous vous ménagiés pour ceux à qui vous vous

devés. Les impressions, que vous jettez dans l'esprit du roi en faveur de l'église, vous donneront part à tout le bien qui se fera. Je compterois pour peu les affections que la grace excite en vous, si je ne voiois des œuvres. Dieu en demande de vous de grandes, de grands services à l'église, et de grands soins des pauvres. Hazardez quelquefois des avis dans les affaires importantes : et abstenez vous en dans les petites par l'incertitude du succès : représentez avec force les inconvénients des mauvais conseils. N'autorisez jamais ces sensualités, ce luxe, cette molesse qui regnent où vous êtes : c'est à vous, Madame, à réformer le monde : ne vous conformez donc jamais à lui par une lâche condescendance : mais fuiez les singularités. Vos commodités sont la suite de votre place, et non l'effet de vos recherches : comment pourriés-vous quitter les unes sans l'autre ? ne vous en troublés pas : votre cœur n'est point dans ces choses : usés en, selon les besoins de votre santé. Continués à dire à Dieu : *vous sçavés, Seigneur, que mon cœur n'est point dans la vanite, ni dans les superfluités de l'état où vous m'avés mise.* Mortifiez quelquefois un peu votre vue, une autre fois votre gout : mettés un moment votre corps en quelque contrainte, selon que la grace vous l'inspirera, sans scrupule, sans embarras, et sans suite. Ne craignés point, Madame, de répéter vos anciennes plaintes : je ne craindrai point de vous redire ce que vous avez déjà entendu, non pour vous apprendre quelque chose de nouveau, mais pour vous exciter de plus en plus : l'église nous redit toutes les années ce que nous avons appris les années précédentes, pour nous remettre dans les sentimens qui s'effacent par le malheur de notre fragilité.

Ne vous mirez jamais dans vos perfections, pour vous complaire en vous-même, et pour vous préférer aux autres : quel progrès que Dieu accorde à votre pieté, ayez toujours une charité patiente et compatissante pour les autres : soiés bien éloignée de ces saints et de ces saintes qui se préférent en secret à toute la terre, qui se piquent de savoir les secrets de

la vie spirituelle, et qui croient, qu'on ne peut s'écarter de leur conduite sans s'égarer : quand ces personnes auroient conversé avec les anges, et seroient arrivées au plus haut degré de la contemplation, je ne vous souhaiterois point leur prétendue sainteté : *je ne veux point de consolation*, dit Thomas a Kempis, *qui ôte la componction.*

LETTRE XLIV

Sur la douleur.

On me dît hier au soir, Madame, que vous souffriés beaucoup d'un mal de dents : Dieu soit béni ! il afflige ce qu'il aime : la douleur est le partage de ses enfans chéris : et je me réjouïs de ce que vous êtes du nombre : ils ont la paix dans la douleur, et sont heureux de souffrir, pendant que le monde est véritablement malheureux dans la joie. Le tems de la douleur est bon pour édifier le roi, qui n'est pas accoutumé à souffrir, et qui sera plus touché de vous voir patiente, que de tous les sentimens de perfection, en pleine santé, qui lui paroitroient peut-être des rafinemens : montrés lui donc ce que c'est que de se nourrir de la volonté de Dieu et de l'aimer paisiblement au milieu des peines : la douleur est la meilleure des austérités. Si je ne voiois en vous que la crainte des châtimens, ou un amour aparent, tel que celui des gens du siècle, qui ne gardent point les commandemens de Dieu, je vous intimiderois, au-lieu de vous consoler : mais je ne puis douter que vous n'aimiez Dieu par préférence à tout, puisque vous gardez sa parole, et que non seulement vous voulés être fidele à ses commandemens, mais encore à ses conseils. Je vois en vous du courage, de la fermeté, une vraie crainte d'offenser Dieu. Je vous sçus un si bon gré derniérement de ce que vous conseillant de réparer le matin le défaut du sommeil, à cause de vos migraines, vous m'objectâtes d'abord vos pénitences de nécessité ! Dieu pourroit-il abandonner

une ame qui ne le veut point quitter, quoi qu'il lui en coute, et qui donneroit sa vie, plutôt que de l'offenser jamais ? je vous l'ai déjà dit, et je vous le répete avec plaisir, (car je vois bien que vous ne vous lassés point d'en recevoir les assurances) il m'a paru une grande prédilection de Dieu sur vous : j'ai vu le bras du Tout-Puissant étendu sur vous, et je ne doute point que Dieu n'ait sur vous quelque grand dessein.

LETTRE XLV

Sur le nom de Jésus.

L'amitié, que vous avez pour le roi, doit se purifier par la douleur : c'est peu de n'avoir aucune attache : il faut renoncer à toute consolation, et suporter les choses les plus humiliantes avec le même courage, que les plus heureuses. Vous ne sçauriés devenir trop petite sous votre croix : et vous n'aurez jamais tant de liberté, d'autorité, et d'efficace dans vos paroles, que lorsque vous serés bien humiliée, et petite par renoncement à toute votre sensibilité : il faut devenir pauvre et foible selon le monde, pour mourir à sa propre force et pour être revêtu de celle de Dieu, qui est jaloux de ne prendre que le néant pour instrument de ses ouvrages, et qui choisit les choses les plus foibles, comme dit St. Paul, pour confondre les plus fortes. Si la pratique, qu'on vous a donnée de vous contraindre dans la conversation, tend à éviter le mal où l'on a connu que vous tombiés par trop de liberté, elle vous devient nécessaire : si c'est comme un moyen de plus grande perfection, qu'on vous a cru propre, nous verrons ensemble, Madame, comment vous vous en trouverez pour vous et pour les autres : car votre état et votre perfection n'est pas l'état et la perfection d'un solitaire : et il faut bien se donner de garde, dit St. Bernard, ou de donner aux autres ce que nous avons reçu pour nous, ou de retenir pour nous ce que nous avons reçu pour les autres. Pourquoi, dites-vous, que vous n'avancés point du tout ? Ne reconnoissés-vous pas que toute chair est

comme l'herbe, qu'elle tombe et se séche le soir ? ne voulés-vous pas de tout votre cœur, que Dieu seul soit glorifié en vous, par vous, et aux dépens de vous ? ô que cette vertu est rare dans le siècle où nous sommes ! l'on ne voit qu'amour-propre et cupidité. Aimés : je vous le dirois toujours, si je pouvois : car tout est compris en ce grand mot : aimés, aimés souverainement Jesus notre aimable Sauveur, qui ne s'est fait homme et sauveur que pour se faire aimer de nous, et nous faire aimer Dieu par lui. Tout est sec et insipide sans lui, selon St. Bernard : *un livre n'a point de gout pour moi*, dit ce pere, *si je n'y trouve le nom de Jesus : une conférence ne me satisfait point, si l'on n'y parle de Jesus. Jesus est une mélodie aux oreilles, du miel en la bouche, un chant d'allégresse au cœur.* Devant ce nom salutaire, qui a jamais persisté dans son endurcissement, ou dans sa paresse, ou dans sa langueur ? qui, étant saisi de frayeur dans un péril éminent n'a pas reçu de la force et du courage ? qui, étant flottant et irrésolu, n'a pas été déterminé par la clarté et la lumiere que l'invocation de ce nom porte dans l'ame ? qui, dans l'adversité, dans la défiance, n'a pas repris une nouvelle vigueur au seul son de ce nom secourable ? il n'est rien de plus propre à écraser l'impétuosité de l'orgueil, de la colere, et à bannir tous les mauvais desirs : car quand je nomme Jesus, je me répresente un homme doux, et humble de cœur, bon, sobre, patient, chaste, doux, plein de miséricorde, enfin orné de toutes les vertus : je conçois toutes choses en celui qui me tient lieu de toutes choses.

Il me semble que vous l'aimés : car vous êtes ravie de le recevoir : vous serés véritablement hors de vous-méme, quand vous le verrés face-à-face, et que vous en jouirés purement : à quoi pensons-nous, si nous ne pensons à ce souverain bonheur ?

LETTRE XLVI

Sur la souffrance.

Malgré les afflictions qui vous accablent, j'ai cru jusqu'ici devoir me renfermer dans des desirs et des prieres. Je ne puis plus m'empêcher de vous dire, Madame, que si d'un côté je vous ai plaint dans votre double souffrance, j'ai pensé de l'autre, que Dieu, vous réduisant à lui tout seul pour vous consoler, il vous feroit trouver en lui tout le soutien et toute la force que vous ne pouviés tirer de la part des hommes. On est, en vérité, bien heureux, quand Dieu nous est toutes choses : c'étoit le bonheur de St. François, que vous aimés tant, quand il disoit, *mon Dieu est mon tout.* C'est déjà un grand bonheur, selon l'évangile qui est une regle infaillible, de passer par les afflictions, qui sont le partage des justes : c'en est un plus grand de croire bien sincérement qu'on est vraîment heureux quand on pleure avec J. C., et qu'on porte avec lui sa croix : mais le plus grand de tous, est de souffrir sans autre consolation que celle du ciel, et dans la préparation d'esprit et d'en demeurer encore privé, s'il plait à Dieu de nous l'ôter.

Il est d'une haute vertu et d'un grand mérite de ne rien laisser échapper de ses tristesses par des manieres chagrines qui puissent affliger le prochain : ainsi on peut être à la fois plein d'amertume pour soi-même, et rempli de douceur pour les autres : et l'on trouve le moïen d'être tout ensemble cru-

cifié au dedans de soi, sans être, pour ainsi dire, crucifiant à l'égard de personne.

Que personne ne soit attristé de vos paroles et de vos airs : si vous n'en êtes pas encore là, vous désirés du moins d'y parvenir, et vous y parviendrés, puisque vous reconnoissés humblement que vous en êtes bien éloignée, et que vous gémissés en secret de n'y être pas parvenue. Pour y arriver, je ne serois pas d'avis que vous prissiés la résolution de vous faire toute la violence dont vous êtes capable : mais je voudrois que, de tems en tems, vous représentassiés doucement à Dieu, dans le fonds de votre cœur, votre foiblesse naturelle. Ne faites point difficulté, Madame, dans les momens que vous avez à vous, de vous enfermer seule, non seulement pour y respirer un peu de la contrainte que vous avez ailleurs, mais même pour y répandre avec plus de liberté quelques larmes aux piés de N. S. dans votre petit oratoire. Il y a souvent de l'orgueil et de l'esprit philosophe à vouloir être trop ferme : il est quelquefois plus humble de se permettre d'être foible : et c'étoit la pratique de David, de répandre son cœur devant Dieu dans la priere, de lui exposer sa souffrance, et de pleurer comme un enfant devant son pere. Après ce petit affoiblissement volontaire, dont J. C. même nous a donné l'exemple, dans le jardin et sur la croix, représentés au Pere éternel l'extrémité de vos maux, et relevez vous avec un nouveau courage pour aller au-devant de ceux qui vous attendent par-tout, et qui vous sont nécessaires pour empêcher que le monde ne vous gâte.

LETTRE XLVII

Sur les découragemens de la Dirigée.

Je suis accablée de soins, de peines, et d'affaires temporelles : je suis investie de tout ce qui me déplait, et de tout ce à quoi je ne suis pas propre. Quand ma conversation sera-t'elle dans le ciel ? Je ne communie que par obéissance : je n'aquiers aucune vertu : je ne me fais aucune violence pour l'amour de Dieu : et je ne connois point l'union avec lui. La priere m'ennuie : je ne sai ni la continuer ni la reprendre. Sous prétexte d'obéissance je suis toujours occupée de ma santé : j'ai une continuelle application à éviter ce qui pourroit me lasser et m'incommoder : mon esprit ne peut se soumettre à la contrainte des exercices de la pieté : je médite mal : en un mot, je ne puis comprendre sur quoi est fondée l'espérance que j'ai de mon salut. Cependant je prie continuellement, si gémir devant Dieu est une priere : du reste, je suis comme hébétée par l'accablement de mes peines et de ma tristesse.

Voilà, Madame, ce que vous m'écrivez : je voulois y répondre à loisir : mais j'ai eu tant d'affaires depuis ce tems-là, que je ne sçai si j'aurois le courage de travailler à votre guérison, supposé que vous fussiez aussi malade que vous l'exposez. Mon état me fait mieux comprendre le vôtre : je n'ai que des affaires spirituelles : et par leur multitude et le commerce où elles m'engagent, elles me rendent temporel et dis-

sipé : mais je sai les graces que Dieu vous fait : et je ne crains point de vous encourager à une plus ferme confiance que jamais. L'espérance de votre salut est bien fondée : elle est fondée sur une miséricorde singuliere de N. S. J. C. sur vous, à laquelle je vous vois correspondre, depuis bien des années, avec un nouvel accroissement de bonne volonté et de ferveur : il n'y auroit à craindre pour vous que le découragement et l'infidélité : et je vois que c'est là tout ce que vous craignez souverainement vous-même ! Les premieres approches du relâchement vous allarment. Si vous cessiés d'être dans ces dispositions, je cesserois d'espérer si fort pour vous : et votre confiance me paroitroit hazardée. Craignés votre foiblesse, mais espérés davantage au secours d'enhaut. St. Grégoire remarque que la conduite ordinaire de Dieu sur les justes, est de leur laisser quelques légeres imperfections, afin qu'au milieu de l'éclat des vertus, qui les rend l'édification de tout le monde, l'ennui que leur causent ces imperfections, les tienne dans l'abaissement, et que les difficultés qu'ils éprouvent à résister au mal, en de petites occasions, leur apprennent à ne se point enorgueillir de la victoire qu'ils remportent dans les grandes. Si votre cœur ne conversoit pas dans le ciel, vous prendriés plus de plaisir aux conversations de la terre. Il est très bon de communier par obéissance, même sans attrait sensible. Quand on est dans les dispositions où vous êtes, il ne dépend pas de vous de le faire toujours avec goût : je sai que vous vous faites de grandes violences pour Dieu : mais il n'est pas à propos que vous soïés dans une continuelle contrainte.

Vous devez, sans aucun scrupule, vous occuper de votre santé : elle n'est pas à vous, et vous en rendrez compte à Israël, à qui elle apartient.

C'est à J. C. que vous devez le pur amour qui vous domine, depuis que j'ai l'honneur de vous connoitre, cette science de la foi qui vous éleve au-dessus des sages du siècle, cette crainte filiale, qui vous donne tant d'horreur du péché, cette espé-

rance dont vous cherchés le fondement : c'est le partage des ames qui désirent J. C. avec ardeur, et qui se consacrent entiérement à lui : *pensés à moi, vous tous qui me désirés ardemment.* ô bonheur inestimable ! vous l'avez cherché avec ardeur, vous l'avez trouvé : vous vous êtes portée vers ce Dieu des vertus, et de toute consolation : vous n'êtes plus à vous, vous êtes à J. C. sans réserve et sans retour, par la préparation de votre cœur : vous avez déjà quitté le monde, quoique vous soïés encore au milieu du monde : vous avez passé dans le monde nouveau de la grace et de la sainteté, où l'on trouve J. C., où l'on reçoit les biens de J. C., où l'on goûte J. C. et ses délices. Il est vrai que vous desirés encore, que vous cherchez encore, que vous êtes encore plus affamée et plus altérée qu'auparavant : je vois par toutes vos redditions, où vous m'exposés l'état de votre intérieur, je vois, dis-je, que vous gémissés toujours de n'être pas assés unie à Dieu, et que vous aspirés à une plus grande perfection : ce sont-là les marques du salut : voilà le caractere de ceux que Dieu aime : *ceux, qui me mangent, auront encore faim, et ceux qui me boivent auront encore soif.*

Les personnes, qui ont quelque expérience de la conduite de Dieu à l'égard des bonnes ames, ne trouveront rien de nouveau ni d'extraordinaire dans vos vicissitudes de tiédeur et de ferveur : car on a vu de tout tems cette alternative de paix et de trouble dans les plus grands saints : de là vient qu'un d'eux disoit dans son abondance, *je ne serai jamais ébranlé,* et il ajoute aussitôt, *vous avez détourné votre visage de moi, et je suis tombé dans le trouble : le soir,* dit le même David, *nous serons dans les larmes, et le matin dans la joie.*

Après vous avoir fait observer ce que J. C. est pour vous voions ce que vous devez être pour lui. L'épître du dimanche de cette octave vous l'aprend en peu de mots : 1. *celui qui m'écoute ne sera pas confondu :* 2. *ceux qui agissent en moi ne pécheront pas :* 3. *ceux, qui apprenent aux autres à me connoitre, auront la vie éternelle.*

Voilà ce que vous devez faire pour plaire à J. C. et la récompense de votre fidélité. 1°. Il faut écouter avec une souveraine soumission cette sagesse incarnée, qui est pour vous l'unique voie, l'unique vérité, l'unique vie : Marie Magdelaine étoit aux piés de Jesus et l'écoutoit : la sainte Vierge, dit l'évangile, *conservoit toutes ses paroles :* heureux momens, dans lesquels Dieu parle à notre cœur ! quand il se tait, il faut nous rappeller ce qu'il nous a dit. Quel besoin n'avez vous pas de recourir aux conseils de la sagesse dans l'état où elle vous a mise, et dans le tems où nous sommes ?

Elle vous mettra au cœur des paroles de paix pour son peuple, des paroles de sanctification pour les princes et les grands de la terre, des paroles de sagesse et de vérité pour vous-même : une seule de ses paroles peut vous éclairer pour le reste de votre vie : *le Seigneur a parlé une fois, et j'ai entendu ces deux choses, que la puissance est à Dieu, et que la miséricorde est à vous, Seigneur, et que vous rendés à chacun selon ses œuvres.*

2. *Ceux qui agissent en moi ne pécheront pas.* Une ame, qui prête l'oreille aux paroles de la sagesse, est féconde en bonnes œuvres : les bonnes œuvres sont l'aiman de la charité : Dieu demande de vous les œuvres que vous seule pouvez faire : elles vous suivront dans l'éternité. La plupart des chrétiens passent leur vie à ne rien faire, ou à faire du mal, ou à faire toute autre chose que ce qu'ils devroient : grace à Dieu, je vous vois occupée des œuvres de votre état : vous les faites en Dieu, et pour Dieu : j'en espere pour vous une grande récompense : je les regarde comme un gage plus certain de votre salut, que si vous fesiez des miracles, et que si vous prophétisiés, parce que l'évangile m'apprend qu'il y aura des feseurs de miracles, et des prophetes qui seront rejettés, sur ce qu'ils n'ont pas fait la volonté de Dieu.

3. *Ceux, qui apprennent aux autres à me connoitre, auront la vie éternelle :* voilà, Madame, un des fondemens sur lesquels l'espérance de votre salut est apuïée : vous avez tra-

vaillé à Saint Cyr, à la cour, et ailleurs, à faire connoitre et aimer celui de qui vous tenez tout : je sai mieux qu'un autre que vous ne voulez perdre aucune occasion de continuer, tant que vous vivrez : vous aurez la vie éternelle : *ceux, qui instruiront les autres à la justice seront éclatans comme des étoiles dans l'éternité*, dit un prophete : on sauve son ame en sauvant les autres, ou du moins en travaillant pour leur salut. Dieu vous a formée, comme il forme tous ceux qu'il destine aux grandes œuvres : voiez, avec une profonde reconnoissance, la différence de votre personnage à celui de tant de femmes vaines, frivoles occupées à la cour, du soin de perdre les hommes et de se perdre avec eux, trainant dans le vice une vieillesse honteuse, ambitieuse jusques sur les bords du tombeau : vous pouvez bien dire avec un saint roi, *un meilleur héritage m'est échu par le sort.*

LETTRE XLVIII

Sur l'inquiétude dans les affaires.

Il est, Madame, une inquiétude criminelle, qui vient d'un défaut de religion, et d'un amour excessif pour les biens de la terre, une inquiétude, que les passions du siècle excitent dans les mondains. Je ne la touche ici en passant, que pour bénir Dieu de vous en avoir préservée : cette inquiétude est très mortelle dans son principe et dans ses effets. Les hommes sans foi s'abandonnent plus ou moins, selon les divers événements de la vie, à la tristesse, au murmure contre la providence, à la vengeance, à toutes sortes d'injustices : ils attribuent leur disgrâce aux causes qui en sont les plus innocentes : leur langue n'épargne personne sur la terre : et elle profere des blasphêmes contre le ciel : leur politique, poussée à bout, s'épuise inutilement en nouveaux projets, qui enfantent de nouveaux tourmens. Ce mot de J. C. *un seul de vos cheveux ne tombera pas sans l'ordre de votre pere céleste*, leur paroit une folie, ou un problème : il ne faut pas s'étonner, si leur fausse sagesse, qui ose s'élever contre Dieu, se trouve engloutie dans les flots de l'adversité.

Vous êtes, Madame, bien loin de ce triste état. Les *enfans de lumiere* n'ont rien de commun *avec ces enfans de ténèbres :* mais il y a une autre inquiétude pour les besoins de la vie présente : quoique son objet soit permis, elle doit cependant être subordonnée aux soins du salut, et modérée par la confiance en Dieu, suivant cette parole de l'évangile : *ne vous mettés*

point en peine des nécessités de la vie : car votre pere céleste sait de quoi vous avez besoin. Il est encore une autre inquiétude, qui a un très bon objet : telle étoit celle de Marthe, laquelle s'empressoit un peu trop : elle craignoit de ne pas assés bien régaler N. S. : elle ne pensoit pas assés au repas spirituel que J. C. vouloit donner à son ame : et ce repas occupoit sa sœur Marie toute entiere. Le soin de Marthe étoit bon : son seul défaut étoit d'être trop occupée de l'accessoire et de négliger le principal.

Telle est, Madame, votre inquiétude : elle a pour objet, la charité même, le bien de l'état, le salut du roi, son repos, sa santé, la paix, le soulagement des peuples : Dieu vous garde de l'indifférence pour de tels objets ! j'aimerois mieux vous absoudre pour toujours de vos sollicitudes, que de vous permettre une telle indolence. Je connois votre soumission à Dieu au milieu de vos sensibilités, et que c'est le seul roi qui regne dans votre cœur, même dans vos plus grandes agitations. Il y a néanmoins du défaut dans cette inquiétude qui vous abat, qui trouble votre repos, et qui nuit à votre santé : mais il faut avouer que souvent vous n'en êtes pas entiérement la maîtresse : ces mouvemens sont naturels, ils ne laissent pas d'exciter de grands troubles dans la partie inférieure. St. Paul se plaignoit qu'il n'en étoit pas totalement le maître. Une marque que ces mouvemens ne sont pas volontaires, c'est qu'on ne les aprouve pas, et qu'on veut se soumettre à Dieu, aux dépens de toutes ses répugnances : ainsi raisonne l'apôtre, *je n'aprouve point ce que je fais : ainsi ce n'est plus moi qui fais cela : mais c'est la concupiscence.* Voilà tout le mistere dont vous m'avez demandé l'éclaircissement : vos répugnances sont involontaires, et dans l'homme du dehors, qui est très déraisonnable, et que vous ne gouvernés pas absolument comme vous voulez : elles ne sont pas dans l'homme intérieur et véritable, que je sai être absolument et aveuglément dévoué à l'ordre de Dieu. Quelle consolation, Madame, d'être en J. C. et d'y être solidement établie et enracinée ! ces combats

se tournent en mérite : on souffre, on s'humilie, on se purifie, on aime plus fortement : car les combats fortifient celles qui peuvent dire, comme l'épouse, *mon bien-aimé est à moi et je suis à lui.* Il faut que vous soïés plus humble, plus charitable, plus zélée, plus patiente, et plus unie à Dieu, par le fonds de votre volonté et de votre cœur, que vous ne l'avez encore été : car quel est, Madame, votre apui, votre espoir, votre consolation, votre desir ? n'est-ce pas Dieu, le Dieu de votre cœur, celui qui sera votre partage pour toujours ? Où pouvez-vous être bien sans lui ? Où pouvés-vous être mal avec lui ? il est à St. Cyr, au milieu de ses épouses, avec une bonté particuliere : mais il est à la cour, à Fontainebleau, et en tous lieux, plein d'une miséricorde sans limites pour ceux qui l'aiment. Ce qui vous reste de vie doit être tout à lui : il aura soin de votre mort. Un grand serviteur de Dieu que vous connoissés bien (*St. François de Sales*) disoit à Dieu : ,, quand je jette les yeux hors de vous, je n'y découvre rien ,, de solide : je n'y vois ni amitié qui me puisse servir, ni ,, puissance capable de me soutenir, ni conseil qui me puisse ,, aider : je n'y trouve ni livre, ni discours qui me console, ,, ni or, ni argent qui me délivre de mes peines, ni retraite qui ,, m'assure et qui me défende : il faut que vous-même, ô mon ,, Dieu ! daigniés me secourir, comme étant le seul qui puis- ,, siés me consoler, m'instruire, et me défendre.

Portez courageusement les tribulations du roi et de l'état : notre sagesse est bien courte dans les adversités. Si Dieu qui abaisse et qui releve à son gré, ne nous secouroit particuliérement, notre politique seroit à bout, et pour parler le langage de l'écriture, *la prudence des prudens seroit engloutie dans les flots de notre tribulation :* mais il faut esperer au Seigneur qui soutient, et non en la créature qui tombe, et jetter souvent les yeux vers ce roïaume inébranlable qui demeure, et ne nous point attacher à celui qui passe : *ô sainte Sion*, s'écrie St. Augustin, *où tout subsiste et rien ne change.* Faites, Madame, ce que votre place demande, pour consoler

les affligés, et pour redresser les politiques, en leur apprenant à ne pas tenter Dieu, à espérer en lui, à faire ce que la nécessité requiert, et non ce que l'orgueil ou la précipitation suggerent : consolés vous vous-même des afflictions qui naissent du mauvais état des affaires publiques. C'est principalement dans l'adversité, que le juste doit vivre de la foi : bannissez les autres sujets qui pourroient vous attrister : amusés les autres dans les momens destinés à cela : car une abondante tristesse seroit une abondante tentation pour vous.

LETTRE XLIX

Sur l'utilité des redditions de compte.

Je vous conseille la pratique de vos redditions avec plus de zèle que jamais, parce que j'ai connu par expérience combien elle vous est avantageuse. Vous y pratiquez la vigilance tant recommandée dans l'écriture, vous rendez compte au ministre de J. C. de votre administration : c'est aussi un acte d'humilité et d'obéissance, vertus que Dieu aime singuliérement, et dont il vous a inspiré le goût. Si vous n'étiez pas devenue comme un petit enfant, vous seriez bien loin de la perfection, et vous n'auriez ni la paix, ni la sureté où vous êtes arrivée. C'est encore un acte de grande sagesse et de prévoiance : vous trouvez dans le trésor du ministere, que J. C. a établi, des lumieres que votre esprit naturel, tout bon qu'il est, ne vous donneroit pas. Dieu répand, par le canal de la consultation des lumieres célestes des décisions salutaires dans les doutes de la vie, que les personnes, qui ne consultent qu'elles-mêmes, ne reçoivent pas : vous prenez des conseils sur l'avenir, en disant journellement dans vos redditions ce qui vous est arrivé : et toute la prudence humaine ne vous feroit pas prévoir ce que le souverain directeur de nos ames vous découvrira par son ministere. *Allez à Ananias*, c'est par lui que Dieu vous dira ce que vous aurez à faire. Rien n'est plus aveugle que de vouloir se conduire soi-même : vous prévenez par votre soumission votre jugement : vos comptes seront rendus : et vous n'aurez plus de jugement à

subir : *si nous nous jugions nous-mêmes*, dit St. Paul, *nous ne serions pas jugés.* Enfin, Madame, c'est-là le point le plus essentiel, que les plus saints et les plus sages peres de la vie spirituelle ont le plus recommandé pour éviter les piéges du diable, pour se soutenir dans les tentations, pour avancer à grands pas dans la vertu, pour se relever promptement dans les fautes, pour persévérer dans le bien. St. Dorothée, réfutant les raisons auxquelles on attribue souvent le relâchement et la chute de certaines ames, dit que le mal vient uniquement de ce qu'on s'est caché à son pere spirituel, et qu'on ne lui a pas découvert le fond de son cœur : le médecin ne guérit point les maux qu'on lui dissimule, et le St. Esprit nous avertit que celui, qui cache ses fautes, ne sauroit être bien conduit.

C'est principalement dans la religion qu'on trouve le trésor d'un fidele ami : les grands du monde, qui ne cherchent que des flateurs, n'auront que des trompeurs pour amis : ils ne méritent pas d'être bien servis : ils veulent paroître ce qu'ils ne sont pas, et ne veulent jamais qu'on voie ce qu'ils sont : il faut leur mettre des coussins sous leurs coudes et des oreillers sous leur tête : dites nous des choses agréables, disent-ils à ceux qui les aprochent : ils ressemblent à ce roi d'Israël, environné de faux prophêtes, et qui craignoit d'en trouver un véritable : *cet homme*, disoit-il, *ne m'annonce jamais que du mal :* il apelloit mal ce qui étoit l'unique bien pour lui : il eut le sort qu'il méritoit, il périt par la séduction.

Pour vous, Madame, qui avez cherché avec une simplicité parfaite à être bien conduite, Dieu ne permettra pas qu'on vous flâte : continuez à demander à Dieu l'humilité, la douceur, la patience dans les souffrances : soiez fidèle à votre pratique de la présence de Dieu : demandés aussi avec instance l'esprit de priere et les vertus dont vous sentez le pressant besoin en différentes occasions : frappez souvent à la porte du pere des miséricordes et de lumiere : demandés la persévérance, c'est le fruit de la priere : que seroit-ce, si vous ne persévériez pas jusqu'à la fin ? excitez vous, le mieux que

vous pouvez, au commencement de la priere pour offrir le sacrifice de louanges : portez y un cœur affamé de la justice. Dieu saura bien réunir les parties de votre oraison qui paroissent séparées : Ayez bon courage, soiez un homme dans votre pieté : soutenez le combat : ne vous lassez point : défendez toujours la vérité contre les nouveautez : elle en a un très grand besoin et c'est-là une de vos obligations : les décisions de l'église vous donnent droit de parler en toute sureté contre le jansénisme et le calvinisme : suggérez les moïens convenables pour détruire ces sectes : et dites avec le prophête : *conduisez moi, Seigneur, dans le chemin de la vérité.*

LETTRE L

Sur les bienfaits de Dieu.

Vous êtes, Madame, de ces ames fortunées, c'est-à-dire prévenues de graces ; je craignis, je vous l'avoue, de trouver en vous les inégalités des personnes du monde, lorsqu'il fut question de me charger de votre ame : votre confiance, votre affermissement, votre amour pour N. S., votre progrès, et vos desirs ardens pour l'humilité et la dépendance me font croire que vous n'êtes plus du monde, quoique vous soïés dans le centre du monde même : vous êtes du nombre des brebis, des enfans, des épouses, des favorites : tenez bien ce que vous avés, ne le laissés pas donner à une autre : et pour demeurer fidele à vôtre état, soïés fidele, s'il se peut, aux moindres graces, profités de l'avis du St. Esprit : que la moindre portion des dons de Dieu, ne soit pas perdue en vous, et de ce mot : *celui qui sera fidéle dans les petites choses sera fidéle dans les plus grandes :* celle-là est bien éloignée de quitter Dieu dans les choses essentielles, qui craint de ne pas lui obéir ponctuellement jusque dans les conseils... Vous ne pouvés, Madame, ne vous pas être aperçue en votre particulier de cette bonté infinie de Dieu envers vous : il vous enrichit tous les jours et vous détache de tout : *il met au loin ce qui vous est le plus proche :* il fait que tout vous porte à Dieu : il vous recueille au milieu de la plus grande dissipation : il met en leur place les amis, les parens, le bien, etc. Il me semble qu'il vous sépare insensiblement de vous-même pour vous pré-

parer à tout quiter sans peine, quand il le voudra. O ! qu'il a falu qu'il vous ait aimée pour surmonter tant d'obstacles, et pour se communiquer à vous avec tant d'effusion ! il vous avoit donné un riche naturel, parce qu'il vous aimoit : il vous a retirée du malheur de votre naissance, parce qu'il vous aimoit : il vous a fait, depuis, mille et mille graces différentes, parce qu'il vous aimoit : mais que cette charité de Dieu a été peut-être lon-tems exercée par la dissipation, la tiédeur, et l'éloignement que le monde inspire ! combien de tems passé inutilement, ne daignant pas écouter Dieu ! combien de déliberations avant de se rendre à ses pressantes et amoureuses sollicitations ! et lorsque vous avés été persuadée que le meilleur parti pour vous étoit de vous donner toute à lui, combien a-t'il fallu encore de combats à votre cœur pour l'obliger de suivre la ferveur où Dieu vous appelloit !...

LETTRE LI

J'ai lu, Madame, vos quatre redditions. *Il me semble*, dites-vous, *qu'il ne me manque rien, que je reçois toutes sortes de graces : mais je crains de n'y pas répondre.* Cela est très vrai. Dieu vous en a enrichie en toutes manieres, et pour vous et pour les autres : il est aussi vrai que la seule chose à craindre est qu'on demandera beaucoup à celui qui a beaucoup reçu. Il faut faire valoir votre place, votre crédit, vos talents, les dons que Dieu vous a faits : il faut en retirer l'usure. Se retirer par crainte, tomber dans la faute du serviteur paresseux qui craignoit de perdre son bien, et qui l'enfoüissoit, c'est s'exposer au même châtiment, et vous sçavez qu'il fut terrible. La vie présente est exposée à de grandes vicissitudes, et vous les éprouvez. Voilà ce qui nous doit toujours tenir dans une humble crainte : vous éprouvez les changemens attachez à notre foiblesse : vos jours et vos mois ne sont pas toujours les mêmes : ici, vous dites, *je n'ai jamais senti plus d'amour pour Dieu, ni plus d'envie de lui plaire : je brule du desir de le servir, mieux que je ne l'ai encore fait : ma ferveur est au point que je ne puis la contenir :* vous écrivez ailleurs, *je ne veux que Dieu, que croitre dans son amour, que procurer sa gloire, que lui attirer des serviteurs, que mourir et aller jouir de lui.* Dans un autre endroit, vous gémissez de la contradiction de vos desirs et de vos journées. Au mois de novembre, vous vous plaignez non seulement de ne pas avancer, mais même de reculer : vos communions et vos méditations sont superficielles, et vous font si peu d'impression, que vous les oubliez dans la journée, sans pouvoir vous rappeller vos bonnes résolutions : vous

trouvez que la grande dévotion est triste, et que vous faites moins de bonnes œuvres : le lendemain, vous êtes remise. En voilà assez pour vous faire sentir vos foiblesses, et combien vous avez besoin de la grace dans les facheuses saisons de la vie pour vous soutenir.

Ce qui me console, Madame, c'est que votre volonté ne change pas : vous êtes troublée, tentée, agitée, mais vous n'y consentez pas : vous roulez toujours sur le même pivôt, ou pour parler selon le langage de l'écriture, Dieu vous fait la grace d'être *toujours enracinée en lui :* c'est-là le fruit des bonnes œuvres : elles donnent à l'ame de la stabilité. Le fonds de votre cœur, au milieu de tous les vents, des orages, des tempêtes, est toujours d'aimer Dieu, de ne vous départir jamais de la résolution que vous avez prise de le servir. Quel bonheur, Madame, de n'être point de ces ames légeres et inconstantes qui passent, en un moment, de la vie à la mort ! un objet, un plaisir, une peine d'un instant leur fait oublier les plus saintes promesses et violer l'alliance qu'elles avoient faites avec Dieu. Si le repentir succéde à la rechute, bientôt après, la rechute succéde au repentir : mais le repentir est foible, superficiel, souvent contrefait, et plus capable de causer des sacrileges que d'attirer des graces, au-lieu que la rechute est énorme, et conduit souvent à l'endurcissement et à la réprobation. Graces à Dieu, vous n'éprouvez point ces dangereuses et mortelles alternatives : vos vicissitudes sont comme celles des personnes d'une bonne complexion : leurs jours et leurs mois ne se ressemblent pas : il y en a de beaux et de fâcheux : l'été est suivi de l'hiver : ils en sentent, comme les autres, les incommodités : mais le fonds de leur santé est toujours le même : ils résistent aux froids les plus rigoureux : les foibles tombent avec les feuilles. Vous vous plaignez des affaires qui vous accablent : mais Dieu, que vous cherchez, en sera votre joie : c'est votre état : Dieu lui-même vous l'a formé : il vous charge de veiller à sa gloire dans ces affaires qui se traitent devant vous : où est le négociant, qui s'afflige

de l'étendue de son négoce ? Vous en souffrez, mais c'est-là votre pénitence : vous craignez que cet accablement ne vous dissipe trop : tant que votre intention sera droite, ce n'est pas dissipation, ce sont de bonnes œuvres : *la vie*, dites-vous, *se passe en affaires et en amusemens : les affaires m'ont éloignée de Dieu à Versailles, et les amusemens m'en ont éloignée à Fontainebleau :* ces plaisirs vous sont nécessaires : vous avez vu que vos maladies venoient d'ennui et de contrainte : ils ne vous éloigneront pas de Dieu : il est plus près de vous que vous ne pensez : amusez vous donc encore, Me., vous en avez besoin : et ceux, qui sont autour de vous, à qui vous servez d'azile, pourroient-ils supporter une vie sérieuse ? vous ne pouvez arriver à l'unique nécessaire dans la région que vous habitez, que par ces amusemens et par ces inutilités : voilà les filets et l'hameçon, pour la pêche que vous avez à faire : il faut que dans le lieu des plaisirs on apprenne par vous comment on doit les régler, et quels sont les jeux innocens, compatibles avec la vertu. Vous vous plaignez de vous y attacher : mais en faites-vous votre passion ?

Frequentés la communion : c'est le pain des élus, la force, la consolation, la transformation, la vie, le paradis des enfans de Dieu. Songez, Madame, que ce sacrement est Jesus Christ même. Vous ne scandalisez personne : votre vie est la bonne odeur de J. C. : je vous en assure, Madame, les plus grands libertins révérent vos communions, et les bonnes ames en sont encouragées.

Méprisez, plus que jamais, la fausse prudence du siecle, qui s'appuie sur des maximes contraires à la religion : confondez la, détruisez la : du moins, ne vous lassez pas de la combattre : ne la laissez pas dominer dans le conseil du roi : chargez la, si vous pouvez, d'une telle ignominie, qu'elle n'ose y paroitre devant vous. C'est elle qui ruine les états, et détruit la religion : Dieu l'a dit, *je perdrai la sagesse et la prudence des prudents :* je parle de cette prudence criminelle qui combat les maximes de la morale, laquelle chez les chrétiens

doit être la suprême loi. Faites un grand usage de la sagesse véritable, qui est selon la droite raison : qu'elle assaisonne tous vos conseils, qu'elle conduise tous vos pas, qu'elle travaille tous les jours avec vous, qu'elle vous apprenne ce qui est agréable à Dieu : quand vous l'aurez connue, soiez hardie, courageuse, magnanime à supporter le travail et les contretems : ménagemens, sollicitations, prieres, emploiez tout pour faire triompher la vérité, et abandonnez le succès à la providence. N'espérez dans les affaires publiques, et sur-tout dans celles de la religion, que lorsque vous aurés pour appui la justice.

Vous pourrez, ... au roi ce qu'il n'est pas nécessaire de lui . . . . . qui nuiroit au prochain, s'il étoit dit : ce n'est pas un . . . . et votre intention doit être, en lui disant, ... nous vous avons autrefois décidé cette question : c'est une . . . . permise, et non un . . . . il seroit aisé de le prouver par l'exemple et le sentiment des saints, aussi bien que par la doctrine de St. Thomas.

Je m'apperçois que vous avancez : vous avez cette crainte filiale qui abhorre le péché : c'est le don qui conserve en nous tous les autres dons, comme il en est le fondement. Vos filles s'apperçoivent de votre progrès dans la sagesse, dans la douceur, dans une résignation en Dieu, qui se fait sentir, dans la compassion, dans la patience, dans l'amour divin qui est la voie parfaite. Que le grand Dieu de gloire en soit béni à jamais ! Je vais prier pour vous du meilleur de mon cœur. Notre Seigneur promit aux apôtres nos devanciers, et en leur personnes à tous les évêques, de leur accorder tout ce qu'ils demanderont. J'espere qu'il m'exaucera pour vous. Je me plains de ne vous voir que deux heures en six mois touchant votre grande affaire. Je craignois de trouver en vous les inconstances des femmes de la cour, et je n'y ai trouvé que la fidélité des épouses de J. C. mais certainement je ne vous vois pas assez.

LETTRE LII

Sur ses progrès.

J'ai reçu, Madame, le dernier paquet que vous m'avez envoié : il m'a donné une consolation singuliere : je vois et j'admire la conduite paternelle de Dieu sur vous : votre état n'est pas naturel : il devroit faire couler sur vous une abondance de consolation sensible, et vous ôter le repos et la joie de la conscience : la jouissance des biens temporels, qui s'offrent à vous, devroit vous faire perdre les biens éternels : car telle est la loi que Dieu a établie : l'on perd les biens et la paix de la conscience, quand on cesse de chercher premiérement le roïaume de Dieu et sa justice : et il en coute beaucoup à la nature quand on veut tout sacrifier à la gloire de Dieu et à son salut. Votre place, Madame, devroit naturellement faire une réprouvée, et Dieu veut y avoir une sainte et une prédestinée : vous lui sacrifiez un roïaume temporel : et en échange il vous en prépare un éternel. Je veux, Madame, m'étendre davantage sur le sujet de votre derniere : celle-ci n'est que pour en accuser la réception, et pour vous en dire un mot que les pensées de Dieu sont bien éloignées de celles des pauvres hommes comme nous. Si Dieu ne contrebalançoit pas la félicité temporelle de votre état, vous seriez, Madame, comme tant de femmes vaines qui vous ont devancée, idolâtre de vous-même, livrée aux passions mondaines, flattée des pécheurs, recherchée par ceux qui n'aiment rien, improuvée par les gens de bien, haïe de Dieu et de ses saints, et l'affliction de l'église,

dont vous êtes aujourd'hui le soutien et la consolation. Je ne puis m'empêcher de vous dire, Madame, que Dieu vous fait une meilleure condition par sa grace, et que vous devez bien vous garder de changer jamais, quelle promesse, ou quelle menace que le monde puisse vous faire : espérez tout de Dieu, qui tient en sa main le sort des hommes et des empires : vous êtes bien, et vous ne serez jamais délaissée du Tout-Puissant.

LETTRE LIII

Dieu demande de vous une grande patience : j'ai fortement dans l'esprit qu'il veut faire quelque chose de grand par vous : tout ce que je vois est contre l'ordre naturel des choses, et rien n'arrive ici bas par hazard. Le Seigneur vous conduit, rien ne vous manquera : votre état est de lui : il n'est point médiocre, et j'ai plus d'espérance que jamais de voir vos desirs accomplis. Vous ne connoissés pas l'avantage de la souffrance : c'est un tems de nuage et d'obscurité : la foi doit vous y conduire, et la confiance en Dieu doit vous y rendre inébranlable.

Vous croïez quelquefois être anéantie : la souffrance vous accable : le dépit vous environne : c'est un chien qui aboye, il ne vous mordra jamais, que vous ne le vouliez. N'examinez point, dans le tems de la peine, ni vos souffrances, ni vos impatiences : elles sont plus hors de votre cœur, que vous ne pensez : vous vous connoitrés mieux après la tribulation : l'écriture nous apprend que l'homme patient vaut mieux que l'homme fort, et que celui, qui devient le maître de lui-même, est bien au-dessus de celui qui étend ses conquêtes sur des villes fortes. *Vous pouvez être martir sans passer par le glaive*, dit St. Bernard, *si vous gardez la patience.* Vous voïez, Madame, combien votre état présent vous éleve dans la pieté sans y penser. St. Jaques nous assure que la patience fait un chrétien parfait : *considérez*, dit-il, *comme le sujet d'une extrême joie, les diverses afflictions qui vous arrivent, sachant que l'épreuve de votre foi produit la patience. Or la patience fait un ouvrage parfait.* Pourquoi donc vous affli-

gez-vous, Madame, pourquoi regardez-vous votre état, comme un état de bassesse et de médiocrité ?

Glorifions nous, dit St. Paul, *dans nos afflictions, sachant que l'affliction produit la patience, la patience l'épreuve, l'épreuve l'espérance, et l'espérance ne nous trompe point.* Vous souffrez, mais Dieu vous prépare par-là à ses desseins : vous souffrez de vos impatiences, mais elles sont légeres, et vous gagnez plus que vous ne perdez : vous souffrez de ne plus faire tant de bonnes œuvres, mais la souffrance est une œuvre parfaite, et vous méritez la grace des bonnes œuvres auxquelles Dieu vous destine. Vous souffrez d'attendre sans voir d'avancement, mais qu'importe, pourvu que Dieu le voie : vous souffrez d'être abatue, de vous voir dans les larmes, dans le danger d'offenser Dieu : mais Dieu vous sanctifie, et éloigne de vous par la souffrance l'orgueil, l'hipocrisie, la présomption, l'amour du siècle, l'attachement à la vie : vous ne discernez pas que Dieu vous conduit par la main dans l'écôle des vertus, compagnes inséparables de la patience, et qui menent à la perfection, à l'humilité, à la douceur, à la confiance en Dieu, à la soumission, à la providence, à la pénitence, à la faim et à la soif de la justice, à la priere, à l'amour de Dieu que vous sentez être l'unique ressource solide dans les miseres de ce déplorable pélerinage. Tout ce que je vois aujourd'hui en vous me montre la main invisible du Tout-Puissant qui vous conduit. Pourquoi êtes-vous à la cour, au faîte des grandeurs ? pourquoi tant de goût pour Dieu ? pourquoi tant de desirs d'une vie parfaitement chrétienne ? pourquoi le prince, amusé innocemment, et comme lié par la main de Dieu ? c'est qu'il le veut hors des pieges du diable, il veut l'affranchir, et ensuite le sanctifier : *il le lie, et il vous lie :* car c'est par vous qu'il veut le sauver : s'il vous échapoit, et si vous lui échapiez, son dessein ne s'accompliroit pas. La contrainte est donc dans l'ordre de Dieu : les jours paroissent vuides aujourd'hui pour en fournir à l'avenir de pleins : quoiqu'il y ait, ce semble, encore tant de choses à faire, il faut au-

jourd'hui ne rien faire pour attendre le tems de faire tout. C'est beaucoup que les liens de l'iniquité soient rompus et qu'il soit délivré ! votre chambre est son azile : Dieu l'y conduit hors des pieges du siecle : sans vous, hélas ! où ne seroit-il pas pris, parmi tant d'embuches qu'on lui tendoit ? c'est beaucoup qu'il s'accoutume à ne plus donner les jours de la vie à la malignité du siècle : c'est déjà les racheter dans un sens ; et l'on peut espérer qu'il sera conduit jusqu'à les remplir de bonnes œuvres. Ecriez vous avec St. Paul, *ô profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu ! que ses jugemens sont incompréhensibles et ses voies impénétrables ! car qui a connu les desseins de Dieu, ou qui est entré dans le secret de ses conseils ? tout est de lui, tout est par lui, etc.*

Offrez vous à lui dans toutes vos peines, et offrez les pour le roi et pour son état. Considérez les exemples de Job, de Tobie, et de tous les saints que Dieu a purifiez par la patience : imités leur égalité, et leur confiance : Dieu vous veut dans l'esclavage, quoique vous soïez née libre, afin que vous retiriez du véritable esclavage, qui est celui du péché, *la personne que vous aimez le plus.*

Je suis bien content de votre amour pour Dieu, de votre zèle pour les bonnes œuvres, de votre crainte de l'offenser, de la haine que vous avez contre le monde, de votre détachement de la vie, de votre joie au souvenir de la mort et de l'éternité. Mais faites vos efforts pour avancer dans la patience : les ennuis et les mortifications de votre état vous tiendront lieu de pénitence. Gerson dit qu'il faut cultiver notre ame comme un jardinier cultive son jardin : quand il fait sec, il l'arrose : quand il pleut, il cesse d'arroser : il seme en certains tems les fruits de la saison : c'est à présent le fruit de la patience qu'il faut cultiver, c'est la saison de cette vertu : je verrai, Madame, à votre retour de Fontainebleau, si votre jardin est bien fertile.

Ne pensez guere aux sujets qui pourroient vous attrister :

Dieu est près de vous : que vous faut-il de plus pour vous donner une joie solide ? il faut que vous fassiés voir la vertu aimable, et qu'on voie en vous que le poids de l'évangile n'accable point, qu'il est au contraire si doux et si leger, quand on le prend véritablement sur soi, qu'il devient le véritable soulagement d'une ame : c'est à vous à mettre la piété en réputation et à faire sentir la vérité de cette parole du St. Esprit, que *la bonne conscience est un banquet continuel*, douce, gaie, complaisante en tout, hors dans le mal, qu'il ne faut ni faire, ni aprouver, ni permettre, mais que vous devez réprimer fortement, à moins que la sagesse chrétienne ne vous engage à supprimer des avis qui ne feroient qu'aigrir et rebuter.

LETTRE LIV

Sur l'orgueil.

Animez-vous, Madame, contre l'orgueil par ces motifs. 1. L'orgueil est l'ennemi de toutes les vertus : il nous ravit en un moment le fruit de nos bonnes œuvres : *en vérité, je vous le dis, ils ont déjà reçu leur récompense.* Les vertus les plus éminentes deviennent un péché par la contagion de ce vice : imitez la sainte Vierge : écrasez, comme elle, la tête de ce serpent. 2. motif. Cette passion est la source et la racine de tout péché, *la superbe sépare de Dieu et conduit à l'apostasie* dit le St. Esprit dans les proverbes. Considérez en détail l'étendue de ce grand mal pour en concevoir tous les jours une plus grande horreur : selon St. Grégoire et les téologiens, il mene à son cortége l'amour des pompes et vanitez du siècle auxqueles vous avez renoncé, l'attachement à son sens, le desir de commander partout, l'horreur de l'obéissance, une recherche continuelle de sa propre gloire jusqu'aux piés des autels et dans les choses les plus saintes, et devant le souverain roi devant lequel toute créature doit être anéantie, l'opiniâtreté, la fierté, la colere, la mauvaise joie dans la prospérité, la tristesse ennemie du salut, la haine continuelle de ceux qui nous sont préferez, ou qui nous méprisent. Quel vice ! que ses racines sont profondes et étendues ! puisque le corps du péché est mort en vous par la grace du Sauveur, travaillez à en arracher jusqu'aux plus petites racines. 3. motif. *Dieu a en abomination la superbe.* L'abomination n'est pas une

haine commune : c'est une aversion excessive : de là vient que Dieu le punit avec tant de sévérité, et quelques fois si soudainement, parce qu'il ne le peut souffrir long-tems. *Dieu a renversé*, dit l'ecclésiaste, *les trônes des puissances orgueilleuses, il a mis à leur place des personnes humbles.* Il n'a pas épargné les nations entieres, à cause de leur orgueil : il les a desséchées jusques à la racine, il a anéanti leur mémoire. L'unique gloire de l'homme, du pauvre, et du riche, c'est de craindre Dieu et de ne mépriser personne : l'ange superbe est précipité du haut de sa gloire et changé en démon aussitôt après son péché : Dathan et Abiron sont ensévelis tout vivans dans l'enfer à cause de leur ambition : Nabuchodonosor roi de Babilone, dans l'instant même de sa vaine complaisance, est chassé de son trône, et réduit à vivre en bête, pendant sept ans, jusqu'à ce qu'il confesse lui-même, que Dieu fait humilier les orgueilleux : Hérode, roi de Judée, écoute avec plaisir une flatterie du peuple, qui s'écrie après sa harangue, qu'il a parlé divinement, et à l'instant il se sent frapé par l'ange du Seigneur, et devient la pâture des vers ! O que la miséricorde de Dieu a été grande sur vous, de ne vous avoir pas frappée, lorsque vous étiés orgueilleuse ! qu'il est bon de vous avoir inspiré un amour sincere pour l'humilité ! quel puissant motif de vous animer contre la superbe, puisque vous voiez Dieu, que vous aimez présentement de tout votre cœur, si fort animé contre ce monstre !

Ne retournez jamais volontairement sur vous même pour vous y complaire un instant, encore moins pour vous y arrêter. Pensez, au contraire, à ce qui vous doit humilier, aux péchés de votre vie passée, *supposé que vous en aiez commis quelques-uns d'humilians.* Pensez à ceux que vous pouvez commettre, environnée comme vous êtes de mille dangers : vous portés la grace dans un vase bien fragile : vous pouvez devenir un démon en peu de tems : vous n'avez qu'à vous remplir de bonne opinion de vous-même. St. Augustin dit que la vaine complaisance en soi-même est un des plus dangereux

effets de l'orgueil. Appliqués vous particuliérement pendant ce mois à vous humilier profondément devant Dieu. Réduisés vous à rien, si vous pouvez, dans votre pensée, à la priere, au sacrifice de la messe, à la confession, à la communion, surtout à la priere : dites y comme Abraham, *je parlerai au Seigneur, moi qui ne suis que cendre, et que poussiere :* ou comme David et avec le même sentiment, *je ne suis devant vous que comme un néant :* au sacrifice, anéantie aux piés de l'autel, désirés de sacrifier sans réserve vos biens, votre gloire, votre vie, pour l'honneur de votre souverain maître : à la confession, frapant votre poitrine, confessés très humblement, que vous êtes coupable, et très coupable. Ressouvénes vous qu'être pénitente, c'est *avoir un cœur contrit et humilié.* A la communion, répétez trois fois les paroles humbles du centenier, que le prêtre lui-même dit à l'autel, quoique bien plus digne des saints misteres, que vous, à cause de son caractere : *Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriés en moi.* Lisez tous les jours quelqu'un des motifs ci-dessus dont vous transcrirés en abrégé ce qui vous touchera le plus : dites ensuite cette courte priere, ou autre semblable, *Jesus anéanti pour l'amour de moi, et humble de cœur ! donnés moi l'humilité, et achevés de détruire mon orgueil : Marie, la plus humble des vierges ! obtenés moi l'humilité.* Faites une communion pendant cette octave de la nativité, ou quelqu'autre jour de ce mois, si les contre-tems vous obligeoient de la remettre, pour demander à Dieu particuliérement l'humilité, sous la protection de la sainte Vierge, que vous tâcherés de mettre ce jour-là dans vos intérêts. Je vous conjure, Madame, de ne point mourir, que votre mesure ne soit pleine, et de ne montrer de tristesse au roi, que pour réprimer le vice, ou pour compatir à la sienne.

LETTRE LV

Conseils divers.

Vous desirez toujours votre avancement, Madame : de là, je conclus que vous avancez. Si vous disiez, je suis riche, je n'ai besoin de rien, je me contente de ce que j'ai, je n'en veux pas davantage, je vous dirois avec assurance que vous êtes arrêtée, que la tiédeur a pris possession de votre ame, et que vous allez reculer. Le desir continuel d'avancer et l'effort que l'on fait vers la perfection sans se lasser, est, dit St. Bernard, la perfection de cette vie. Je me réjouis, Madame, de ne vous avoir jamais vue, depuis que j'ai l'honneur de vous connoitre, sans ce desir sincere : et je me réjouis encore plus de voir cette inclination dominante dans votre âge plus avancé. Ne dois-je pas espérer que Dieu comblera vos vœux et vos prieres ? permettra-t'il que nous ignorions ce qu'il faut encore à votre mesure ? Je lui ai demandé, ce matin, de tout mon cœur de me le faire connoitre, puisque j'en suis chargé avec vous, et puisqu'il vous inspire la confiance de me croire sur un article si important. Demandez le avec moi, Madame, dans ce saint tems, afin que Dieu me donne son esprit. *Il penètre et fait pénétrer les profondeurs de Dieu*, dit St. Paul : *or, nous n'avons pas reçu l'esprit du monde, mais l'esprit de Dieu, afin que nous sachions les dons qu'ils nous a faits*, et par conséquent les obligations ou les devoirs de reconnoissance qu'ils nous imposent. J'espere que dans ce temps de plénitude il me donnera ce qu'il vous faut, ou qu'il vous donnera directe-

ment ce que mes péchés, et l'abus que je fais de ses lumieres empêcheroient que je ne reçusse pour vous. En attendant, je vous exhorte aux bonnes œuvres de votre état, à faire et à souffrir davantage, si Dieu le demande de vous. Je vous conseille l'humilité de cœur dans le rang et dans la place où la providence veut que vous soiez, un amour immense pour Dieu, une reconnoissance sans bornes, un cœur plus charitable et plus miséricordieux que vos œuvres, une confiance, une paix profonde, la liberté des enfans de Dieu : soiez simple dans la suite de tout ce qui est vraîment mal, prudente dans la poursuite de tout ce qui est vraîment bien, et dans le choix de celui qu'on vous propose de faire, patiente, bonne, courageuse, gaie, ferme, indulgente, et si pieuse que tout tende à la gloire de Dieu et au salut, toujours prête à mourir et à aller avec J. C. quand l'heure sera venue. Votre conversion est sincere : vous acheteriez, au prix de tout, ce que Dieu veut : et si l'on vous poussoit, vous seriez extrême dans vos pratiques : vos prieres sont bonnes, mais vous n'êtes pas impeccable : quand quelque négligence vous y prend, relevez vous au plus vite, demandez pardon, et ne croiez pas tout perdu, quand vous n'êtes pas contente de vous-même. Combattez votre opinion sans scrupule : vous n'en êtes pas esclave : et vous savez que tout vient de Dieu : je sai que vous lui renvoiez la gloire de tout, le plus que vous pouvez. La pénitence et les bonnes œuvres lavent les fautes légeres dans lesquelles vous tombez. Les flatteries et l'amitié qui vous trouvent par tout, sont le piege ordinaire de votre place : vous y êtes attentive : vous les craignez : j'espere que vous n'y ferés pas de chutes considérables, détournez les yeux, de la vanité, des commodités, et des richesses de la maison du roi : *comment y renoncer, si ce n'est de cœur ?* acceptez, en compensation, les incomoditez et les souffrances que Dieu y a invisiblement attachées. Je sçais que la mesure en est bonne, et que Dieu sçait quelquefois vous faire un partage que vous ne choisiriez pas sans lui, quoique vous y trouviez tant de plaisirs. Si Dieu

n'avoit pas placé et enraciné la piété dans votre cœur, vous ne la rapelleriez pas si aisément au tems de votre besoin. Je suis assuré, Madame, qu'elle n'est pas superficielle : faites quelle croisse encore : et aimez de tout votre cœur l'église et le roi, et tout le reste dans l'ordre de Dieu.

Je ne puis douter, Madame, que Dieu ne veuille faire par vous de très grands bien à notre pieux monarque, au royaume, et à l'église : conservez vous donc : et pour cela, suivez les leçons de Mr. Fagon. Tenez vous dans une grande liberté d'esprit et de cœur : l'innocence de votre vie et de vos intentions doit vous la donner. Un enfant, qui est aimé singuliérement de son pere, qui l'aime uniquement, qui est toujours sous ses yeux, qui ne cherche qu'à le servir et à augmenter sa gloire et sa joie, vit aussi lui-même dans une joie et une liberté continuelle : voilà votre état : vous êtes chérie dans la maison : vous n'en sortirez jamais, personne ne vous ravira à un si bon pere : vous êtes continuellement sous ses yeux : il a un grand soin de tout ce qui vous regarde : un cheveu ne tombera pas de votre tête sans son ordre : il vous éclaire, d'en haut, des lumieres d'une sagesse que le monde ne peut donner : il vous a déjà donné son esprit, et il vous le donnera encore : il vous nourrit avec plaisir de sa substance : il vous donne le pain des anges, le pain de l'immortalité dans une terre de mort et pleine d'hommes méchans et infideles. Enfin, Madame, pour parler le langage de l'écriture, il me semble que Dieu vous garde *comme la prunelle de son œil.* Ayez donc grande confiance : marchez dans la joie du St. Esprit en la répandant sur le roi : car il a besoin de gouter la douceur et la liberté de la bonne conscience. Il regarde encore trop la vertu et la perfection de son état, par ce qu'il y a de plus austere et de plus rebutant pour la nature : quand il verra la personne, qu'il aime et qu'il estime le plus, dans une joie et une liberté d'esprit continuelle, dans une continuelle innocence, et dans un amour ardent des bonnes œuvres, Dieu lui fera la grace d'aspirer au même bonheur : LA FEMME FIDELE

sanctifiera L'HOMME INFIDELE, dit St. Paul, *combien plus* LE MARI *chrétien*. Courage donc, Madame. Dieu a ses momens : les cœurs des princes sont entre ses mains : quand il commence à les renouveller, on doit tout attendre : il acheve à la fin son ouvrage : quelle joie pour vous de voir un jour ce roi, que vous aimez tant, de le voir comblé de bonnes œuvres partager avec vous dans le ciel la même gloire et le même bonheur !

Comme Dieu mêle dans la contrainte de votre état une abondance de peines et de servitude, il y répand aussi une abondance de graces et de consolations. Je ne crains point d'être séducteur en vous prêchant la liberté innocente de votre état : et je n'ai pas craint d'être austere en vous assujettissant à certains exercices quand j'ai cru que vous aviez besoin d'y être soutenue ou ramenée : ces deux leçons ne sont pas contraire, et ont besoin d'être unies : votre regle particuliere ne vous oblige que dans les choses de commandement : tout le reste doit céder aux biens de votre état. Je n'ai garde d'abandonner les fonctions saintes de mon ministere, dont je vous suis redevable : je ne cederai jamais ma place à un autre, que quand cette cession vous sera plus avantageuse.

LETTRE LVI

Sur les motifs de tendre à la perfection, et sur les moïens d'y arriver.

Je vais répondre d'abord à votre lettre, et ensuite à votre reddition. Je ne puis m'empêcher d'approuver votre ambition pour la plus haute perfection. Mais il faut vous rappeller les principaux moïens d'y parvenir. Je suis ravi de ces mots, *je ne mets point de borne à mes desirs.* Je suis persuadé que Dieu vous appelle à la perfection, car vous avez beaucoup reçu, et il est certain qu'on vous demandera beaucoup : et y a t'il un maitre qui mérite d'être servi avec plus d'attention et d'amour, que celui qui vous a gagnée et attachée à son service ? la reconnoissance, que vous lui devez, ne vous devroit-elle pas porter aux choses les plus hautes et les plus difficiles ? C'est pour vous rendre parfaite, qu'il vous donne la pureté de conscience, la paix, ce grand mépris des choses du monde, et l'attrait pour le recueillement au milieu de la plus grande dissipation. Comptez qu'il vous dit comme à Abraham : *marchez en ma présence, et vous serez parfaite.* De plus, votre état demande une grande perfection : dans les conditions médiocres, une vertu médiocre suffit : mais dans les conditions élevées comme la vôtre, il faut une grande foi, une grande confiance en Dieu, un amour ardent, une grande religion, un grand zèle pour sa gloire, une grande fidélité à éviter toute sorte de mal, une inclination ardente pour le bien

jointe à une profonde humilité de cœur. La perfection de cette vie en chaque condition consiste à desirer toujours d'avancer vers le terme où Jesus Christ nous appelle. *Je ne pense point*, dit St. Paul aux Philippiens, *avoir atteint où je tends : mais mon unique soin, c'est qu'oubliant ce qui est derrière moi, et m'avançant vers ce qui est devant, je cours incessamment vers le but de ma carriere pour remporter le prix de la félicité du ciel à laquelle Dieu nous appelle par J. C.* Oubliez donc, Madame, ce que vous avez déjâ fait : ne vous contentez pas de marcher : courez, c'est-à-dire, agissez avec ferveur d'esprit : vous avés une vraie soif de la justice : ayez pour le prix de la felicité du ciel la même ambition, que les courtisans ont pour les hautes fortunes, sans vous rebuter jamais ni des difficultés du dehors, ni des oppositions du dedans.

Voici d'excellens moïens pour arriver à la perfection. 1. Le recueillement fréquent au milieu du monde. 2. La paix et la pureté de la conscience dans vos pratiques de pieté. 3. Un détachement entier de tout ce qui n'a point de rapport à la volonté de Dieu. Il veut que vous ne teniez à rien que par amour pour lui : souvenez vous qu'il vous dit en St. Matthieu, *je suis venu apporter le glaive et séparer le fils d'avec le pere.* 4. Une fidélité non seulement de serviteur à son maître, ou d'un ami à son ami, d'un enfant à son pere, mais d'une épouse à son époux, dont tous les intérêts sont communs, qui n'ont qu'un cœur, et qui sont inséparables. 5. Une humilité qui vous fasse oublier le bien que vous faites, et remercier Dieu du mal que vous ne faites pas. 6. Un grand courage à vous faire violence quand Dieu le demandera pour sa gloire et pour votre avancement. 7. Enfin le moïen le plus excellent de tous, et bien conforme à l'attrait de votre grace, c'est la charité, selon cette parole de St. Paul, *la charité est la plus excellente voie.* Dieu, ce me semble, élargit votre cœur, et lui donne plus d'étendue qu'aux autres, pour y placer une plus abondante charité. Qu'on n'approche

jamais de vous sans en ressentir les effets : que les dames que vous voiés apprennent cette vertu qui conduit à tout : on devient efféminé avec les femmes du monde : qu'on devienne charitable avec vous : que les feux de votre amour en allument d'autres.

Les obstacles que vous sentez dans votre état à la perfection ne vous arrêteront pas. L'orgueil est abjuré, il y a lontems, c'est un ennemi vaincu, désarmé, et sans force : vous criez, parce qu'il vous fait peur : mais quelle blessure vous a-t'il fait depuis sa déroute ? un nom l'écrase et l'anéantit, lui qui écrase les plus puissans du siècle ! Vous ne sentez pas la force de la grace, n'importe : j'aime mieux qu'elle vous défende sans se faire sentir. La vanité pouvoit autrefois beaucoup : mais elle ne peut plus rien contre une ame fidele : souvenez vous de ces paroles consolantes de St. Paul : après s'être plaint pour tous les hommes du desordre des passions, après avoir dit, *je me plais dans la loi de Dieu selon l'homme intérieur, mais je sens dans les membres de mon corps une autre loi qui combat contre la loi de mon esprit*, il ajoute, *il n'y a plus de condamnation pour ceux qui sont en J. C., et qui ne marchent point selon la chair.* L'orgueil est avec vous, il vous suit par tout, il vous environne, mais il ne vous dominera plus : vous aimerez à jamais la gloire de J. C. au dessus de la votre : je veux être votre caution, soïés en paix là-dessus, et méprisez un ennemi si méprisable, quelque importunité qu'il vous cause.

Il faut vous dissiper souvent pour vous délasser : vous ne pouvez pas toujours être recueillie : mais rentrez souvent chez vous quand vous sortez hors de vous, et cherchez en tout la gloire de celui que votre cœur aime. Votre état et votre santé ne vous permettent pas les austérités de la solitude : mais tâchez de vous faire violence tous les jours en quelque chose. Refusez à vos sens quelquefois ce qu'ils demandent quoique innocent, afin de tenir toujours la chair soumise à l'esprit.
O madame, que les maximes des enfans de Dieu sont oppo-

sées à la molesse et à la sensualité du siècle ! Acceptez de bon cœur les souffrances que Dieu vous envoie : refusez quelque chose tantôt à la vue, quelquefois à l'odorat, d'autres fois à l'ouie, quand vous le pouvez, sans être remarquée : soiés ingénieuse à crucifier votre chair en de petites choses. Cette application journaliere que vous aurez à ne la pas laisser toujours en repos sera une vraie croix pour elle. Vous savez, Madame, que les grandes austérités vous sont défendues : vous êtes sage, et j'espere que vous ne ferez jamais aucune indiscrétion qui puisse détruire votre santé. Je ne crains point la fausseté pour vous : je ne crains dans les affaires que la destruction de votre santé : vous ne vous y donnez point par passion : vous y cherchez la gloire de Dieu : et quoique votre attention diminue pour le recueillement et pour la priere dans ce tems-là, vous n'en êtes pas moins unie à Dieu. Ce que l'on fait pour lui ne nous sépare point de lui, sur-tout quand on a soin de rentrer en soi-même après s'être répandu au dehors, et qu'on examine ce qu'on a fait d'après cette question, qu'aurois-je du faire ? je ne crains pour vous que l'épuisement.

Au reste, Madame, la confiance que vous avez pour votre salut, jointe à la crainte de déplaire à Dieu dans les moindres choses, me charme et me ravit. Suivez la lumiere de Dieu, quand elle vous montrera un mal à éviter, ou un bien qui est de votre état. Dans le doute, attendez que vous soiez plus assurée de la volonté de Dieu, par le conseil de la priere : dites comme Samuel, *parlez, Seigneur, car votre servante vous écoute.* Le zèle que vous sentez pour le salut des ames, c'est la grace des fondateurs et des institutrices : vous en aurez, s'il plait à Dieu, un jour la récompense : j'aurai bien de la joie de vous voir placée auprès des saintes Thereses. Ceux par qui les ames auront été instruites dans les voies et dans les devoirs de la justice brilleront comme des étoiles durant toute l'éternité.

Je me suis déjà bien apperçu de votre patience pour les

personnes et pour les choses, dont vous vous mêlez. Vous savez que c'est là le grand avis de St. Paul à son cher Timothée : le serviteur de Dieu doit être doux, et modéré envers le monde, capable d'instruire, patient : il doit reprendre avec bonté et avec modestie ceux mêmes qui résistent à la vérité dans l'espérance que Dieu leur pourra donner un jour l'esprit de pénitence, et les changera, et que revenant de leurs égaremens ils sortiront des pieges du diable qui les tient captifs.

Je ne puis finir, sans vous témoigner combien je crains que les grandes affaires de cette saison ne fassent une trop grande impression sur votre santé. Je sais que votre sensibilité est involontaire et inévitable à cause de la vivacité de votre tempérament, qui ne sçauroit rien perdre de tout ce qui peut mettre en peine, et à qui aucune prévoiance fâcheuse n'échape : mais je croirois qu'il seroit bon que vous acceptassiez le pis aller en esprit de sacrifice et d'abandon à Dieu. Pour la personne du roi, au nom de Dieu, faites, Madame, que sans éclat on ne néglige aucune précaution. Il y a sur lui trop de marques d'une providence miséricordieuse pour croire que nous le perdions : Dieu a sans doute ses desseins sur lui : et j'espere qu'il le conservera : mais enfin il faut prendre garde à tout sans paroitre craindre. Et pour vous, Madame, rassurez vous, Dieu paroit aimer trop le roi *pour vous le prendre* sans l'avoir auparavant rendu meilleur, et sans lui avoir fait faire les biens qu'il semble préparer. Consolez vous donc, et ouvrez votre cœur à la paix de Dieu. Si Dieu l'éprouve, ce n'est que pour le purifier, et pour lui faire expier ce qu'il a laissé faire à ceux qui ne sont plus : mais Dieu l'épargnera lui-même, et achevera son ouvrage : je l'espere, je le desire, et je souhaite de tout mon cœur que vous l'espériez pour votre consolation. Peut-être cette grace est-elle réservée à vos prieres, et à votre foi, à des prieres vives et à une foi persévérante.

LETTRE LVII

Sur la présence de Dieu.

La reine de Saba étant venue des extrémités de la terre pour entendre Salomon, après avoir vu toute sa sagesse, l'ordre de ses officiers, et la magnificence de sa maison, s'écria, *heureux sont vos serviteurs qui sont sans cesse devant vous et qui écoutent votre sagesse !* Plus heureuse celle qui est sans cesse devant celui qui est plus que Salomon ! heureuse celle qui entend la sagesse éternelle au milieu des folies du siecle ! Le Dieu fort, le Dieu terrible, le Dieu des vengeances qui perdra bientôt le monde entier et les puissances rébelles par le seul souffle de sa bouche, vient vous chercher, Madame, du haut de sa gloire : il veut être pour vous le *Dieu de miséricorde et de toute consolation :* faites consister votre bonheur et un de vos principaux devoirs à profiter de ses visites et à vivre en sa présence. *Courez* après lui, quand il s'en va : priez le de vous *entraîner à l'odeur de ses parfums.* Demandez à ceux qui peuvent vous l'apprendre, *où est votre bien-aimé ? où il se repose ? où il fait ses banquets mystérieux :* il les fait avec les ames fideles. Voici deux motifs pour vous exciter. 1. Vous y êtes appellée. 2. Par-là, vous connoitrez les desseins de Dieu sur vous, et vous les accomplirez.

I. Motif. Oui, Madame, c'est votre grace : Dieu vous y attire : je l'ai remarqué il y a lon-tems : et j'ai été ravi de voir dans votre derniere reddition : *la vue éloignée de Dieu m'est*

insuportable : voilà la peine des plus grands saints. Qu'un St. Ignace soit uni à Dieu par un don particulier, lui qui allant au martire dans les premiers siecles de l'église déclaroit ne rien craindre, et sacrifioit volontiers toutes choses pour jouir de J. C., l'on n'en doit pas être surpris : que Dieu se communique intimément à tant d'autres Sts. martirs et confesseurs, aux Dominiques, aux Thérèses, aux Catherines, qui ont tout quitté pour jouir sans interruption et sans partage de leur bien-aimé, il y a plus de proportion. Mais que vous ayez le sort des solitaires au milieu du siècle, que l'héritage des favorites de Dieu vous soit donné, c'est ce qui doit exciter en vous une parfaite reconnoissance. N'avez vous pas éprouvé, Madame, depuis lon-tems son soin assidu à vous visiter ? combien de formes n'a-t-il pas emprunté selon vos besoins ? Je l'ai pu remarquer plus aisément que vous : il vous a menée comme par la main où vous êtes aujourd'hui : comme un médecin, il vous a guérie des infirmités de votre ame : comme un bon pere, il vous instruit, il vous reprend, il vous exerce : comme l'époux fidele de votre ame, il la réjouit par sa présence et prend plaisir à l'orner de jour en jour des richesses de sa grace : *votre bien-aimé n'est-il pas choisi entre mille ? y a-t'il quelqu'autre semblable à lui ?* Il est tout à vous. Soyez aussi toute à lui. Vous ne le verrez point, jusqu'à ce que le rideau de la foi soit tiré : mais vous l'aurez à présent, et vous l'entendrez au fond du cœur. Il vous dira des choses que vous ne comprenez pas encore, et que les ames, étourdies par le bruit des passions, et attentives aux choses du monde, n'entendront jamais : vous ne le verrez pas, dit St. Bernard : mais vous le sentirez au fond de votre ame. Vous en serez pénétrée : et vous gouterez, mieux que vous ne l'avez encore fait, combien le Seigneur est doux à l'ame qui le cherche. Car, ou je suis trompé, ou votre attrait au recueillement est une grace d'état, et non un don passager : soiez donc fidele. L'on voit des amis qui ne se quittent point, des peres et des enfans qui sont toujours ensemble, des

époux et des épouses si unis, que rien ne les peut séparer. Les liens de la grace sont plus forts et plus tendres : qu'est-ce que Dieu ne fait pas pour vous remplir, non-seulement de ses dons, mais par lui-même. Ste. Thérèse dit, que lorsque Dieu se montra à elle, elle en perdit toute connoissance : que sera-ce, quand vous le verrez dans tout cet éclat qui ravit les anges ? Quoiqu'il se cache ici bas sous le voile de la foi, il est cependant toujours avec ceux qui l'aiment, il vous fera entendre sa voix, ses conseils : il écoutera vos plaintes : il se fera sentir à vous d'une maniere ineffable dans l'oraison : et des communications répandront une douceur et une force dans votre ame qui la rendra capable d'exécuter tous les desseins qu'il a sur vous. Comptez, Madame, sur l'expérience des saints et sur la fidélité de Dieu. Il y a encore de bonnes ames sur la terre, qui sont unies à Dieu, au milieu des embarras du siècle, qui languissent d'amour pour lui, qui se fondent en sa présence dès qu'elles l'entendent parler, à qui une de ses paroles fait gouter plus de plaisir que toutes les créatures ensemble n'en peuvent donner, avec lesquelles il entretient une si douce et si étroite union, qu'il n'est point de tourmens qu'elles ne soient prêtes d'endurer. Ce sont des énigmes pour les gens du monde, mais vous sçavez par expérience *combien le Seigneur est doux et aimable :* dites donc avec le prophête, *mon souverain bien est de m'attacher au Seigneur.*

II. Motif. L'attention à la presence de Dieu vous rendra fidele, non seulement à vos plus étroites obligations, mais encore à tous les desseins de Dieu sur vous : n'en doutez pas, Madame : Dieu a des desseins sur vous que vous ne connoissez pas encore *on demandera beaucoup à celle qui aura beaucoup reçu.* Or, quoique cela soit fort étendu dans l'état où vous êtes, et que Dieu demande de vous de grandes choses, le recueillement vous rendra fidele à tout au milieu de vos embarras. *Vous êtes*, disoit le psalmiste, *présent à tous mes pas : avant que ma parole soit sur ma langue, vous savez déjà,*

Seigneur, ce que je pense : où irai-je pour me cacher à vous ? je monte dans le ciel, vous y êtes : si je descends dans les enfers, je vous y trouve : si je vole à l'extrémité de l'orient, ou de l'occident : ce sera votre main même qui m'y conduira, et vous me tiendrez toujours de votre droite : que si je dis, au moins les ténèbres me cacheront à vos yeux, je trouve que pour me découvrir, la nuit même deviendra lumineuse. Comment une ame pourra-t'elle manquer à Dieu, pénétrée de ces sentimens ? Comment, dit St. Bernard, pourroit-on négliger de plaire à Dieu, si l'on ne cessoit de le voir partout présent et attentif ? Un sujet chargé des bienfaits de son prince pourroit-il se résoudre, je ne dis pas, à le trahir en sa présence, mais à le contredire, et à résister à ses volontés ? Marchez donc, Madame, devant Dieu, et soiez parfaite : que vos yeux soient toujours attentifs au Seigneur comme ceux de David. Aprochez vous de Dieu : vous serez éclairée : il vous manifestera les secrets adorables de sa volonté. Il vous donnera la force de les exécuter entiérement, purement, promptement, et comme il le veut. Que ce qu'il a déjà fait en vous soit une assurance de ce qu'il fera à l'avenir, vous persévérez : mais souvenez vous qu'il demande des cœurs purs, détachez, fervens en desirs, et dépendans de ses ministres. L'horreur que vous avez du péché, les bonnes œuvres, et la fréquentation des sacremens vous rendront tous les jours plus pure et plus digne des communications avec Dieu. Vous aurez tous les jours à vous détacher de nouveau de ce que vous avez déjà quitté. Croiez moi, disoit St. Bernard à ses religieux, la pratique du retranchement vous est encore nécessaire. Il faut souvent couper ce qu'on avoit déjà retranché, parce que la nature reprend aisément ce que l'esprit lui avoit fait quitter, et que les passions poussent malgré nous des rejettons de la même racine qui avoit déjà été coupée. Ce saint Pere, si savant dans ces communications avec Dieu, dit sur les passages du cantique des cantiques, où il paroit que l'époux ne se montre à l'épouse qu'après une ar-

dente recherche, que la jouissance pleine de Dieu, et l'abondance de ses graces favorites ne s'accordent qu'aux ames qui ont des désirs véhémens de s'unir à Dieu. Cherchez le donc, Madame, avec ardeur, quand vous vous sentez dissipée : élevez votre esprit au dessus des choses qui vous environnent : soupirez après votre bien-aimé : vous ne serez point frustrée de votre attente. Faites comme l'épouse : demandez à ses ministres où il est : vous le trouverez surement par le ministere des prêtres : lorsqu'il se cache à vos yeux, il se montre à eux, pour se donner à vous : ils ont même le pouvoir de vous réunir à lui, si vous l'aviez perdu entiérement : soiez donc humble et dépendante : il me semble que je vous parle sans intérêt.

LETTRE LVIII

Sur sa conduite à l'égard du prochain.

Je suis ravi, Madame, que vous aiez eu le courage de vous faire la violence que vous vous fites à la chasse. Dieu vous comptera les larmes que vous y versâtes, et l'obéïssance aveugle que vous sçutes y pratiquer. La consolation, qu'il vous donna dans le moment même de l'exécution, n'est qu'un foible commencement des récompenses qu'il prépare aux vrais obéïssans. O qu'il est bon de nous récompenser ainsi de ses propres dons, et de vous donner à vous tant de gout pour une vertu que sa grace seule peut vous rendre agréable !

Ne pensez pas, Madame, que je prétende vous louer par-là : quand vous ne me l'auriez pas défendu, la crainte seule, que j'aurois de ternir par des louanges la perfection d'une ame dont les intérêts me touchent si sincérement, me retiendroit : et je vous promets de bonne-foi que je ne vous louerai jamais. Je pretends donc uniquement benir Dieu des graces qu'il vous fait, graces dont vous devez vous estimer si indigne, graces dont vous devez craindre d'abuser, graces qui sont si élevées au dessus de l'état où sa providence vous a mise dans le monde, graces enfin qui viennent de sa pure miséricorde, et qui doivent vous humilier profondément en même tems qu'elles vous élevent au dessus de vous-même. Car enfin, n'est-il pas juste que ce qui descend de lui jusqu'à nous nous fasse remonter jusqu'à lui ?

Je le loue de tout mon cœur de ce que vous travaillez tou-

jours sérieusement à avancer l'affaire de votre salut. Vous ne savez ce que vous êtes, me dites-vous : ne le démêlez-vous pas dans vos confessions ? Je crois avoir des marques suffisantes, que vous avez l'amour de Dieu, que St. Paul dit être la fin de la loi de Dieu, qui naît d'un cœur pur, d'une bonne conscience, et d'une foi sincere. Vous faites bien de vous détourner des éxamens sur la sincérité de votre pieté : elle pousse des feuilles et des fruits au dehors, parce qu'elle a de bonnes racines au dedans : je n'en répondrois pas avec autant de confiance, si je ne voiois votre cœur et vos œuvres. Non, je n'ai gueres vu de personne plus aisée à connoitre que vous par ceux qui vous conduisent : votre confiance ne vous permet pas de vivre cachée.

Que je suis aise que vous pensiez sur-tout à la mort, que vous vous y prépariez, que vous viviez dans l'attente de l'avénement de N. S. J. C. ! O quel plaisir, quand nous lui entendrons dire dans cette gloire immense qui l'environnera, *venez les bien-aimés de mon pere posséder le roïaume, etc.* Concevez un peu quelquefois, autant qu'il est permis de le comprendre, quelle sera votre joie, de vous voir au nombre de ce petit troupeau fortuné, dont Dieu fera à jamais les délices.

Je suis étonnée, dites-vous, *de la grace de notre justification : et je ne puis jamais penser sans tressaillement à la facilité avec laquelle Dieu m'a reçue : mais quelle sera notre surprise à ce grand jour qui s'approche !* Je suis ravie que vous vous accoutumiez à vous mépriser, et que vous aimiez Dieu de plus en plus. Je garde quelques-unes des dernieres feuilles de vos redditions, où vous me marquez vos dispositions générales, pour vous les représenter si jamais vous vous refroidissez : ce que je ne crois point.

J'ai trois choses principales à traiter aujourd'hui avec vous. Les entretiens touchant le prochain, le mépris du prochain, et l'impatience.

Vous souhaitez être instruite sur le premier article dans un endroit de votre reddition de juin : vous vous accusez de

cette liberté de parler, que vous n'avez pourtant que par complaisance. Dans un autre article de votre reddition de mai, vous me dites qu'il y a des occasions de parler fortement contre votre prochain : que vous en avez toujours quelques scrupules : que cependant rien ne vous y porte que la gloire de Dieu et vos obligations envers la personne dont vous voulez le salut. Ces deux choses sont fort différentes. St. Thomas traite cette question : *je réponds*, dit-il, *que les péchés de parole dépendent principalement de l'intention de celui qui parle, et comme les discours particuliers contre le prochain tendent à noircir sa réputation, celui-là est véritablement coupable de péché de médisance qui a cette intention : ce qui est*, dit ce saint, *un grand péché, parce que la réputation est plus précieuse que les autres biens temporels, et qu'un homme flétri n'est plus propre à rien.* C'est pour cela que le St. Esprit dans l'ecclesiastique dit : *aiez soin de votre renommée : car elle vaut mieux que les plus grandes richesses :* ainsi, *en soi la médisance est un péché mortel*, conclut St. Thomas.

Cependant, continue-t'il, *il arrive quelquefois que l'on dit quelques paroles par lesquelles la réputation de quelqu'un est diminuée, mais sans dessein de nuire et même pour une bonne fin. Si c'est pour un bien nécessaire, et qu'on observe les circonstances qui sont charitablement à observer, ce n'est point un péché, et ce n'est point une médisance. Que si l'on dit ces choses par légéreté ou pour une cause non nécessaire, ce n'est pas un péché mortel, à moins que ce que l'on a dit ne soit grave et ne blesse considérablement la réputation du prochain, comme il arrive principalement de ce qui touche l'honneur et la probité : car ces paroles, d'elles-mêmes, sont mortelles, et l'on est obligé à restitution.*

Je n'ai fait jusqu'ici que traduire la décision de St. Thomas. Pour vous en faire l'application, il n'est pas nécessaire de vous dire de ne point parler du prochain, ni écouter ce qu'on en dit, à mauvaise intention : il me semble voir bien

clairement que votre cœur est fort éloigné de ces vues. Je crois que vous devez écouter ce que l'on vous en dit, parce que dans l'état, où Dieu vous met, il est nécessaire que vous connoissiez ceux qui ont rélation à la cour. Si néanmoins vous voïez quelquefois qu'il n'y ait point de nécessité, rompez la conversation si vous le pouvez. Vous pouvez en parler pour vous instruire, pour éclaircir des faits, pour prendre des mesures, ou des conseils nécessaires. Il faut observer néanmoins de n'en parler qu'à ceux qui peuvent donner des lumières utiles : mais pour écouter, vous pouvez tout entendre, à moins qu'il ne fut évident qu'il n'y a point de nécessité. Si ce qu'on dit est douteux, suspendez votre jugement : si après l'examen que vous en aurez pu faire, vous n'avez rien de certain, dites au roi l'incertitude, comme incertitude, quand il est nécessaire. Si l'on dit des choses publiques ou secretes contre le prochain, que vous sachiez déjà, dès que vous verrez qu'il n'y a point de nécessité d'en savoir davantage et d'en parler, souvenez vous de cette parole de N. S., *agissez vous-même envers les autres comme vous voudriez qu'ils agissent envers vous, car c'est la loi et les prophètes*, St. Matthieu, chap. 7.

Vous pouvez juger de vos doutes passés et futurs sur ces principes, et si vous avez omis de vous confesser de ceux dans lesquels vous aurez agi contre votre consience, réparez vos omissions avant la premiere communion, en disant le nombre des personnes devant lesquelles vous auriez mal parlé, sans nécessité, ou avec un doute.

Je reviens à une règle que j'ai déjà touchée, et qui est d'un grand usage pour vous, Madame : *il y a deux tems*, dit St. Bazile, *dans lesquels on peut découvrir les vices et les défauts du prochain sans aucun péché : le premier est quand il s'agit de la correction du coupable : alors on peut s'entretenir de ses crimes avec ceux qui peuvent y apporter du remede. Le second, lorsqu'on découvre ses vices à ceux qui pourroient en recevoir quelque préjudice, s'ils n'étoient aver-*

tis : si, par exemple, on connoissoit qu'il y eut du danger qu'il ne communiquât ses vices à ceux qui le fréquenteroient : ainsi St. Paul avertit Timothée de se garder d'un certain Alexandre ouvrier en cuivre, *évitez le*, lui écrit-il, *parce qu'il s'est fort opposé à la prédication de l'évangile.* N. S. n'a-t'il pas découvert les artifices et la malignité des scribes et des pharisiens ? ne disoit-il pas à ses apôtres, *laissez les, ce sont des aveugles, qui conduisent des aveugles ?* ne les a-t'il pas appellés *hipocrites, sépulcres blanchis, remplis de pourriture*, afin qu'on ne se laissât pas surprendre par leur fausse pieté ?

Il est vrai, que, si l'on avoit lieu d'espérer qu'en fesant avertir le coupable, il se corrigeroit l'on devroit prendre cette voie sans le décrier : mais s'il y a lieu de craindre de voir élevé aux charges un homme vicieux, il faut en avertir sans scrupule le maître, en lui disant sans exagération ce qu'on connoit.

Quant à ce qui regarde le mépris du prochain, c'est lui faire injustice, de le mépriser pour les choses que Dieu a mises en lui : il n'y a que ce qui vient de l'homme pécheur qui soit méprisable, c'est-à-dire le péché : ainsi c'est une injustice de mépriser son frere à cause de ses défauts naturels, ou pour les disgraces, que l'on appelle de la fortune : celui qui est désagréable à nos yeux, qui a un esprit simple et grossier, dont l'entretien est ennuyeux, est peut-être plus agréable à Dieu que nous.

Nous devons conformer notre jugement à celui de Dieu : ainsi nous devons souverainement mépriser le péché, quand il est évident : c'est pour cela que St. Pierre dans sa seconde épitre appelle ces hommes de Sodome, qui persécutoient Loth des hommes abominables : et les faux docteurs des chrétiens, il les nomme des animaux sans raison, et dit qu'ils sont l'opprobre et la honte de la religion. Je ne doute point, Madame, qu'il n'y ait des gens de ce caractere dans le péis où vous êtes. Si leur mauvaise vie étoit évidente, elle seroit constam-

ment fort méprisable : l'on ne peut pas estimer ce qui fait la honte de la religion : mais, dans l'incertitude, il faut suspendre son jugement : quand le déréglement est constant, imitons le zèle de Dieu et de ses serviteurs, il hait le péché et veut sauver le pécheur, il lui prête la main, et le rappelle à la bonne vie.

Il faut encore prendre garde, en voyant les vices des autres, de ne nous pas laisser aller à la présomption : *car qu'est-ce que vous avez, que vous n'ayez reçu ? et si vous l'avez reçu, pourquoi vous en glorifiez vous*, dit St. Paul ? Voilà, Madame, le chemin que vous devez suivre : il est tems de vivre dans la foi.

Quand la prudence vous portera à omettre de petits biens, afin d'être plus en état d'en procurer de grands, cette prudence sera elle-même une œuvre de grand mérite et digne de grande récompense. Quand le zèle pour l'église ou pour l'état vous fera attendre les occasions favorables au bien public, cette attente et ce ménagement de votre zèle sera une grande œuvre bien récompensée. Lorsque vous prendrez sur vous dans les occasions importantes, et que vous sacrifierez à la gloire de Dieu votre tems, votre sensibilité, alors *réjouissez-vous, une grande récompense vous attend dans les cieux.* Rien n'est perdu, Madame, tout est écrit au livre de vie : Dieu rendra à chacun selon ses œuvres : aïez donc bon courage, et ne vous laissez pas abattre par les travaux ni même par les mauvais succès : c'est le travail que Dieu vous demande, de semer, de planter, d'arroser : l'accroissement est de lui, comme du souverain maître de tous les événemens.

Comme je vois votre journée pleine de bonnes œuvres et de travail, je ne crains point le relâchement, qui devroit naturellement suivre la dissipation et la multiplicité accablante des affaires de votre état : ce que l'on fait pour Dieu conduit à Dieu : ce que l'on fait pour Dieu vaut bien mieux que ce que l'on projette de faire : et dans un bon sens, les bonnes actions valent mieux que les bonnes oraisons : elles sont une meil-

leure préparation à la communion : car elles sont non seulement la preuve de l'amour de Dieu, mais l'exercice même de cet amour. Ne craignez pas que Dieu vous abandonne au péché par l'accablement et les surprises de votre état : la charité continuelle et les bonnes œuvres vous préserveront des grandes fautes et couvriront les petits péchés. Les bonnes œuvres sont la ruine des vices, la destruction du péché, la purification de l'ame, et la paix de la conscience, le soutien des vertus, la vie de la grace, le gage certain de l'éternité. Dieu se donne sans réserve à une carmélite qui vit dans une priere et une austérité continuelles : vous la pouvez surpasser, en priant moins et en fesant plus. O que la place que vous occupez dans le roïaume de Dieu est grande ! qu'il vous est certain et aisé de vous avancer, si vous le voulez ! que vous êtes un grand spectacle aux anges, et aux hommes ! qu'il vous est facile de vous enrichir selon la grace, si vous êtes humble, patiente, courageuse, zélée, fervente en tout, douce, charitable, prudente, fidele à Dieu dans les bonnes œuvres de votre état, invincible aux rebuts, difficultés, et contradictions que vous y rencontrez, si vous qui pouvez commander vous êtes ravie d'obéïr à votre Dieu, si enfin, au milieu des biens et de la prospérité mondaine, vous brulez du desir des biens éternels ! Communiez, Madame, communiez souvent, communiez avec une pleine confiance, faites dans la communion votre provision de force et de vertu, que vous prévoïez vous être le plus nécessaire : que l'autel et la table de Jesus Christ soient votre azile contre la dissipation du siecle : parlez à Jesus Christ dans le tems de la messe et de la communion, pour pouvoir ensuite parler au monde, selon ce que vous aurez entendu de votre divin maître.

LETTRE LIX

Sur le salut du roi.

Votre place, Madame, est une place de foi et de patience. Le monde a attendu le sauveur pendant quatre mille ans : le salut et la perfection des particuliers doivent être opérés avec une attente persévérante. Vous recueillerez avec joie ce que vous semez avec tristesse. Ste. Monique pleura lontems les égarements de St. Augustin, dont elle obtint enfin la conversion : il a fait la joie et la gloire de l'église par la sainteté éminente de sa vie et par la perfection de sa charité. Je ne puis croire, Madame, qu'*un homme de tant de prieres, à qui Dieu a donné une ame si fidele, et si chrétienne, comme par un miracle*, ne devienne à la fin un homme nouveau, tel que vous ne le reconnoitrez plus : ne vous découragez donc pas, travaillez en paix, avec circonspection, mais sans relâche, à cette excellente œuvre que Dieu vous a confiée : Dieu n'exige de vous, que ce qui dépend de vous : c'est à lui à donner le succès. Vos prieres et vos souffrances sont écrites dans le livre de la vie. Quand vous êtes accablée, dites doucement à Dieu au fond de votre cœur, que vous êtes trop heureuse de pouvoir offrir quelque chose à celui qui vous a tout donné : je ne cesse, Madame, de le prier, que vous ayant sanctifiée il sanctifie enfin le roi.

LETTRE LX

Exhortation à la confiance.

Vous me paroissez, Madame, dans la tristesse, et dans la souffrance, mais soumise, et contente de vivre dans l'ordre de Dieu : c'est tout ce que je souhaite le plus : continuez à vous enrichir de bonnes œuvres, malgré vos résolutions. La condition de l'homme, est de vivre peu de tems, accablé de plusieurs miseres : il s'éleve et se flétrit comme une fleur, et il ne demeure jamais dans un même état : Dieu daigne cependant avoir les yeux ouverts sur lui pour le récompenser de ses œuvres. La bonté de Dieu est admirable : il a voulu que le tems de nos peines fut très court, et que celui de notre récompense fut éternel : le tems s'approche, et l'évangile de ce jour nous dit que ceux qui auront fait de bonnes œuvres ressusciteront à la vie éternelle, et les autres, à leur condamnation. Tous les saints, que l'église nous représentoit hier dans l'épitre, les palmes à la main, auprès du trône de Dieu, ont tous passé par les tribulations de leur état : quelques uns en ont essuyé d'extrêmes : aujourd'hui ils regnent dans la gloire. Je suis persuadé, que Dieu lui-même vous a révéle les dispositions où vous êtes : il vous a inspiré la foi, la patience, l'espérance qui vous soutient, afin que vous en soteniez d'autres, auxquels il vous a unie. Peut-être, Madame, Dieu veut-il mettre bientôt fin à nos malheurs : il faut le lui demander sans intermission : vos prieres, jointes à celles du roi dans un esprit de confiance et d'une humble soumission,

nous attireront peut-être bientôt le secours d'en haut, dont nous avons besoin. Théodoret rapporte dans son histoire que Théodose, dont les troupes avoient été défaites le jour précédent, résolut néanmoins de donner bataille le lendemain avec ce qui lui restoit de gens, quoiques foibles et battus : il ne voulut pas que l'étendart de la croix qui brilloit à leur tête se retirât devant les statuës de Jupiter et d'Hercules, que les ennemis fesoient porter devant eux : voiant le besoin qu'il avoit d'un secours extraordinaire du Dieu des armées, il passa la nuit dans une chapelle, prosterné, en oraison : s'étant assoupi, il vit deux cavaliers vêtus de blanc, sur des chevaux blancs, qui l'assurerent qu'ils étoient envoiez pour combattre avec lui, et qu'ils lui répondoient de la victoire. L'événement justifia, peu d'heures après, la vérité de cette promesse. Quand Dieu tarderoit encore à nous exaucer, il ne faut pas se lasser de le demander. Je ne puis croire, Madame, qu'un roi si plein de foi, et un roïaume si plein de bons chrétiens, deviennent la proie des hérétiques, si nous persistons à recourir à Dieu avec ferveur.

LETTRE LXI

Conseils généraux.

Pourquoi croiez-vous, Madame, que vos redditions me donnent une idée de vous, bien différente de vous même : elles sont, je vous assure, très bien : je vous y vois à découvert : vous y marquez sincérement les différens états de votre ame. Je suis ravi de voir croitre tous les jours votre bonne volonté, qu'elle se fortifie, qu'elle s'étend de plus en plus. Dieu veuille qu'elle soit bientôt sans bornes, et sans aucune mesure ! Il faut que vous vouliez très sincérement tout ce que Dieu veut, comme il le veut, et autant qu'il le veut, ce qui est bon, ce qui est meilleur, ce qui est plus parfait devant ses yeux, par rapport à vous. Mais il ne faudra cependant rien faire qu'avec soumission, et selon la mesure qui vous sera donnée. Au nom de Dieu, Madame, ne vous lassez pas de renouveller sans cesse les offres de votre bonne volonté, et de votre abandon. Je vous l'ai déjà dit, vous êtes dans le tems de beaucoup offrir, et dans l'âge de desirer beaucoup, quoiqu'il vous semble que vous ayez peu de chose à faire : *celui-là fait beaucoup*, dit l'Imitation, *qui sait bien tout ce qu'il a à faire*. J'espere que Dieu fera par vous des biens que vous ne connoitrés que dans l'éternité. Vous ferez plaisir de me marquer dans vos redditions ce que vous faites au de-là de ce qui vous est prescrit. Mangez le pain vivifiant, ne craignez point, il ne se changera pas en poison, il vous changera en lui : et comptez que vous n'avancerez jamais sans ce puis-

sant secours : vous ne deviendrez pas forte, sans le pain des forts : c'est l'usage de l'église de fréquenter plus souvent cet incomparable sacrement, dans le tems du carême : dites moi sur cela simplement vos desirs.

Aidez, Madame, tout franchement les ames droites et sinceres, sans prendre trop sur vous : ne laissez pas d'écouter celles que votre faveur pourroit un peu porter à la piété, pourvu que vous remarquiez à travers de cette imperfection un vrai desir de salut : l'on ne passe point tout d'un coup aux pratiques pures du renoncement à soi-même : Dieu veut peut-être se servir de votre exemple, et de vos conseils, à l'égard de celle dont vous m'écrivez et de beaucoup d'autres femmes, que Dieu veut rendre chrétiennes, et que la bonne odeur de J. C. attirera par vous. Prêtez vous à elles, quand vous le pourrés : hazardez même quelquefois hardiment certaines semences dans des terres ingrates, lorsque l'occasion s'en présentera, pour voir si elles n'y prendront pas racine. Un bon avis, une parole de piété, une pratique, inspirée à propos, ont été souvent le commencement d'une conversion exemplaire. Non, vous n'êtes point à la cour pour vous seule : gagnez, si vous pouvez, Madame de ** : puisqu'elle s'avance, recevés là : le coup de filet seroit heureux.

Vous ne pouvez fournir à tout, et vous devez, préférablement au reste, songer à vous, au roi, et à St. Cyr. Vos craintes me rassurent, surtout lorsque je les vois se perdre dans une admirable confiance en Dieu. Je comprends tout ce que vous me mandez du danger de l'amour-propre, et de l'ascendant que vous avez par tout : mais le Seigneur est votre protecteur, votre soutien, votre guide : vous n'en aurez plus d'autre jusqu'à la mort et dans les siècles des siècles. Vous serez dorénavant un peu plus de mon troupeau, qu'au tems passé : mais mon zèle ne sauroit augmenter pour votre salut : et je prie Dieu qu'il m'en donne toujours autant pour le mien, que j'en sens pour le vôtre. Je vous regarde comme le soutien, non seulement de St. Cyr, qui est la principale

maison du diocèse de Chartres, et qui tient à tout le royaume, mais comme l'appui de l'évêque que vous avez donné à ce diocèse : vous serez ma couronne et ma joie au jour de l'avénement de J. C. Je me tiens très fort chargé de votre ame : et par là, j'espere que Dieu me récompensera, si je suis fidele à vous conduire à lui et à lui donner en vous la consolation qu'il attend. Je me servirai de tout, je ne vous écouterai pas seulement, mais encore le public : et je profiterai de ce qui me reviendra, pour faire jusqu'à la fin mon devoir auprès de vous. Souvenez vous *que vous êtes poudre, et que vous retournerez en poudre :* portez en vous ce sentiment qui convient à la pénitence : priez, offrez vous, attendez le moment de faire : recevez les mortifications de providence : pratiquez la charité, sauvez les ames, aimés Dieu sans mesure, abandonnez vous à lui, ne cessez point de vous humilier intérieurement, communiez avec confiance, et avec épanchement de cœur, dites tout au grand pasteur, quoiqu'il sache déjà tout, et qu'il sonde les cœurs et les reins. Je crois que St. Cyr doit entrer par préférence dans vos bonnes œuvres : St. Cyr doit être votre carême, votre mortification, votre mérite, votre sanctification, comme j'espere qu'il sera votre couronne dans l'éternité.

LETTRE LXII

A l'occasion des malheurs de l'état.

J'écrirai, Madame, à M. le Nonce ce que vous me chargez de lui faire savoir. Je suis ravi de la dévotion que vous avez pour la précieuse rélique de la sainte croix où J. C. a opéré notre salut : elle vient de l'amour et de la reconnoissance que vous avez pour celui qui est notre unique espérance. Humilions nous, Madame, sous la puissante main de Dieu, afin qu'il nous relève au tems de sa visite : déchargeons nous sur lui de toutes nos inquiétudes, parce qu'il aura soin de nous après un peu de souffrance : le Dieu de toute grace qui nous a appellez à son éternelle gloire par J. C. nous perfectionnera, et nous rendra fermes et inébranlables. Que savons-nous, s'il ne dirige pas les grands événemens qui nous abatent, enfin de nous rendre plus chrétiens, plus amis de la paix, plus équitables : nous serons moins puissans, mais nous serons moins enviez et plus tranquilles : nous serons plus humbles, plus modérés plus enclins à prier : nous ne dirons pas, *c'est la force de notre bras qui a fait cette merveille qui nous a sauvez :* nous dirons, *c'est le bras du Tout-Puissant qui nous a délivrez de nos ennemis.* Je voudrois comme vous, Madame un jubilé universel : je le marquerai à Mr. le Nonce. Dieu seul peut retirer l'Europe des maux extrêmes où elle est réduite : il est bien juste de recourir à lui, comme à l'unique ressource qui peut légitimement fonder notre espérance. Au nom de Dieu, ne vous enfoncez pas dans l'abime de tristesse,

où vous êtes : vous craignez vos péchés, et la colere d'un Dieu justement irrité qui nous punit : mais il faut encore espérer davantage, dès que nous nous humilions et que nous recourons à lui. Dieu a souvent puni tout un peuple pour les péchés de son roi : il a aussi quelquefois sauvé tout un peuple pour la piété et le retour d'un seul : *je ne détruirai pas tout votre royaume*, dit Dieu à Salomon contre lequel il étoit irrité depuis sa chute, *à cause de David mon serviteur*. Il est donc essentiel, Madame, que vous continuiez à soutenir la piété du roi : notre salut dépend de sa religion, de sa confiance en Dieu, de sa modération, de son humilité, de son équité. Quand Dieu voudroit changer les bornes de ce royaume, ne vaut-il pas mieux sacrifier quelque chose à la paix, que d'exposer tout le reste ? Du moins, il est bon de consulter Dieu sur cela et de lui exposer un cœur soumis et préparé à toutes ses volontés. Quoi qu'en disent les faux sages et les politiques du siècle, c'est Dieu qui perd et qui sauve. Que nos ennemis se *confient dans la multitude de leurs chevaux et de leurs armées*, qu'ils s'apuient sur les alliances honteuses qu'ils ont faites avec l'hérésie, pour nous, nous nous *confierons au Seigneur qui a fait le ciel et la terre*, et qui connoit le zèle de notre monarque pour la religion. L'heure est venue, Madame, à laquelle il vous prépare depuis lon-tems : il faut lui être fidele, il faut lui demander cette sagesse qui vient d'en haut, qu'elle soit avec vous, qu'elle vous conduise dans tout ce qui regarde le bien public : il faut partager avec le roi ses peines et ses douleurs : il faudroit prier avec lui, et lui faire dire ces paroles de David : *Mon cœur est préparé, Seigneur, mon cœur est préparé*. Cette préparation de cœur, dans un roi religieux, qui se remet entre les mains du Tout-Puissant, est la plus excellente de toute les prieres : cette priere monte jusqu'au trône de Dieu, et n'en revient pas sans être exaucée.

Dans les grandes tristesses, on n'est pas maître des facultés inférieures de l'ame : mais quand vous vous sentés Ma-

dame, toute absorbée par l'affliction, faites comme on fait dans les grands sieges : lorsque l'ennemi s'empare des dehors des places fortes, on se retire au dedans, et ensuite dans la citadelle ; l'avantage que vous aurez, c'est que cette partie supérieure de votre ame est parfaitement soumise à Dieu : il y a mis une forte garnison : cette partie de la place est imprenable : Dieu est au milieu, pour la defendre : elle ne sera donc jamais ébranlée : il est vrai, que c'est une grande peine que le dehors de la volonté soit ainsi au pillage : mais tant que vous tiendrez bon dans le fort, dans cette cime, que Dieu vous ordonne de ne rendre jamais à l'ennemi, à quelle composition que ce soit, vous serez bien heureuse, parce que vous serez fidele : le reste ne dépend pas absolument de vous : mais cette partie principale ne peut être prise par l'ennemi, si vous-même ne lui en donnez les clés. Retirez vous donc souvent dans ce tems de trouble en cette cime de votre ame : et, au lieu de vous enfoncer dans la tristesse, recourez à cet azile de sureté où Dieu vous attend, où il vous fortifiera, consolera, conseillera, et sanctifiera : c'est ainsi que le prophete David, dans l'abime d'une profonde humiliation où il expose à Dieu que sa vie se consume par la douleur et dans de continuels gémissemens, *toute ma force* lui dit-il, *est affoiblie, et je sens le trouble jusque dans mes os : je suis devenu semblable à un vase brisé, car j'ai entendu les reproches injurieux de plusieurs de ceux qui m'environnent :* il ajoute aussitôt, *mais j'ai espéré en vous, Seigneur : j'ai dit, vous êtes mon Dieu : tous les événemens de ma vie sont entre vos mains : arrachez moi des mains de mes ennemis, qui profèrent des paroles d'iniquité contre le juste avec un orgueil plein de mépris :* il finit enfin par ces paroles qui marquent qu'il a été exaucé, *combien est grande, Seigneur, l'abondance de votre douceur ineffable que vous avez cachée, et réserrée pour ceux qui vous craignent ! vous les retirerez dans le secret de votre face, afin qu'ils soient à couvert du trouble des hommes ; vous les défendrez dans votre tabernacle contre les*

langues qui les attaquent : que le Seigneur soit béni, parce qu'il a fait paroitre envers moi sa miséricorde d'une maniere admirable !

LETTRE LXIII

Sur le choix d'un directeur.

Je vous ai bien recommandée à N. S. aux saints autels où je viens d'offrir le sacrifice. Plus je pense à ce que vous m'avez proposé, plus je crois Mr..... (*vraisemblablement M. de la Chetardie*) propre à cette fonction : il ne changera rien à ce que nous avons règlé : il vous conduira par la même voie : il connoit le monde : il est savant, expérimenté, plein de douceur, et de zèle pour vous, et de l'esprit de Dieu : il vous faut un homme très prudent : je suis consolé, quand j'y pense : ce saint pasteur est très sage, et très sobre dans sa sagesse : il n'est pas de ceux qui n'approuvent que ce qu'ils ont fait ou conseillé : il ne vous surchargera pas de nouvelles pratiques : il n'aura point un empressement à vous suivre par un zèle excessif, et avec une contrainte qui ne vous convient pas : il vous consolera dans vos peines, il vous ranimera dans vos langueurs, il vous conseillera dans vos doutes : vous avez besoin d'un tel soutien : et je crois que vous ne devez, ni vous en priver par esprit de sacrifice, ni présumer assez de vos forces pour vous en passer. Si dans la suite, Madame, ceux dont nous parlâmes hier se trouvent plus propres, si de nouvelles découvertes nous engagent à la confiance, nous en parlerons. J'espere que Dieu ne me retirera pas si tôt : en tout cas, je ne crois pas à présent vous exposer à aucun repentir, ni à aucun mécompte, en vous proposant le successeur dont je viens de vous faire le portrait en abrégé.

Vous lui donnerés vos redditions, et vous lui montrerez les écrits qu'on vous a donnés pour votre conduite, vous LUI DIREZ VOS LIENS, vous marcherez toujours en confiance, et dans la sainte liberté qui convient à votre caractere et à votre état. J'ai tâché de vous suggérer les pratiques communes du christianisme, et de vous recommander toujours la fidélité à vos dévotions particulieres, l'éloignement des nouveautés, une vertu aimable, la tolérance de bien des choses, l'habitude d'attirer sur vous par la priere la sagesse d'en haut, peur d'être surprise par la sagesse du siecle, qui domine au lieu où vous êtes. J'ai cultivé, le plus qu'il m'a été possible, l'attrait que vous avez à la présence de Dieu et le recours fréquent à N. S. dans l'amour duquel vous devez être affermie, fondée, enracinée, inébranlable : c'est pour cela, que je vous ai conseillé la fréquentation des sacremens, et une grande dévotion à la sainte messe. J'ai espéré que dans cette vie édifiante, toute chrétienne, qui n'avoit rien de singulier au dehors, vous gagneriez plus d'ames à la cour, et que Dieu répandroit au dedans de vous ses dons et cette beauté singuliere, que le psalmiste nous représente au dedans et dans le secret du cœur de la fille du roi : je n'ai point douté, que par ces observances communes du christianisme, par la fidélité aux pratiques particulieres des devoirs de votre état, par l'abondance de vos bonnes œuvres, et par cet amour tendre pour N. S. J. C. vous ne vous élevassiés, de vertu en vertu, à une très haute perfection, d'autant plus sûre pour vous, qu'elle seroit moins connue du monde, et plus éloignée de toute singularité. Persévérez, Madame, achevez l'œuvre que votre Dieu vous a confiée, et pour laquelle il vous a appellée à la cour : il vous fortifiera dans vos tentations : il sera avec vous dans vos peines : allez toujours confidemment au trône de sa grace par J. C. Vous êtes dans la voie du salut éternel, tandis que vous êtes environnée de chrétiens superficiels, qui suivent *des routes qui leur paroissent droites et dont l'issue est la voie de la mort.* Votre mort pourra être

subite, elle ne sera jamais imprévue : Dieu nous cache notre dernier jour, afin que nous veillions tous les jours de notre vie. Dans le tems de sécheresse, desirez le desir : c'est là cette bonne volonté, à laquelle une grande paix est promise : c'est là le gémissement qui plait à Dieu, et qui vaut mieux que les prieres vocales. Je connois le fond de votre cœur : vous vous repentez de vos péchés : vous avez une haine irréconciliable contre les ennemis de notre souverain maître. J'ai plus d'envie de vous aider, que jamais : que ne voudrois-je pas faire pour celle qui est vraiment ma sœur, ma fille, ma mere ?

LETTRE LXIV

Sur la fête de Noël.

J'espere, Madame, me rendre à St. Cyr, lundi au soir. Je reçois une excellente nouvelle en aprenant que votre santé se rétablit : chargés moi bien, Madame : ce sera un grand surcroit de joie pour moi ! je porterai ce fardeau de bon cœur : ne craignés donc pas de m'accabler, trop heureux, si je puis vous soulager en vous aidant à porter ce qui vous acable. J'ai une grande espérance que N. S. vous rendra cette charge plus légere, ou qu'il vous fortifiera pour la bien porter. Allés Madame, allés souvent dans ce saint tems lui faire en esprit votre cour à Bethléem, et dites comme les pieux bergers, *allons jusqu'à Bethléem : voïons cette merveille qui est arrivée, que le Seigneur nous a découverte.* Que cette crèche est admirable ! les palais des rois sont-ils comparables à ce saint lieu ? c'est le séjour de la paix : c'est le sanctuaire de Dieu : c'est le paradis terrestre : les anges y accourent en foule, selon l'ordre de Dieu le pere, pour y adorer son fils unique entrant en ce monde : car l'épître aux Hebreux nous apprend, que, lorsqu'il envoia dans le monde son fils premier-né, il dît, *que tous les anges l'adorent !* n'est-ce pas-là cette multitude de la milice du ciel, qui, selon Saint Luc, fit entendre aux bergers le cantique de la joie, *gloire soit à Dieu au plus haut des cieux, etc.* ? ils admirent la sagesse de Dieu qui commence à éclater dans ce profond mistere, lequel est par excellence le mistere de la religion.

J. C. promis, et J. C. donné, voilà toute la religion : il étoit hier, il est aujourd'hui, il sera demain : c'est un enfant qui est Dieu et sauveur, il est enveloppé de langes, et couché dans une crêche : ce mistere est devenu manifeste à notre foi : Dieu a pris soin d'en démontrer la vérité : il a été annoncé par les anges, justifié par l'accomplissement des proféties, confirmé par un nombre infini de prodiges, par la conversion du monde incrédule, et par la gloire suprême dont Dieu a enfin couronné son fils unique au jour de sa résurrection : événement attesté par des témoins oculaires, irréprochables, tous morts pour le soutien de cette merveille. *Ce qui a été dès le commencement, ce que nous avons oui, ce que nous avons considéré, ce que nos mains ont manié touchant le verbe de vie, nous vous l'annonçons : car la vie s'est manifestée, et nous l'avons vüe : nous en rendons témoignage, nous vous annonçons la vie éternelle qui étoit dans le pere et qui s'est découverte à nous : ce que nous avons vu, et ce que nous avons oui, c'est ce que nous vous annonçons, afin que vous entriés en société avec nous, avec le pere, et avec J. C. son fils :* ainsi parloient, préchoient, écrivoient ces hommes pleins de sagesse et de vérité, témoins des merveilles de J .C. : voilà ce que la sainte vierge conservoit dans son cœur, à mesure que le mistere de J. C. se dévelopoit. O ! qu'il fait bon pour vous, Madame, à Bethléem ! allés y montrer votre foi, relever votre espérance, enflammer votre charité et votre gratitude : dites lui ces paroles d'un grand serviteur de Dieu ; Seigneur ! si ce que nous croïons est une erreur, c'est vous-même qui nous avés trompés, puisque vous avés fait tant de miracles en faveur du mistere de J. C. qu'il est impossible de ne pas le croire. Allés, Madame, vous consoler à Bethléem : allés vous y décharger de vos peines : allés entendre ces paroles de la bouche sacrée de J. C. : *venés à moi, vous tous qui ètes chargés et je vous soulagerai.* Je ne doute point que ces paroles ne soient plus particulierement pour vous. Quoi ? celle, que Dieu a envoyée au milieu du monde pour y soutenir sa gloire,

et qui desire de tout sacrifier à sa religion, seroit délaissée ! elle souffre, parce qu'elle est fidele, et Dieu l'abandonneroit ! sa volonté est prompte, son corps est infirme, et le Dieu fort ne la soutiendroit pas ! elle demande sans cesse la sagesse, et le conseiller des hommes l'abandonneroit à l'incertitude des tems où nous sommes ! elle ne veut que remplir les devoirs d'une place pénible, importante, qu'elle n'a pas choisie, qu'elle ne demanderoit pas, qu'elle occupe par soumission à la providence, et le Dieu de miséricorde ne seroit pas touché de ses vœux ardens pour le bien public ! et il seroit inexorable aux prieres que le St. Esprit excite dans son cœur ! Non, Madame, je ne le saurois penser, et j'ose au contraire assurer qu'elle sera secourue à Bethléem, si elle persévere avec l'église d'y faire sa cour au souverain seigneur de l'univers : car il a dit, *bien heureux sont ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés !*

LETTRE LXV

Sur les malheurs de l'état.

Il me paroit que Dieu est avec vous : je le benis de la droiture avec laquelle par sa grace vous allés en toute chose au bien. Persévérez, Madame : que ne devons-nous pas à Dieu et à la religion dont il nous a éclairés ? Dieu ne vous a point donné une religion de femme mondaine, ou de ces ames occupées de petites pratiques, et fort ignorantes dans les grandes : vous avés reçu la couronne de quelque prélat, de quelque grand personnage qui n'a pas sçu garder ce qu'il avoit : et Dieu vous a donné sa portion, afin que vous en raportiés des fruits. Gardés mieux que ce pauvre disgracié, qui nous est inconnu, ce qu'il a perdu et qui vous a été donné, selon cette parole de l'apocalipse, *gardés bien ce que vous avés, de peur qu'un autre ne reçoive votre couronne.* Vous souffrés, Madame, par bien des endroits, et souvent avec ennui, tristesse et répugnance : mais ces souffrances acceptées avec soumission aux ordres de Dieu que vous ne pouvés détourner lui sont agréables.

Hélas ! Madame, je suis honteux de vous en parler : car je sens une langueur qui me fait fort desirer ma guérison, et qui me réduit à une acceptation aussi languissante, quoique je désire bien sincérement de parvenir à ce degré : car, quoi de meilleur ici-bas, que d'obéïr à un si bon maitre et à un tel pere, qui pour une legere souffrance, nous prépare une

paix éternelle d'une incomparable gloire qui surpassera toute mesure ?

Comment pourriés-vous, Madame, être insensible à ces peines, qui sont dans les foibles et dans les mondains la source de tant de péchés ? Vous croiés quelquefois être trop sensible aux choses qu'il faut quitter, et froide pour ce que vous allés trouver : c'est ce que vous me marquez en un endroit. Mais vous ne serés pas insensible à ce qui se passe ici-bas, quand même vous l'auriés quitté. La charité qui vous presse sur les besoins de l'état ne vous laissera pas indifférente ni oisive : mais elle sera plus pure. L'état parfait de l'autre vie vous délivrera des imperfections qui se mêlent ici-bas à vos vertus. Vous aimés à présent comme un enfant : là-haut, vous aimerés comme les parfaits. Vous marchés ici-bas dans l'obscurité, et vous ne voiés qu'à demi et à travers un nuage : là-haut, vous verrés à découvert toutes choses dans la clarté de Dieu. Ici-bas, l'esprit est prompt et la chair est foible : là-haut, tout sera sain et plein de force. Le capital dans ce pelérinage est de faire tout dans la vue de plaire à Dieu, et de mériter la perfection consommée de l'amour qui nous unira à lui. On vous maudit, mais ce sont les méchans : vous êtes haïe de ceux qui haïssent Dieu, et que Dieu hait, de ceux qui seront couverts de honte et d'une éternelle confusion, de ceux qui n'aiment ni le roi, ni l'état, de ceux qui n'oseroient paroitre que sous les déguisemens des libelles anonimes : mais vous êtes chérie de Dieu. Vous devés donc vous réjouir d'avoir part aux malédictions que l'évangile prédit aux amis de Dieu qui souffrent pour la justice. Plus je vous aprofondis, Madame, dans l'état présent des affaires et de l'humiliation du roi, plus j'admire les vues de Dieu sur vous. Il éleve les uns pour les perdre à cause des maux infinis, qu'ils font dans les grandes places où ils ne devroient faire que du bien : il vous a élevée pour vous sanctifier par la voie de la souffrance et de la croix, et par l'abondance des bonnes œuvres dans le lieu des plaisirs. Que seroit

le roi, s'il étoit livré à une personne flatteuse et mondaine ? Tant que l'aversion pour ses défauts sera jointe à *l'amour tendre* que vous avés pour lui et à la compassion qui vous fait partager avec charité, aux dépens de votre repos, ses malheurs, ses douleurs, et son accablement, il n'y a rien à craindre pour vous : *Dieu a formé le lien qui vous unit.* Soiés seulement attentive à ne vous pas rebuter : il a besoin de vous, et nous avons grand besoin de lui, comme j'avois l'honneur de vous le dire hier. Il faut le préparer aux vérités, qu'il n'aime pas, par la joie qu'il aime beaucoup : il faut l'encourager, le réveiller, l'attrister quelquefois, et le consoler souvent. Si je ne savois que Dieu est en vous avec une grande abondance de graces, je ne pourrois, Madame, me résoudre sans peine à vous donner de tels conseils : car je sais les épreuves par où vous avés à passer pour en venir là : quel moien de réjouir les autres, quand on est soi-même accablé de tristesse ! Aiés confiance en Dieu qui unit si tendrement deux personnes si différentes dans leurs sentimens.

LETTRE LXVI

Je crains pour vous, Madame, l'impression de la misere publique, quoique je ne puisse m'empêcher d'être ravi de votre charité tendre pour les pauvres. *Il n'est pas en mon pouvoir*, dites-vous, *de n'être pas triste au milieu de tant de sujets d'affliction et d'inquiétude. Peut-on voir autour de soi le scandale du siecle, la desolation de la guerre, les miseres de ses freres qui sont dans d'extrêmes souffrances, sans être affligée?* C'est-là sans doute le caractere de la charité, le sentiment des élus, de pleurer sur les scandales, de gémir sur les playes de l'église, de compâtir à ses freres : c'est même un des sujets des plus légitimes d'affliction. Mais il faut cependant la modérer par la conformité à la volonté de Dieu.

Vous avez part, Madame, à la béatitude de ceux qui pleurent, quand vous gémissés des miseres de la guerre, et des souffrances du peuple. Vous participez aussi à ceux qui ont faim et soif de la justice, en desirant avec empressement la paix générale qui est l'unique remede à tant de maux. Que je suis ravi de voir que vous ne tenez plus au monde que par la sensibilité à la misere publique ! Cependant, au milieu de la joie que j'ai eue en vous allant marquer toute ma reconnoissance du successeur que vous m'avez donné, vous m'avez fait une très grande compassion : souvenons nous de ce que les apôtres disoient à leurs disciples : *c'est par beaucoup de peines et d'afflictions que nous devons entrer dans le roïaume de Dieu.* Je touche à la fin de ma carriere et je vois que je n'ai pas assez souffert : le tems du salut, Madame, aproche

pour vous, comme pour moi. Mettons à profit nos souffrances : avançons à grands pas, à mesure que le jour finit : je le demanderai à Dieu pour vous, Madame, et pour moi, jusqu'au dernier soupir de ma vie. Personne ne vous est plus aquis, parce que personne ne vous a mieux connue.

LETTRE LXVII

Sur divers sujets.

Abandonnez, Madame, tout simplement ce qui vous fatigue trop : il y en aura toujours assez, pourvu que vous remplissiez la mesure de votre état. Vous ne devez pas reprendre les soins que vous dites avoir quittés depuis vingt ans. Ne vous fatiguez point tant du soin des autres : mais ne vous négligez point, de maniere à faire décrier les saints vos bons amis, qu'on rendroit responsables de tout ce qui feroit de la peine en vous. Donnez peu, pour avoir beaucoup : vous avez à gagner une ame par les choses innocentes, par des manieres faciles, par une dévotion gaie : ne lui laissez donc rien voir qui puisse l'effaroucher. Souvenez vous que, selon St. Paul, les austérités corporelles ne sont pas essentielles, mais que la piété sanctifie tout ce qui est permis et innocent. Ne vous contentez donc pas d'être gaïe au dedans, faites part de votre joie à ceux qui ont droit de vous en demander.

Craignez votre choix, même dans le bien, quand il peut y avoir quelque inconvénient. L'on fait beaucoup, quand on fait ce que Dieu demande avec persévérance et avec amour. Je crois que vous avez, quant à présent, votre mesure : tâchez de la remplir avec joie, simplicité, et humilité. Je ne vois point sans une grande consolation le penchant où la grace vous porte touchant l'humilité : je sai qu'il y a des combats en vous : la vanité vous attaque souvent : vos redditions en font mention : mais l'humilité vous défend mieux que jamais.

Que le Dieu de paix qui aprend si bien aux superbes à s'anéantir, soit à jamais beni d'un si grand don !

Si les bains, dont vous me parlez, sont modestes, vous pouvez vous en servir. Changez librement et hardiment votre ceinture en bracelet, quand cela vous convient. Il n'est point nécessaire, Madame, que la demie heure de votre méditation soit de suite : Dieu en recueillera toutes les parties : ce qui est essentiel, c'est quelle soit humble et fervente, et quelle soit du fond du cœur. Ce seroit bien un vrai scrupule, si étant toute la matinée à l'église les dimanches, vous doutiez si votre oraison est faite. La priere n'est point une interruption à la priere : ce n'est pas quitter Dieu, que d'être toujours avec lui. Je n'ai garde, Madame, de vous ôter le pain des enfans : je vous le conseille, cette année, aussi fréquemment que l'année passée, pourvu que vous soiez fidele à ne faire sur cela aucune contrainte à votre santé. Après cela, communiez souvent : ce sera un motif et un moïen excellent de sanctification pour vous. Le bois sec n'est pas plus aisé à enflamer qu'une ame bien préparée n'est susceptible de ce feu divin, que le sauveur est venu apporter sur la terre, et qui enflame les fideles à la sainte table.

J'aprends en ce moment que votre santé ne se rétablit point : et j'en suis dans une véritable peine. Je sais par expérience combien les maux d'épuisement viennent d'une maniere insensible, et à quel point ils sont opiniâtres. Il y a je ne sai combien d'années, que je languis, pour avoir négligé ma santé dans ma premiere jeunesse. Votre santé, ni votre vie ne sont à vous, Madame : c'est un dépôt confié : vous devez en prendre le même soin, que vous en prendriez de celle d'un autre dans le même cas. Quand on fait autrement, ce n'est pas détachement de soi, c'est défaut de simplicité. Quant au danger de se flatter, on en est entiérement à l'abri, en se laissant juger par le meilleur médecin qu'on prie de parler sans compliment. Pousser le scrupule plus loin, c'est vouloir être trop sage, et suposer que Dieu ne se contente

pas de la vraie droiture. Quand on a un naturel courageux comme le vôtre, on a plus de peine à s'apetisser et à se rabaisser à tous ces petits ménagemens de santé, qui paroissent des foiblesses et des relâchemens, qu'à s'élever par grandeur au-dessus de tous les besoins. Ainsi il y a plus à s'humilier, à devenir simple, et à mourir à soi dans cette conduite qui paroit un relâchement, que dans la rigueur qui n'épargne en rien le corps. Il vaut mieux faire la volonté de Dieu, en ménageant ses forces, que gouter sa présence : l'un est fidélité pour lui, l'autre est jouissance pour nous-mêmes. Vous tenez trop à cette présence apperçue et reflechie de Dieu qui vous est donnée, et qui est bien moins Dieu pour vous, que l'accomplissement de son ordre. Ménagez donc votre santé, moins par les remedes que par le repos et la gaieté. Vous n'y perdrez rien pour l'intérieur, en préférant le pain le plus sec au lait le plus doux.

LETTRE LXVIII

Sur l'amour désintéressé.

Il y a, Madame, plusieurs choses dans la lettre, que vous m'avez montrée, que je n'entends pas assez bien. On doit, ce me semble, vouloir trouver en soi une certaine perfection de vertus, qui doit tenir lieu de tous les autres bienfaits : et l'on doit se consoler par-là des choses extérieures, que la providence nous enleve : et une indolence qui nous rendroit indifférens touchant la perfection de la vertu seroit blamable. Il est vrai, aussi, que si c'est l'amour-propre et non le desir de plaire à Dieu qui anime, ce n'est plus vertu : je crois encore que c'est le sentiment de M. . . . Je ne comprends pas non plus que pour être pur dans la perfection, il faille la regarder en soi comme en autrui sans nulle satisfaction, que ce soit soi plutôt qu'un autre, à moins qu'on ne veuille parler de la complaisance de l'amour-propre : car d'ailleurs la vraie charité a pour regle d'aimer sa propre perfection, préférablement à celle d'autrui : il ne la faut pas regarder, comme Lucifer, par orgueil, mais pour en remercier Dieu, et pour tâcher de la conserver et l'augmenter autant qu'il se peut, selon cette parole, *que celui qui est juste se justifie encore !* Il y a d'autres choses, que je n'entends pas clairement. Pour venir à ce que vous m'avés marqué, je crois qu'on ne vient point à cette mort du chrétien sans courage et sans pratiquer l'humilité de cœur et la simplicité, qui ne cherche que Dieu, et s'éloigne sans grimaces et sans hésitations de ce qui

lui déplait. Mais je suis bien persuadé qu'une paresse et une simple indolence et dépouillement de courage et de pratique seroit une passiveté, blamable pour vous, et condamnable par les regles de l'église. Voici une proposition condamnée par un concile général de Vienne contre les Beguins et les Beguines qui étoient des Illuminés : *c'est une imperfection de s'exercer dans les actes de vertu : et une ame parfaite doit s'éloigner des pratiques de vertu* : ces faux Illuminés établissoient qu'une ame pouvoit devenir si parfaite en cette vie, qu'elle étoit impeccable, et qu'elle ne pouvoit aller plus loin : ce qui n'appartient qu'à la perfection de l'autre vie. Il y a une différence totale entre le sens de Mr. de. . . et celui-ci : et je ne vous l'ai raporté, qu'à l'occasion de cette perfection idéale qui consisteroit dans une mort entiere et sans imperfection, qui banniroit toute sensibilité, et qui anéantiroit entiérement la créature, et la rempliroit de Dieu sans effort de sa part et sans pratiques : c'est la perfection du ciel : *Dieu fera toutes choses en tous*, comme dit Saint Paul, sans que la créature y mette rien par son travail : elle recevra tout, et sera dans une passiveté heureuse : ce qui sera la récompense et le prix de ses travaux et de ses pratiques passées. Ici-bas, nous devons mourir au péché, nous devons marcher dans une vie nouvelle, les membres de notre corps ne doivent plus être des armes d'iniquité, et nous devons nous donner à Dieu comme vivans, de morts que nous étions, et lui conserver les membres de notre corps pour servir à la justice : il faut obéir du fond du cœur à la doctrine de J. C., à laquelle nous sommes livrés par la grace. Voilà ce que je lis dans le Nouveau Testament, où il est parlé à fond de la mort des chrétiens : tout cela demande du courage et des pratiques solides de vertu. Si par petitesse et par simplicité, on entendoit quelque chose qui donnât exclusion à cette incontestable doctrine, je n'y souscrirois jamais : je ne sai point ce que c'est que cette desapropriation des dons de Dieu, petitesse, et mort sans réserve, qu'une infinité de personnes

pénitentes et vertueuses ne connoissoient pas plus que moi : mais, en tout cas, ces personnes pénitentes et vertueuses ne seroient pas privées de la lumiere nécessaire à leur salut, si elles persévérent dans la pénitence et dans la vertu : elles se garderont de se rien attribuer de la gloire de Dieu : elles continueront à être humbles de cœur, et à mourir au péché sans réserve : elles tiendront à ce qu'il y a de plus pur par la perfection de leur état : mais elles comprendront que la perfection pure et sans défaut est pour l'autre vie : car Dieu y a mis une mesure. Il est vrai que comme nous ignorons cette mesure, et celle du progrès que nous faisons, nous avons tous les jours besoins de courage et d'attention pour avancer selon cette exhortation du St. Esprit, *que celui qui est saint se sanctifie encore :* et notre mesure ne sera pleine qu'à la mort : car recevant tous les jours de nouvelles graces, nous y devons répondre tous les jours par une nouvelle reconnoissance : ainsi c'est un bien que nous ne connoissions pas toute l'étendue de notre mesure, afin que nous ne nous endormions jamais. Je suis persuadé, Madame, que mes sentimens sur cela sont les mêmes que ceux de M. de. . . . . : et quoiqu'il voie plus que moi, je crois fermement ne pas penser autrement que lui. J'ai néanmoins pris occasion ici de vous instruire, comme mere d'une communauté, sur un certain langage de dévotion mal entendue : et je crois que tout ceci vous peut servir en votre particulier. Dieu veuille vous accorder le grand don de persévérance !

TABLE DES MATIÈRES

Lettre I. — Sur les mouvemens intérieurs. 5
Lettre II. — Sur le détachement du monde 7
Lettre III. — Sur l'abattement de l'ame. 9
Lettre IV. — Sur le renoncement à soi-même. 11
Lettre V. — Sur les visites et les audiences. 12
Lettre VI. — Sur la prière. 13
Lettre VII. — Sur les distractions dans la prière. 17
Lettre VIII. — Sur les tentations de l'orgueil. 24
Lettre IX. — Conseils particuliers. 28
Lettre X. — Sur la sensibilité permise aux chrétiens. 31
Lettre XI. — Sur la persévérance. 33
Lettre XII. — Sur les plaisirs de la cour. 34
Lettre XIII. — Sur l'amour-propre, etc. 37
Lettre XIV. — Sur les assujettissemens. 44
Lettre XV. — Conseils sur le roi, sur l'Église et sur St.-Cyr. . . 47
Lettre XVI. — Consolations dans les malheurs de l'état 50
Lettre XVII. — Sur la communion fréquente. 53
Lettre XVIII. — Sur les dévotions particulières. 57
Lettre XIX. — Sur les austérités. 59
Lettre XX. — Utilité des peines d'esprit 63
Lettre XXI. — Sur le repos nécessaire au corps. 65
Lettre XXII. — Sur la tristesse. 68
Lettre XXIII 70
Lettre XXIV. — Sur un sentiment de la Dirigée 71
Lettre XXV. — Sur ses progrès dans la piété 73
Lettre XXVI. — Sur sa conduite dans son domestique. 77
Lettre XXVII. — Sur l'amour du bien public 79
Lettre XXVIII. — Sur la fête de tous les saints. 81
Lettre XXIX. — Sur la confiance en Dieu. 83
Lettre XXX. — Sur sa conduite avec le roi. 85
Lettre XXXI. — Sur la ferveur. 87
Lettre XXXII. 91
Lettre XXXIII. — Châtimens de Dieu, châtimens d'un père. . . 93

Lettre XXXIV. — Paraphrase d'un passage des Cantiques. . . 94
Lettre XXXV. — Sur la patience 97
Lettre XXXVI. — Sur le roi. 99
Lettre XXXVII. — État de l'âme de la Dirigée. 103
Lettre XXXVIII. — Sur la politique mondaine 106
Lettre XXXIX. — Sur les prophéties. 109
Lettre XL. — Exhortations et prières. 114
Lettre XLI. — Sur l'état particulier de la Dirigée. 118
Lettre XLII. — Sur l'état et les sentimens de la Dirigée. . . . 125
Lettre XLIII. — Sur St.-Cyr et sur la cour 128
Lettre XLIV. — Sur la douleur 131
Lettre XLV. — Sur le nom de Jésus. 133
Lettre XLVI. — Sur la souffrance 135
Lettre XLVII. — Sur les découragemens de la Dirigée. 137
Lettre XLVIII. — Sur l'inquiétude dans les affaires. 142
Lettre XLIX. — Sur l'utilité des redditions de compte. 146
Lettre L. — Sur les bienfaits de Dieu. 149
Lettre LI 151
Lettre LII. — Sur ses progrès. 155
Lettre LIII. 157
Lettre LIV. Sur l'orgueil. 161
Lettre LV. — Conseils divers. 164
Lettre LVI. — Sur les motifs de tendre à la perfection et sur les moïens d'y arriver 168
Lettre LVII. — Sur la présence de Dieu. 173
Lettre LVIII. — Sur sa conduite à l'égard du prochain. 178
Lettre LIX. — Sur le salut du roi. 185
Lettre LX. — Exhortation à la confiance. 186
Lettre LXI. — Conseils généraux. 188
Lettre LXII. — A l'occasion des malheurs de l'état. 191
Lettre LXIII. — Sur le choix d'un directeur. 195
Lettre LXIV. — Sur la fête de Noël. 198
Lettre LXV. — Sur les malheurs de l'état. 201
Lettre LXVI 204
Lettre LXVII. — Sur divers sujets. 206
Lettre LXVIII. — Sur l'amour désintéressé. 209

FIN

IMPRIMERIE DE J. DUMOULIN, A PARIS 246,7.08

2219 4 303

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

SEP 0 9 1988

a39003 011053666b
GODET DES MARAIS, PAUL
LETTRES DE MESSIRE P.

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 06 03 07 08 0